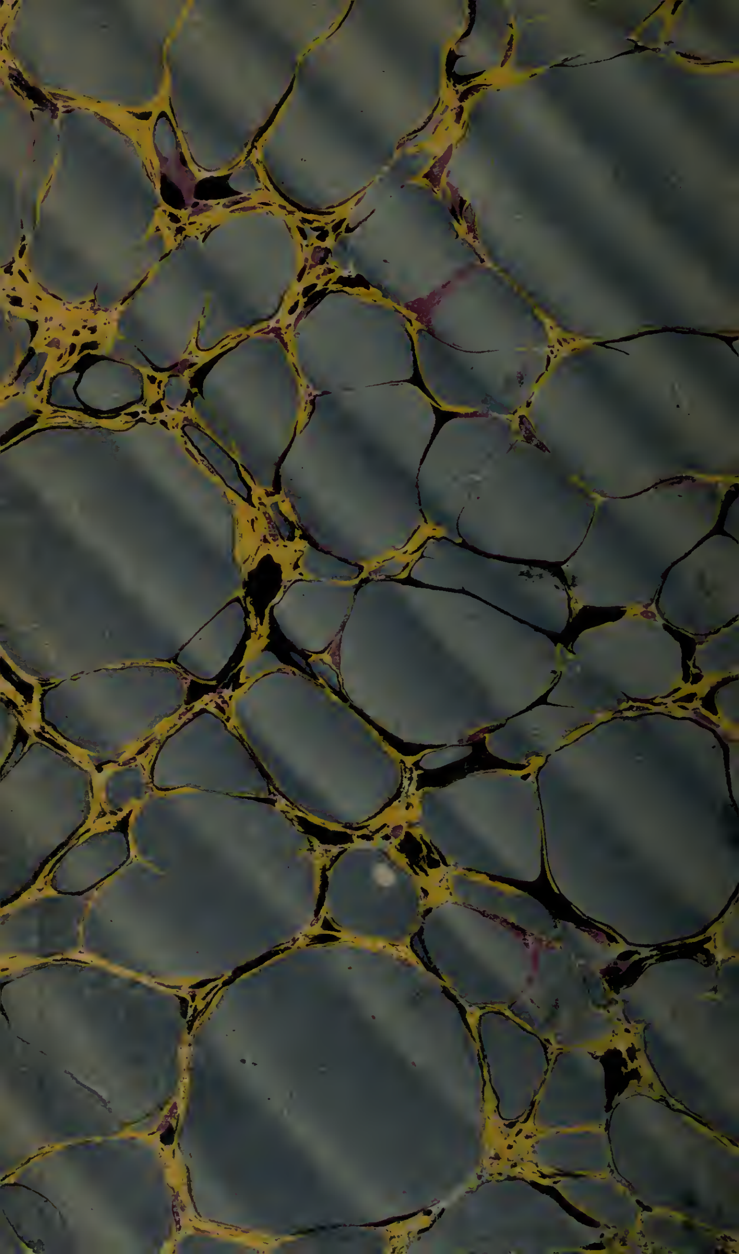
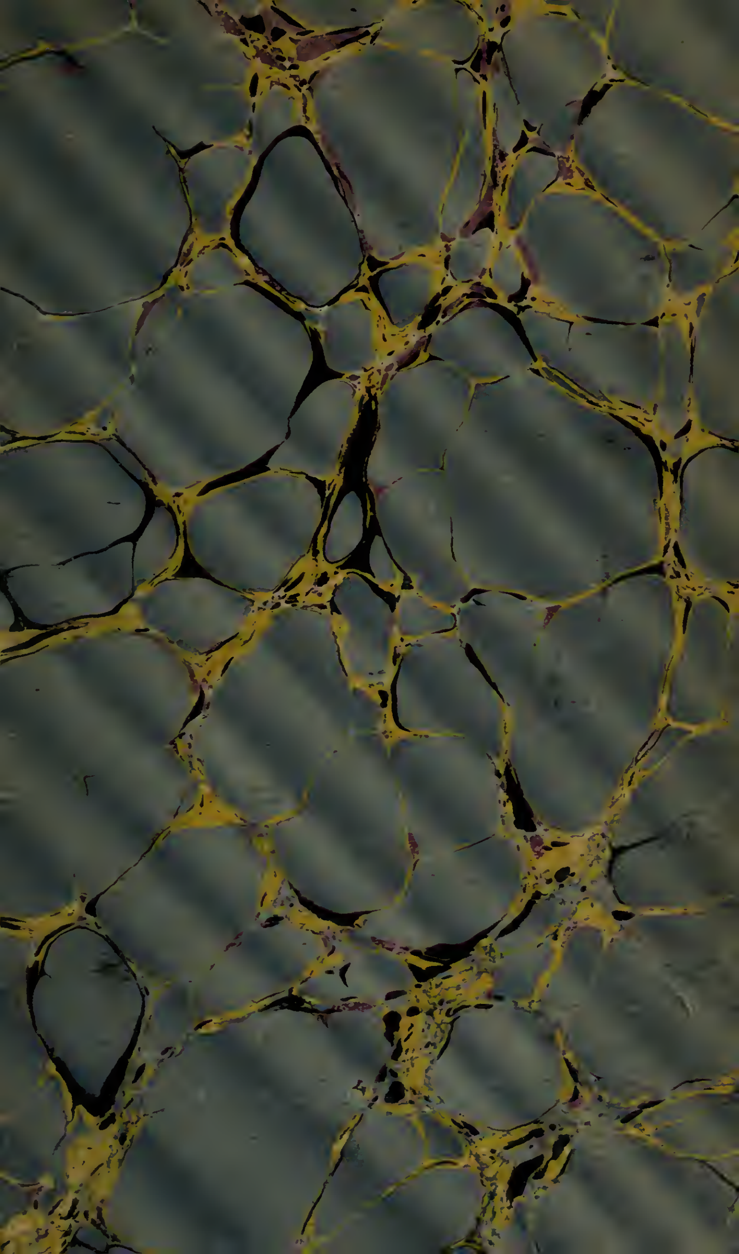




LES

AMANTS BYZANTINS

LES

AMANTS BYZANTINS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

TOUT POUR L'HONNEUR	1	vol.
MARINS ET SOLDATS	1	—
LES MONDAINS	1	—
GLADYS	1	—
CONFIDENCES D'HOMMES	1	—
NOTES SUR LA NORVÈGE	1	—
LE FESTÉJADOU	1	—
JE DEVIENS COLON	1	—
Ô MON PASSÉ	1	—
LE MAÎTRE DE L'HEURE	1	—
NOS FILS	1	—

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 13472-6-97. — (Encre Lorilleux).

HUGUES LE ROUX

LES AMANTS BYZANTINS

— ROMAN —

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

A M. GUSTAVE SCHLUMBERGER

DE L'INSTITUT

Cher monsieur et ami,

Il est naturel que j'écrive votre nom à la première page de ce conte byzantin, car vous l'avez tenu sur les fonts.

En 1893 je revenais de Norvège hanté par ces sagas qui célèbrent les courses des wikings normands et islandais sur toutes les mers du monde. Vous m'avez ouvert le trésor de vos notes, vous m'avez mis le doigt sur un récit d'origine russe où était contée l'aventure amoureuse d'un guerrier normand avec une dame byzantine, de la sage Irène avec le warangien Dromund.

Il y a des paroles qui sont des talismans: sûre-

ment Byzance est un de ces mots-là. On le dit et des voiles s'écartent, des perspectives se déroulent. On voit tout d'abord l'invraisemblable et l'inouï. Dans un décor qui tient de la féerie on surprend la civilisation pâmée aux bras de la barbarie. Byzance c'est du christianisme et du paganisme, du mysticisme et de la luxure, des croix dressées dans le temple d'Adonis, le désordre sans nom et tous les raffinements de la hiérarchie; les clercs qui enluminent avec de l'or et de la pourpre des manuscrits inestimables, tandis que des barbares incendient des palais; des émeutes où il semble que l'égout du monde crève et vomisse sa fange; des fêtes dont nous n'avons plus d'idée, toutes les extrémités, tous les contrastes en un tas, — les nacres de la perle et de la pourriture.

Voilà ce que mon ignorance apercevait sur ce mystérieux écran des suggestions poétiques où des fantômes se succèdent, prompts, insaisissables comme des nuages que le vent chasse devant la lune.

Vous avez prononcé, cher monsieur, le mot magique qui a contraint ces apparences à prendre corps. Byzance n'était plus au bord du Bosphore : elle survivait quelque part, suspendue, incon-

sistante, sous la garde des Génies du Silence et des Ruines. Vous l'avez rendue visible. Vous la fixez dans un monument d'érudition et d'art dont votre *Nicéphore Phocas* et l'*Épopée byzantine à la fin du X[e] siècle*, sont les deux premières assises.

Ma science nouveau-née sort de votre fréquentation ; il est donc juste que je vous la rapporte. Vous reconnaîtrez dans les *Amants byzantins* l'origine des documents précis qui se cachent sous l'action romanesque : le décor de la Byzance médiévale, les détails des rites et des cérémonies, les pompes et les triomphes, — enfin toutes les certitudes d'histoire que votre critique a éclaircies. Vous serez indulgent pour ce qui, en dehors de vous, des sagas et du récit emprunté au fonds des *Antiquités russes*, est un apport de mon imagination.

C'est tout d'abord cette volonté que j'ai eue de faire alterner deux couleurs de styles, qui, par ce qu'ils ont de disparate m'ont paru nécessaires à l'exécution de mon projet. Toute la partie du roman où les Lofotten, les barques, la Route de l'Ambre, les warangiens, leur camp, leurs émeutes, servent de décor, a été écrite dans une tenue de style un

peu grandiloquente, musicale même, qui veut rappeler le souffle épique des sagas et sent son poème en prose. Au contraire, toutes les fois que la perverse Eudoxie, le louche Nicéphore, Troilus et Agathias, roués naïfs, occupent le lecteur de leurs combinaisons, j'ai usé d'une langue voisine de celle que l'auteur des *Liaisons dangereuses* attribue à Valmont dans ses correspondances d'intrigue. On pensera que cette rupture de ton servait ma commodité : il me semble qu'il en sort comme un reflet de ce style byzantin qui, avec des emprunts composites, forma son caractère original.

Une autre objection est la difficulté de se forger une exacte représentation de l'état d'esprit d'un soldat normand débarquant dans la Ville-Reine au xᵉ siècle, c'est-à-dire en plein cœur de civilisation byzantine. Je réponds que, sur ce point de psychologie, les documents ne nous manquent point autant qu'on le croit. Je renvoie ceux qui, pour s'instruire, hésitent à s'embarquer dans le brouillard des sagas, à la curieuse étude du caractère de Sigurd-le-Hiérosolymitain, roi de Norvège, que, d'après des récits contemporains, le comte Riant a établie avec une vérité qui

saisit. Moi-même j'ai eu la curiosité de transporter un homme de poudre hors du milieu sauvage où il avait vécu dans notre rumeur parisienne. On m'accordera que si la civilisation a une date, la barbarie n'en a point. Avec des différences de race, l'étonnement d'un soldat warangien devant l'apothéose de Byzance ne dut pas être très différent de la stupéfaction qu'un pauvre cavalier berbère éprouva, sous mes yeux, devant la splendeur de Paris. Plus d'une lueur dont j'ai tenté d'éclairer l'âme obscure de Dromund est jaillie pour moi des confidences de mon serviteur et ami, Hamara-ben-Mohamed-ben-Amokran.

Pour Irène, j'avoue qu'elle n'est qu'une femme touchante et qui méritait le bonheur. Il n'y a de byzantin en elle que cette faiblesse qu'elle eut de chercher la consolation dans la tendresse d'un soldat infidèle, quand c'était pour Dieu même que sa grâce semblait marquée. Si élevée au-dessus du monde par ses élans mystiques, peut-être appelait-elle comme au secours les bras robustes qui pouvaient empêcher son âme de se détacher. Je n'ai que faire de lui chercher des excuses dans l'avarice de son mari, dans l'égoïsme de ses frères,

dans la perversité d'une amie, dans la corruption de son siècle, enfin dans le chant de Dromund. Elle sera absoute si j'ai su la faire aimer autant que je la chéris ; — si l'on aperçoit en elle une de ces blessées d'amour pour qui la mort est le seul refuge ; — un symbole de la lassitude de penser, de savoir, d'espérer en vain, qui, au crépuscule des civilisations, nous fait rêver avec un vertige d'amour aux étreintes de la barbarie.

A la dernière ligne de cette lettre, où, une fois de plus, j'ai le plaisir de me dire votre obligé, vous me permettrez, cher monsieur et ami, de nommer un artiste qui pour moi a été un vrai collaborateur : le compositeur Henry Woollett. Ensemble avant qu'une croissante tendresse pour mon sujet m'obligeât de le conter en prose, nous avons construit en livret d'opéra cette aventure des *Amants byzantins.* Des fragments de la partition avaient été donnés avec succès dans des occasions privées ou publiques lorsque j'ai commencé d'écrire ce roman lyrique. Que de fois les *Leitmotiv* du musicien ont chanté dans ma mémoire, tandis que j'écoutais cette voix intérieure qui nous dicte ! Un jour, l'obsession fut trop forte. Je voulais montrer Irène à genoux sur

la place publique, livrant son âme aux chants d'église qu'elle prend pour les chœurs célestes, et soudain arrachée à son extase par le taratantara des trompettes de Dromund, qui, à la tête de ses warangiens s'élance pour reconquérir sa maîtresse. Vous jugerez, cher monsieur et ami, si quelque écho de mes intentions résonne dans une phrase, commencée en fraîcheurs de harpes, qui finit en éclat de buccins.

Il reste que, dans l'impossibilité où je me suis trouvé d'atteindre avec des mots un effet qui est un jeu pour le compositeur, j'ai senti les exactes limites du domaine où chacun de nous est enfermé. Il est une muse du roman. Il en est une autre de la musique. Ces deux se disent dans l'occasion les servantes de la vôtre, l'Histoire qui fut notre Inspiratrice.

HUGUES LE ROUX.

LES AMANTS BYZANTINS

I

L'ILE MAGIQUE

Profitant de l'heure courte où une lueur blafarde s'étalait sur les flots, comme si Balder, père de la clarté, se fût soulevé hors de sa tombe marine, le prêtre d'Ymer sortit du temple et s'exposa au vent.

Autour de lui, l'île était rase, sans un lichen qui dorât la stérilité du granit. Les oiseaux qui couvrent les autres Loffotens d'une blancheur de neige désertaient ce roc ; et les grands phoques que le désir de l'air ramène à la surface de l'eau plon-

geaient, dès que leurs yeux intelligents avaient reconnu l'îlot où brûlait un feu.

Aigri par la solitude, l'Homme des Dieux était devenu farouche. Ceux qui risquaient la fureur du détroit pour provoquer ses oracles, l'apercevaient de loin, gesticulant vers eux, au bord de l'abîme. Il les menaçait avec des poings tendus. Souvent, il avait jeté des pierres dans leurs canots ; toujours il les recevait avec des paroles d'exécration, comme s'ils fussent venus pour le dépouiller d'un trésor, par la force.

C'étaient les temps où, dans l'obscurité du monde, la nuit nordique faisait une tache plus noire. Le Serpent qui entoure la terre rampait sur les boucliers des wikings et de leurs compagnons. A la proue des barques, il levait sa gueule redoutable. Son venin empoisonnait le cours jadis pacifique des fleuves. Son souffle allumait des incendies où périssaient des villes chrétiennes. Sa bave de sang se répandait sur le monde comme une marée de désolation ; si bien que la foi

chancelait dans le cœur des néophytes, et, plus d'un, à qui les prêtres de l'Homme Blanc avaient promis le royaume du ciel, se demandait, tout bas, si, avec les adorateurs de Loki, il n'eût pas préféré partager la domination de la terre.

Selon les rites des sorcelleries, l'oracle d'Ymer avait la tête et les oreilles couvertes d'un chaperon, taillé dans la dépouille d'un agneau noir. Des queues de chats sauvages parsemaient, en taches d'hermine, sa robe fourrée de martre et de lièvre blanc. Il enfonçait ses pieds dans des chaussons de loutre. Autour de son cou, la plume légère des eiders faisait flotter la neige d'une collerette. Elle se confondait avec sa barbe blanche, et il s'appuyait sur une canne d'ivoire, défense de quelque morse gigantesque, toute gravée de runes.

Étendant son bras, comme s'il eût voulu repousser le vent, le vieillard s'avança jusqu'au bord de l'îlot. Sans prendre garde à l'écume qui l'inondait de ses bavures, il

mit la main sur ses sourcils et il regarda vers la côte.

Presque à portée de la voix, la falaise plongeait dans la blancheur déchirée des vagues ; le faîte s'en perdait dans la nuit. Entre cette double clarté des écueils de la côte et des récifs de l'îlot, les lames ondulaient. Elles s'élevaient, elles s'animaient, ainsi que des sorcières en sabbat. C'étaient des apparitions voilées qui semblaient se dresser, ouvrir les bras, puis plonger dans l'onde avec des hurlements. Et comme une d'elles surgissait, plus haute, plus provocante, retombait avec une clameur dont l'îlot fut secoué, le vieux prêtre rit, d'un éclat féroce: il n'avait point à craindre pour ce jour-là d'importune visite.

Il tournait le dos à la mer et s'efforçait de regagner le temple, quand un cri, qui sortait des vagues, jaillit au pied de la falaise.

Il songea :

— C'est quelque goëland qui agonise...

Mais, encore une fois, l'appel retentit, répété, strident, distinct dans la plainte du vent. Et le prêtre reconnut le son d'une corne.

Une barque bondissait au pied de l'îlot. Debout, à l'arrière, un homme de haute taille manœuvrait un aviron. A chaque retour de vague, il s'en servait habilement, comme d'une lance, pour empêcher que le canot, brutalement, abordât le mur de rocher. Ayant aperçu le vieillard, il lui jeta une amarre, puis, d'un bond léger, il s'élança sur le sol.

Dans ce saut, les innombrables cymbalettes qui pendaient à la boucle de sa ceinture, aux agrafes de son justaucorps, à ses bracelets et jusqu'aux bagues dont ses doigts étaient ornés, résonnèrent comme des grelots. Le mouvement qu'il fit pour rattraper l'équilibre ouvrit sur sa poitrine le gilet de peau de daim, et, entre les seins développés par l'effort de la rame, le vieillard aperçut le tatouage qui figure une barque. Il sut

qu'il avait devant lui le compagnon de quelque wiking.

En silence, les deux hommes se considérèrent.

Derrière cette tranquillité de courage qui semblait circuler dans les veines du guerrier aussi naturellement que le sang, le prêtre distingua la préoccupation d'une pensée fixe. Elle dominait l'inquiétude qui avait fait tant de héros craintifs à la minute où ils mettaient le pied sur l'Ile Magique. Celui-ci semblait protégé contre la terreur superstitieuse par quelque songerie intérieure. Infirme à porter le poids d'une pensée, il tenait ses regards attachés à la terre moins par respect que par lassitude.

Enfin, il se décida à relever la tête, et, dédaigneusement, par-dessus son épaule, il montra dans la barque un saumon énorme qui jetait le sang par les ouïes.

Ayant suivi ce geste, le prêtre hérissa les sourcils :

— C'est là ce que tu apportes à l'oracle ?

— Ceci encore.

De son bras nu, le wiking détacha un bracelet, qui, au-dessus du coude, soutenait d'un cercle d'or la saillie formidable du biceps. Le prêtre soupesa l'offrande dans sa main. Le poids en était rare. Il s'adoucit et ordonna :

— Viens.

Des troncs de pins, assemblés dans le style des pagodes que les Asiatiques continuent d'édifier au cœur des rizières, formaient le temple. C'était une série de toits décroissants, qui, du sol au faîte, l'une sur l'autre, échafaudaient autant de chapelles distinctes. Les tuiles de bois, jointes entre elles comme les mailles d'une cotte de guerre, le goudron, qui les protégeait de la pourriture, leur avait imposé la couleur du bronze. Et l'image du dragon bicéphale se dressait au sommet du dernier toit, gueule ouverte, langue dardée.

Le guerrier dut briser en deux sa taille colossale pour entrer dans le sanctuaire. Il

était vide. Un feu sommeillait au fond sur un âtre de pierre. Au milieu du temple, un vase de cuivre contenait de l'eau très pure et, elle aussi, dormante.

Sur le seuil, le vieillard murmura quelques paroles incompréhensibles. Aussitôt, par la vertu de son pouvoir, la flamme du feu se releva et l'eau qui était dans le bassin commença de trembler. Le guerrier regardait ce double miracle sans laisser paraître sa crainte. Il demeura debout devant l'eau frissonnante tandis que l'Homme des Ases allait s'asseoir sur un fauteuil taillé dans le tronc d'un pin géant et tout chargé d'inscriptions.

Un instant le vieillard aspira les fumées qui montaient du feu ; alors ses yeux se fermèrent à demi et sa tête oscilla sur ses épaules, comme il arrive à ceux dont l'ivresse s'empare.

Il demanda :

— Que poursuis-tu ?... Un butin ?

L'homme secoua la tête.

— Une vengeance ?

— Je veux savoir, dit le guerrier, si je dois la chercher du côté du couchant ou du côté de l'aurore...

Penché sur les vapeurs du feu, l'oracle songeait, et, selon la croyance des siens, le wiking tenait sa pensée attachée sur l'espoir du meurtre, afin de soutenir le voyant dans la recherche.

Au dessus d'eux, le toit du temple tremblait comme un navire en détresse ; le vent souffletait l'image bicéphale des dragons ; et la douceur de l'abri était comme un mystère saint.

Le prêtre parla ainsi :

— Je la vois... la septième vague... Dieu ! qu'elle est haute, la vague magique, la mère du secret !... Elle s'écrase !... Elle couvre tes pieds... Baisse-toi !... Baisse-toi vite !... Emplis ta main, bois l'eau salée, le breuvage qui donne la science... C'est fait... Te voilà pur !... Maintenant va vers la forêt... Là où les pins font la nuit au bord du fiord...

L'élan viendra pour se baigner... Guette-le par une nuit de lune... Lance-lui ta flèche... Celle qui tue... Il est par terre !... Compte les étages de ses cornes... Si le nombre est pair, tu t'en iras vers l'Orient... S'il est de ceux que les sorciers chérissent, tu t'en iras vers la mort du soleil... Marche!... Marche !... Ta vengeance est au bout, rafraîchissante comme l'aurore, sanglante comme le bûcher de Balder...

Le feu était depuis longtemps éteint, et l'eau rentrée dans sa léthargie, quand le prêtre, ayant ouvert les yeux, descendit de sa chaise. Il s'approcha du guerrier et demanda :

— Tu te nommes ?

— Dromund.

— Veux-tu que le dieu se manifeste encore ?

Ils sortirent.

Devant le sanctuaire, le prêtre toucha le sol avec son bâton d'ivoire. Aussitôt un sifflement aigu jaillit hors du trou que la

pointe du sceptre avait creusé dans le sable. Quelque géant emprisonné sous le rocher collait sa bouche à cet orifice et soufflait son haleine, car soudain des vapeurs montèrent, blanches, chaudes, plus légères que des flocons de plumes : elles s'élançaient dans la nuit du ciel, elles formaient un rideau où le prêtre et le temple s'évanouirent.

Repoussé par leur blancheur, le guerrier recula jusqu'au bord de la falaise.

La barque n'avait point rompu sa solide amarre. Il y sauta, et, d'un coup d'aviron, tourna sa proue vers la tempête.

II

LE DRAGON-D'OR

...Comme il y avait trêve de rancune entre la postérité d'Harald-aux-Beaux-Cheveux et les wikings de Jomsburg, Hakon, terreur de la mer Orientale, avait relâché à Throndheim pour réparer les avaries de son vaisseau. Trigui Olafson et la reine Astrid l'avaient traité magnifiquement, dans leurs demeures bâties au bord du fiord. En l'honneur de leur hôte, ils avaient vidé les cornes que l'hydromel couronne d'une mousse légère. Des élans avaient tourné, sur des broches géantes, rôtis d'une pièce.

L'odeur et le bruit des orgies venaient troubler les charpentiers normands jusque dans leur chantier.

Là, sur des pins énormes, arrondis comme des rouleaux, le *Dragon-d'Or* avait été hissé hors de la mer, à force de bras. C'était le navire le plus formidable que l'on eût vu sur la côte de l'Ouest. Il marchait à l'aviron et à la voile. Il portait cent hommes dans ses flancs, sans compter les rameurs. Ceux du royaume d'Holmgard le craignaient à l'abri de leurs murailles. Alland, Œsel et Dago priaient les Ases de les engloutir quand cette proue redoutable apparaissait au-dessus de l'horizon et, les gens de Feroë le célébraient dans leurs sagas brumeuses.

Afin qu'une main sacrée pansât les nobles blessures du vaisseau, Olafson avait fait venir de Nidaros le charpentier Thorberg Shafting. Cet homme divin connaissait les paroles magiques qui obligent les planches à se courber et qui donnent une âme aux vaisseaux.

Au milieu des grincements de scie et de la rumeur des marteaux, le charpentier de Nidaros se promenait le long du navire, quand une main, abattue sur son épaule, lui fit tourner la tête.

Deux noms d'hommes, prononcés à la fois, se croisèrent joyeusement :

— Thorberg !...

— Dromund !...

— D'où viens-tu ?...

— Des mers de l'Ouest...

— Et tu repars ?...

— Du côté de l'Est...

— Il le faut ?

— L'oracle l'a ordonné... le chiffre pair... la corne de l'élan tué sous la lune...

— Et ton frère Eric ?

Dromund ne répondit pas. Ils entendaient les marteaux des charpentiers frapper le bastingage du navire.

— Les Ases, dit lentement Thorberg, te fassent trouver la poutre où tu dois enfoncer ton clou... Avec quel roi t'embarques-tu ?

— Je voudrais, dit Dromund, que Hakon m'emmenât sur le *Dragon-d'Or*. Il retourne à Jomsburg en Wendland. C'est par cette porte que je dois passer pour rejoindre la Route de l'Ambre.

Le wiking Hakon était vêtu d'une cotte de mailles si fine qu'elle suivait les mouvements, modelait la musculature de son buste. Un manteau de soie, attaché sous sa gorge, pendait derrière ses épaules. Un heaume d'acier bruni, surmonté d'un dragon d'or, coiffait sa chevelure royale. Et les hommes admiraient ses longues moustaches, ses jambes et ses bras nus.

A la vue de son navire qui dansait au bout des amarres avec une jeunesse nouvelle, il poussa un grand cri de joie. Sur sa large poitrine il serra le charpentier Thorberg Shafting. Il ôta de sa main la plus riche de ses bagues pour la passer au doigt du maître constructeur. Il s'écria dans un transport :

— Que veux-tu de plus, pour être heureux ?...

— Je souhaite, dit Thorberg, que sur le *Dragon-d'Or* tu passes jusqu'à Jomsburg mon compagnon Dromund.

Le wiking Hakon fronça ses sourcils redoutables :

— L'homme est-il chrétien ?... S'agenouille-t-il devant ce signe ?

Il montrait la croix peinte sur son bouclier.

Dromund répondit fièrement :

— Je sers les Ases divins... Le jour où je tomberai, la Walkyrie m'apportera la coupe.

— Monte donc à mon bord, sécria Hakon, pour nourrir et pour soigner mon chien! J'ai juré par les reliques de la Vraie Croix que jamais un païen ne tiendrait une rame sur mon navire. Je rougirai de mon sang la mer Orientale avant que le Christ Blanc me reproche d'avoir manqué à mon serment. Mais Thorberg Shafting a droit, lui aussi, à ma foi. J'ai dit : « Que veux-tu de plus? » Il te remet à ma garde... Je ne reprends pas ma parole.

Dromund avait pâli sous l'insulte. Il riposta :

— Tu ne m'aurais pas injurié impunément, wiking Hakon, si mon bras n'était pas lié. Mais Dromund ne dispose plus de lui-même : il appartient à sa vengeance. C'est elle qui te protège à cette heure plus sûrement que ton bouclier. Elle m'ordonne d'accepter le marché que tu m'offres. Je soignerai ton chien comme s'il était le loup Fenris qui, au jour du Crépuscule, dévorera le Soleil et plongera dans les ténèbres les adorateurs de l'Homme Blanc.

Dromund avait parlé la main sur son glaive. Il se disposait à vendre sa vie. Mais le wiking Hakon était d'humeur joyeuse et il aimait le courage. Donc, il se contenta de rire et il s'éloigna avec Thorberg.

... Ce matin où le *Dragon-d'Or* sortit du fiord de Throndheim, la mer était calme comme si, par sa pacifique beauté, elle eût souhaité de concourir à la magnificence du spectacle. Le roi Olafson et la reine Astrid

avaient voulu faire escorte à leur hôte dans des navires de course. Beaucoup de barques suivaient. Le fiord en était si chargé que les troupeaux de vaches qui paîssent, tout à l'entour, dans les bruyères, prenaient peur et s'enfuyaient précipitamment vers les cimes. Au seuil de la mer ouverte, toute la flotille hissa ses pavillons pour le salut d'adieu; puis le *Dragon-d'Or* tourna vers le sud, et il commença de voguer, seul, en vue des côtes.

Sa proue, merveilleusement élevée, représentait la gueule du monstre Jormougandour. Des plaques d'or massif figuraient les écailles. Elles reparaissaient à la poupe pour orner une queue que le gouvernail faisait onduler à fleur d'eau, et qui dirigeait la marche du navire. Sur la mer septentrionale, sous un soleil d'argent, toutes ses voiles gonflées, le *Dragon-d'Or* semblait une des apparitions qui surgiront à la fin des jours, quand le règne des Ases sera révolu.

Dromund avait quitté le tillac et il était

descendu dans la salle basse où les hommes d'Hakon attendaient leur tour pour prendre les rames.

Presque tous étaient nés dans le Jutland ou dans les îles. Ils avaient des yeux très bleus, des cheveux très roux et une grande facilité de parole. Bien que, par la volonté du chef, l'eau sainte du baptême eût coulé sur leurs fronts étroits, ils ne se plaisaient qu'aux massacres et dans la licence des pillages dont l'évocation faisait grincer leurs dents aiguës.

Cependant, ils racontèrent aussi les merveilleuses histoires que rapportaient dans le Nord ceux qui, par la Route de l'Ambre, remontaient de la ville des Byzantins. Ils dirent la mer, bleue comme le saphir, les coupoles lamées d'or, les processions constellées, les jeux du Cirque, surtout le soleil et le vin.

Et ils demandaient :

— N'y a-t-il point quelque chemin de mer qui conduise jusqu'à cette Byzance ? Il faut

que le *Dragon-d'Or* nous y porte afin qu'une fois, nous versions tout notre soûl de vin et de sang avant de mourir !

Puis ils parlèrent avec envie des compagnons que l'on avait vus partir pour Byzance, si pauvres qu'ils acceptaient d'être à bord des barques celui qui vide la quille avec une écope. Là-bas, ils avaient trouvé du service dans la garde des Empereurs. Ils avaient vécu dans des palais, buvant à flots le vin et la cervoise. Ils s'étaient battus, tous les jours de leur vie, contre des hommes à figures noires, qui arrivaient du côté de la mer, sur des vaisseaux. Enfin, ils étaient remontés dans le Nord, chargés de richesses, parlant une langue harmonieuse que nul ne comprenait.

Dromund était si frappé de ces récits extraordinaires que la préoccupation de la vengeance était sortie de sa pensée. Bouche béante, il écoutait cette légende du soleil, de l'or, et du vin. Il ne songeait plus qu'il ne descendait pas à Byzance pour s'enivrer

et s'enrichir, mais pour réclamer le prix du sang.

Le souvenir qui, tout d'un coup, lui revint, le trouva si humilié de cette défaillance que la présence des Danois, lui fut odieuse. Sans parler, il se leva, siffla le chien du wiking Hakon et remonta sur le tillac.

A présent la nuit était installée et la lune qui commençait de se découvrir, projetait fantastiquement sur le parquet du pont l'ombre formidable du chien. C'était un dogue danois, de taille héroïque, gris comme une armure. A la vue de l'astre, il éleva vers le ciel sa gueule redoutable et se prit à hurler.

Dromund le contemplait avec une terreur superstitieuse. Il lui semblait qu'il avait sous les yeux le fils de Loki et d'Angourboda.

— Fenris... murmura-t-il à demi-voix, Fenris... réponds!... Dromund est-il dans la bonne route?...

Une seconde, le chien darda sur l'homme ses prunelles de loup, puis, reconquis par la colère, il détourna la tête, et se reprit à aboyer vers l'Orient, vers la lune.

III

LA ROUTE DE L'AMBRE

Il y avait déjà plus de quatre-vingts ans que le peuple de Novgorod, menacé par les guerriers d'Asie, avait appelé à son secours le farouche Rourik. Encouragés par son exemple, d'autres nobles warangiens avaient franchi la Baltique et brûlé leurs vaisseaux pour s'interdire le retour. Le long du Dniéper et du Don, entre le pays bulgare et les territoires des Petchénègues, ils s'étaient taillé des principautés et des royaumes qui subsistaient par la violence, s'enrichissaient par les pillages, grossissaient ou fondaient,

d'une saison à l'autre, selon l'audace des boïards et les caprices de la fortune. Les caravanes qui venaient du fond de l'Asie, pour apporter des tapis inestimables, les envoyés de l'abasside Mathi, khalife de Bagdad, ceux des Ikhchidites, ceux des Hamdanides, qui remontaient jusqu'à Memel pour en rapporter aux maîtres de l'Orient le mystérieux ambre jaune, guérisseur des maladies sans remède, provocateur d'amour, giron du principe de vie, achetaient cher aux warangiens le droit de monter jusqu'à la Baltique afin d'échanger leurs richesses. Ils payaient à l'aller, ils payaient au retour. Si bien que, à travers les forêts de bouleaux et la steppe déserte, la Route de l'Ambre circulait comme un fleuve magique, tour à tour couleur d'or et couleur de sang.

Dès qu'il eut franchi les marches baltiques, la Vistule, les marais de Minsk, à toutes les étapes de son chemin, Dromund commença de rencontrer des hommes qui parlaient comme lui la langue norraine. Ils ne

traînaient avec eux ni chariots, ni marmites. Ils ne faisaient pas bouillir la viande pour leurs repas. Ils plaçaient des tranches de cheval ou de gibier noir sur des charbons ardents. Sans tente, ils dormaient sur la terre, leur selle sous la tête, étendus sur des peaux. Ils avaient des poitrines larges, des cous de taureaux, des yeux bleus, des sourcils épais, des nez épatés, de longues moustaches. Les chefs laissaient croître sur leurs têtes rasées une mèche de cheveux en emblème de noblesse, et, à une de leurs oreilles, ils portaient des anneaux d'or enrichis de pierreries ou de perles.

Ils dirent à Dromund qu'ils faisaient partie de la Droujina de Sviastoslav, fils d'Olga-la-Chrétienne, tsar de Kiev, père des Ross. Ils lui proposèrent d'entrer dans sa warangue; ils lui contèrent les incursions qu'ils avaient faites avant la tutelle d'Olga sur les territoires des Petchénègues. Ils disaient les prisonniers crucifiés, les femmes empalées, les enfants suspendus, la tête en bas,

comme de but de flèches, les clous enfoncés dans les crânes.

Dromund feignit qu'il voulait demeurer avec eux. Il les accompagna jusqu'aux monts Petchora, en vue de Kiev ; là, s'étant emparé d'une barque, il les quitta pendant leur sommeil, et, deux jours et deux nuits, il s'abandonna au cours du fleuve.

Comme il serrait de près la rive orientale, il croisa un étrange navire qui, à force de rames, remontait vers la capitale d'Olga.

Cette barque avait la forme d'un sabot qui eût été terminé en pointe et relevé par les deux bouts. Elle était si profonde et si large que douze hommes y tenaient à l'aise, et cependant elle avait été creusée dans un seul tronc d'arbre. C'était un de ces « monoxylons » que les guerriers ross emportaient dans leurs expéditions. Quand la pente des rapides rendait la navigation impossible, ou que les détours du fleuve ralentissaient leur marche, les guerriers tiraient ces barques

hors de l'eau, les chargeaient sur leurs épaules, puis ils prenaient, au plus court, à travers la steppe ou les forêts.

Dromund avait mis la main sur ses sourcils pour abriter sa vue. Il distingua clairement huit Ross qui manœuvraient les rames, deux autres voyageurs étaient armés de lances. Entre eux, vêtu de façon magnifique, tenant en travers de ses genoux un rouleau de parchemin, un personnage était assis sur un coussin. Mais l'homme qui était debout à l'arrière de la barque et qui manœuvrait l'aviron du gouvernail ne portait pas le casque pointu des Ross. Comme Dromund lui-même, il était coiffé du heaume à double cornes qui, pour ceux de Norvège, figure le serpent Jormougandour.

Tout en appuyant sur l'aviron, ce batelier chantait en langue norraine :

« — Les siècles ne faisaient que commencer lorsque vivait Ymer. L'Océan avec ses sables innombrables, l'Océan avec ses flots glacés, dans ce temps-là n'existait point. Il n'y

avait pas de terre, il n'y avait pas de ciel, rien qu'un vaste abîme sans verdure. »

En entendant la chanson sacrée pour ceux de son pays, Dromund oublia que la prudence lui conseillait de rester tapi dans les roseaux. D'une secousse de rame, il poussa son léger bateau dans le courant du fleuve et, debout sur le banc, à pleine voix il cria :

— Lorsque vivait Ymer !...

Aussitôt les Ross qui ramaient dans le monoxylon suspendirent leurs avirons, les deux porte-piques se levèrent avec des gestes menaçants, et, dans un mouvement d'effroi, le personnage doré qui tenait le rouleau se tourna vers le conducteur de la barque.

Le pilote avait hérissé ses sourcils. Il demanda :

— Toi qui réponds comme un écho à la chanson du guerrier, qui es-tu ?

— Un enfant du fiord.

— Tu viens de Norvège ?

— Je l'ai quittée quand la nuit d'hiver commençait.

— Et tu vas?

— A Byzance.

— Seul dans ton bateau?

— L'oracle m'a mis dans le chemin...

— Dis qu'il t'a placé sur le nôtre. Thor lui-même ne franchirait pas tout seul les rapides que nous avons dépassés.

— Ma destinée est écrite...

— Veux-tu partager la nôtre?

— Vous remontez vers le Nord...

— Mais nous redescendrons demain...

— Vers le Midi?

— Vers Byzance...

— Alors ce sont les Ases qui t'envoient...

Et, ayant accosté le monoxylon, Dromund enjamba le bordage des Ross. L'homme assis sur le banc le contemplait avec une curiosité encore inquiète.

C'était un de ces protospathaires que le futur empereur Romain s'était hâté d'envoyer dans toutes les directions lorsque les archimédecins palatins lui avaient affirmé que son père, l'autocrator Constantin, dit

le Porphyrogénète, ne verrait pas se lever la lune nouvelle. Sous prétexte d'aller demander des prières aux amis de l'Autocrator, Romain avait mis en route tous les patrices, tous les spathaires, tous les mandatores, tous les basilikoi que l'ancienneté de leur charge désignait pour ces légations. Les hauts fonctionnaires provinciaux, les stratèges des thèmes, les chefs des topotérésies, les gouverneurs des clisures, les châtelains des grandes forteresses frontières, les domestiques d'Orient, les généralissimes des armées d'Europe et d'Asie, les grands drongiaires qui commandaient les escadres d'Adriatique et d'Archipel, étaient avertis que l'empire allait changer de maître.

En souvenir des relations affectueuses qui avaient uni la tsarine Olga et le basileus mourant, Romain avait voulu lui envoyer, jusqu'à sa lointaine capitale de Kiev, un légat chargé d'une lettre, écrite en majuscules d'argent, dont la bulle pesait dix-huit sous d'or. Il n'était question que de réclamer pour

l'agonisant les prières de cette princesse warangienne, qui, sous le règne de Constantin, n'avait pas craint de descendre jusqu'à Byzance, et avait reçu le baptême des mains du patriarche Polyeucte; mais, en même temps, le nouvel Autocrator voulait décourager les espérances qu'une mort d'empereur pouvait exciter chez ces Ross indomptés. Romain promettait de continuer à Olga l'appui moral que, sous le règne de Constantin, elle avait trouvé à Byzance.

Toutes ces combinaisons étaient inconnues au géant norvégien qui gouvernait le monoxylon. En peu de mots il expliqua à Dromund qu'il servait en qualité de mercenaire warangien dans une compagnie de garde palatine. Son chef était le Normand Angul. Lui-même se nommait Harald, Harald d'Haukéli. On l'avait désigné pour accompagner le protospathaire jusqu'à Kiev, parce qu'il était bon pilote ayant longtemps navigué sur le Dniéper aux gages d'un boïard des Ross.

— Si tu veux entrer dans la warangue

d'Angul, dit Harald à son compagnon, elle te sera ouverte. Le nouveau basileus se méfie de ses gardes byzantines. Il n'a d'amitié que pour ses loups de Norvège, et il paie, largement, leurs services.

— La warangue d'Angul?... répondit Dromund en hochant la tête.

— Angul, qui jadis naviguait avec le wiking Olafson...

— Il y a longtemps que cet homme a quitté sa barque pour venir commander la garde de ton Autocrator ?

— A peu près deux ans, dit Harald.

— Deux ans... répéta Dromund.

Et sa pensée alla se perdre dans le sillon de la barque.

IV

LA VILLE-REINE

Dans le monoxylon du protospathaire, Dromund remonta jusqu'à la « gora » de Kiev. Par le faubourg des Khazars, il gravit la colline qui portait le palais de bois. Il vit Olga, la tsarine chrétienne, tandis qu'elle recevait la bulle impériale dans ses mains pieuses. Mais il recommença seulement de chanter quand, de nouveau, la barque glissa sur les eaux du Dniéper, à travers les steppes des féroces Petchénègues, par-dessus les tourbillons des porogues scythiques que la terreur des bateliers a désignés dans ces

noms redoutables : « Ne dors pas ! » la « Sonnante », l' « Insatiable », la « Splendeur d'écume ».

Puis, jusqu'au Bosphore, ce furent les flots unis de la mer Pontique, étalés sous le soleil comme un sourire innombrable. La voile était moins blanche que les nuages qui voguaient dans la mer du ciel. Le protospathaire avait recommencé de commander avec arrogance et Harald disait :

— Nous sommes plus près de Byzance que de Kiev...

Le matin où la Ville-Reine parut au-dessus des eaux du Bosphore, un léger brouillard montait de la Propontide. Des mâtures de toutes formes et de toutes hauteurs encombraient le port de Boucoléon. A travers l'enchevêtrement des cordages et des hunes, parmi les verdures des jardins, Dromund aperçut les doubles coupoles du Grand Palais. Un voile de deuil immense, ballotté par des flottements de brise, se soulevait, s'abaissait sur leurs rondeurs dorées.

Et la demeure impériale semblait le symbole même de la Ville-Reine pleurant le basileus défunt, avec des gestes de douleur qui, tour à tour, voilaient ou découvraient, pour l'admiration des hommes, les richesses de sa gorge.

A travers les allées dallées et sinueuses des grands jardins, Dromund et le warangien montèrent vers le palais, à la hâte. Ils avaient touché Boucoléon juste à temps pour assister aux funérailles du Porphyrogénète.

— Nous les verrons passer, disait Harald, de la terrasse du Caballarios.

C'était le manège impérial où des warangiens choisis veillaient sur les chevaux favoris du basileus, sur les escortes des personnages qui, des quatre coins du monde, venaient en ambassade vers l'Autocrator. Là comme ailleurs, la foule était immense, mais elle s'ouvrit pour livrer passage au warangien et au guerrier qui le suivait.

Déjà le cortège des funérailles débouchait du Palais Sacré.

Depuis deux jours, les archimédecins palatins, les eunuques, les chitonites, les cubiculaires s'occupaient à baigner, à laver, à parfumer, à embaumer le corps du défunt. Ils sortirent du palais avec des lamentations, des gestes éperdus, comme une nuée d'oiseaux néfastes que l'on dérange dans la curée d'un cadavre. Derrière eux le corps était porté sur le lit de deuil qui fulgurait comme un soleil.

Habitué qu'il était à voir les rois wikings disparaître sur le pont de leurs navires, dans un tourbillon de fumée, sans autre ornement que leurs blessures, Dromund regardait passer avec défiance cette étrange momie. Le visage en était peint de couleurs vives, la barbe peignée, poil à poil. Un diadème d'émail et d'or cerclait le front luisant. Une clamyde bariolée, toute tissée d'or, habillait le torse vide. De hauts brodequins de pourpre chaussaient les pieds parallèlement posés sur un coussin de perles.

Harald et Dromund se joignirent au cortège

qui, à travers les cours du Caballarios, portait le corps du basileus jusqu'à la salle somptueuse du Triclinion.

Une estrade d'exposition avait été dressée au bout de la galerie. Du seuil, qu'ils n'osaient franchir, les deux soldats apercevaient les semelles verticales des brodequins de pourpre, et, un peu derrière, soulevée par l'oreiller, la bandelette qui ceignait le front. Le reflet d'une lampe dont la chaîne se perdait dans la hauteur des voûtes faisait resplendir, comme une auréole, les gemmes du diadème. Entre cette pourpre et ces pierreries, le corps s'aplatissait, déjà desséché.

Quand chacun eut pris le rang que lui assignaient le grade ou le hasard, une éclatante sonnerie de trompettes annonça que le nouveau basileus venait une dernière fois saluer le père dont il occupait la place encore chaude.

Romain, deuxième du nom, atteignait sa vingt et unième année. Dès l'âge de six ans,

aux fêtes de Pâques, il avait été couronné, associé au pouvoir, par la volonté du Porphyrogénète. Passionné pour la chasse et pour la paume, il n'avait guère jeté les yeux sur le manuel d'instruction politique que le défunt basileus avait rédigé à son usage. Quand il entra dans le Triclinion, la poussée de la foule et des courtisans, sur son passage, fut si formidable, que Dromund, malgré sa haute stature, au-dessus des spectateurs soulevés, aperçut seulement deux têtes couronnées qui passaient accolées de profil, comme dans des médailles commémoratives : un adolescent imberbe, dont le visage intelligent était déjà fané par la débauche, une jeune femme d'une beauté surnaturelle dont les lignes de camée enfermaient dans leur harmonie ce pouvoir qui trouble le monde.

— Gloire!... Gloire!... Romain!... Gloire!... Théophano!...

Impatients de faire leur cour, les dignitaires acclamaient les nouveaux basileus

comme s'ils eussent été non dans le vestibule de la mort, mais dans le dégorgeoir du Cirque.

Une pesée irrésistible les refoula le long des murs du Triclinion. C'étaient les chefs de la garde warangienne et les hétairies barbares que le basileus traînait partout sur ses talons comme une meute de loups. Il y avait là des Bulgares, tondus ras, des Kazars hirsutes, des Petchénègues puants sous leurs peaux de bêtes, des Ross aux casques épointés, tels que Dromund en avait rencontrés, lance en main, tout le long de la Route de l'Ambre. Mais comme il ne voyait point de Normands parmi eux, il s'étonna et demanda à son compagnon :

— Où sont les nôtres?

Harald était occupé de suivre la procession jusqu'aux portes de l'église de Myriandrion où de l'argent devait être jeté à la foule :

— Viens, viens, répondit-il.

Et il entraîna le guerrier.

Le cortège venait de se remettre en marche vers l'église. En tête, les clercs du palais chantaient des psaumes rituels avec des voix tremblantes et grêles. La rue, les places, les carrefours, les portiques de la dévote capitale étaient tendus d'étoffes précieuses. La terre disparaissait sous les verdures, les rameaux et le sable doré. La garde barbare, russe, arménienne, scandinave, vénitienne, amalfitaine, faisait la haie, armée de sabres recourbés, de haches à doubles tranchants, de piques et d'arcs. Nombre de ces soldats avaient approché jusqu'aux pieds du trône, joui des faveurs de l'Autocrator défunt, reçu ses présents. Sur le passage du corps, ils poussaient des cris si sauvages que les chevaux d'escorte se cabraient, effarés.

Au seuil de l'église, Dromund eut une hésitation. Une inquiétude superstitieuse s'était emparée de lui à la vue du clergé qui s'avançait pour bénir le corps.

En tête de ces vieillards, raides sous leurs

robes lamées d'or, dont les barbes descendaient jusqu'à la ceinture, dont les boucles tombaient en abondantes hélices jusque sur les épaules, marchait le patriarche Polyeucte. Ce moine eunuque avait été le confesseur du Porphyrogénète. C'était lui qui avait converti au christianisme la tsarine Olga. Seule de tous les assistants, la basilissa Théophano releva la tête pour soutenir l'éclat extraordinaire de ses regards.

Autour du patriarche, se pressaient les personnages inscrits au Sacré Catalogue. Ils se rangèrent en demi-cercle, à la tête du lit funèbre. Aux pieds du mort se tenait le Grand Eunuque armé d'une baguette blanche. Il surveillait le défilé des dignitaires admis à saluer l'Autocrator une dernière fois. Selon leur grade, il leur ordonnait de s'arrêter dans une génuflexion où il leur permettait de se pencher sur le mort et de baiser sa bouche.

Quand tous eurent rendu au défunt ces suprêmes honneurs, l'Archi-Grand-Maître des

Cérémonies-des-Funérailles s'avança hors de l'ombre des colonnes.

Il cria d'une voix retentissante :

— Sors d'ici, basileus! Le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs t'appelle!

Ce fut le signal pour l'explosion de la douleur. Les orgues d'argent tonnèrent, l'encens d'Arabie obscurcit la cathédrale, et, tandis que le clergé poussait les gémissements réglés par les rites immuables, que les pieuses factions jetaient vers les voûtes leurs chants saccadés et brefs, la foule immense, jusqu'au port, jusque dans les profondeurs du palais, sur les terrasses, dans les jardins, dans les vergues des navires, se détacha, d'une secousse, de sa piété pour le mort.

Elle tournait maintenant vers le jeune Autocrator ses servilités d'esclave, sa faim insatiable d'orgies et de spectacles, ses espoirs de misérables, perpétuellement piétinés. Des pans de mur s'écroulèrent sous le poids des spectateurs. On monta sur leurs

cadavres encore chauds comme sur des décombres. Tous voulaient voir de plus près le nouvel Autocrator, rencontrer les yeux du Père, se rapprocher de sa face.

V

LES WARANGIENS

En ces jours-là l'audace des Sarrasins attristait la Méditerranée par de tels excès de cruauté et de pillage que la gloire byzantine en était obscurcie. Des émirs impudents ravageaient sans trêve les îles de l'Archipel, les côtes grecques et asiatiques. Chandax, l'imprenable citadelle crétoise, n'était plus qu'une gigantesque caverne de voleurs. Les trésors d'Orient y affluaient comme dans un bazar, et les pirates y tenaient perpétuellement ouvert un marché d'esclaves

chrétiens, où venaient se ravitailler les pourvoyeurs de harems.

Les peuples espéraient que le jeune Autocrator voudrait venger tant d'injures, et Romain était disposé à satisfaire ses sujets par une expédition qui éloignerait de la Ville-Reine la turbulence des mercenaires. Pour la conduire, il jeta les yeux sur un grand capitaine, Phocas, qui venait de s'illustrer en Asie Mineure sur la frontière sarrasine. Il le nomma Magister Splendidissime, Grand Domestique des Scholes d'Orient et le chargea d'organiser sans retard l'expédition de Crète.

La nouvelle en fut favorablement accueillie au palais comme aux camps. Les soldats chérissaient dans Phocas un chef qui partageait leurs fatigues. En son honneur, les bateliers de Boucoléon avaient composé une chanson que rythmait leurs rames. Mais la concurrence fut ardente entre les hétairies barbares, quand on sut que l'Autocrator permettait au Magister Splendidissime de re-

cruter comme il l'entendait son armée de mercenaires. Tous rêvaient du butin prodigieux que l'on ferait à Chandax. Déjà, ils se voyaient, reprenant le chemin de leur lointaine patrie, encombrant la Route de l'Ambre avec leurs bagages prodigieux. Aussi la fureur fut sombre dans le camp des Normands, lorsqu'on apprit que l'Autocrator avait écarté de ce choix la seule warangue scandinave et son chef, Angul.

Habitué qu'il était à la discipline des barques, Dromund demeura stupéfait de cette licence. Les warangiens erraient dans le Caballarios comme des loups dans une fosse. A tue-tête, dans la langue de leur pays, ils chantaient des couplets où l'Autocrator était bafoué. A la nuit, ils franchirent les portes des jardins et se répandirent avec des hurlements dans les bas quartiers de Boucoléon.

C'était une tradition impériale de passer à cette garde favorite des excès d'enfants. Les basileus ne faisaient que rire quand

quelque dignitaire venait leur signaler avec une mine contrite, les fantaisies que la nuit et le vin avaient inspirées à ces barbares. Ils savaient que cette meute, où les chefs n'avaient d'autorité qu'aux heures de combat, cessait de gronder à la seule vue de l'Autocrator. Ils se réjouissaient de sentir que ces rebelles étaient toujours prêts à couvrir le trône de leurs larges poitrines. Pour prix de cette fidélité, ils leur livraient Byzance comme une ville conquise.

C'étaient donc des orgies dont les cabaretiers et les maris de la Ville-Reine faisaient les frais. Une légende voulait que les plus grandes dames byzantines — voire celles qui avaient accès dans le gynécée impérial — vinssent parfois se mêler aux filles d'Égypte et d'Asie dont les warangiens faisaient leurs compagnes nocturnes. Lasses de leurs galants efféminés et disputeurs, elles cherchaient là des émotions nouvelles.

Sur le port, en face des navires qui apportaient du pays des Ross d'énormes charges

de blé, les warangiens avaient installé une vaste brasserie de cervoise. Là, ils se réunissaient pour vider en l'honneur des Ases des cornes couronnées de mousse. Ensuite ils devenaient sombres. Ils oubliaient la grâce de la mer grecque, l'azur du ciel, la facilité de leur vie. Du fond de leurs larges poitrines, ils poussaient des hymnes, désespérés comme le destin, des chansons d'amour mélancoliques comme la brume.

Dromund les écoutait chanter avec une attention tragique. Il semblait qu'il guettât un secret que l'ivresse, un jour, ferait jaillir d'une barbe blonde. Il ne vivait pas parmi ses compagnons comme un frère dont l'âme est à nu, mais comme un chasseur à l'affût d'une proie.

A présent, il commençait de parler la langue mélodieuse des Byzantins, car ceux de son pays ont l'oreille musicale et la mémoire prompte. Même, dans le patois d'Égypte il pouvait répondre aux filles de plaisir qui entr'ouvrent des tuniques sur la promesse

de leurs corps. Mais Dromund semblait un colosse de neige que nul soleil ne pouvait fondre; pas plus que le jeu l'amour n'avait de prise sur son âme où une seule pensée régnait.

Un jour qu'il était de garde à la porte du Triclinion, Harald l'interrogea :

— Quand un malade sent que ses poumons étouffent, il se fait ouvrir une veine, et, aussitôt, il est soulagé. Ne veux-tu pas, toi aussi, verser ton chagrin hors de toi ?

Dromund continuait de fixer la terre avec des yeux tristes.

Enfin, il dit :

— Voici. Il y a deux ans, à l'entrée du fiord, j'ai retrouvé le corps de mon frère bien-aimé. Il avait succombé, en trahison, frappé dans le dos. Le meurtrier a emporté son glaive...

Harald dit :

— Tu supposes que ton ennemi sert dans la warangue ?

— L'oracle l'annonce...

— Quel signe ornait le glaive de ton frère ?

— La garde, dit Dromund, figure une griffe d'ours.

Les sourcils d'Harald se rejoignirent et Dromund s'écria :

— Tu connais l'homme ?

La colère faisait rouler dans ses yeux deux gouttes d'argent vif.

Harald dit avec méfiance :

— Il est dans la warangue, mais plus haut que ton bras...

VI

LA GRIFFE DE L'OURS

Une tradition voulait qu'à la troisième lune levée sur l'avènement, l'Autocrator passât la revue de ses armées. C'était une occasion de largesses où chaque basileus s'efforçait d'éclipser la générosité de son prédécesseur.

Romain voulait profiter de cette cérémonie pour s'attacher à jamais la fidélité de ses warangiens. Il destitua dans un éclat de colère, le sage Sisinnios qui avait recommander l'économie. Il installa dans ses fonctions un moine défroqué, l'infâme Jean

dit Chœrina. Celui-là savait le profit qu'un organisateur peut tirer d'une distribution de vivres et de la fourniture d'une fête publique. Il fit agréer par le basileus un modèle de bouclier qui était cerclé d'argent. De ses mains les warangiens reçurent cette arme protectrice — mais une bande d'acier avait remplacé le précieux métal.

Au matin de la fête, le camp des Normands était en rumeur. Tous tenaient à honneur d'arriver à la parade avec des armes resplendissantes. La plupart portaient des cuirasses d'acier bleui. Leurs brassards étaient de cuivre, dorés comme leurs casques en pointe. Quand le soleil venait à ricocher sur ces armures, leur fulguration était si splendide, que la masse des guerriers se fondait dans un seul éclair; — et la warangue semblait quelque dragon qui s'avançait en vomissant des flammes.

Égayés par ces préparatifs, les soldats chantaient. Sous les pavillons que formaient leurs boucliers disposés en « tortue » ils se

grisaient de paroles belliqueuses. Des virtuoses de l'arc s'amusaient à lancer des flèches dans le corps d'un esclave arraché aux fossoyeurs. Chaque fois qu'une adresse heureuse fichait un trait dans la poitrine, les victorieux poussaient des cris. Alors ceux qui jouaient aux dés tournaient la tête et ils mêlaient leurs hourras à ces clameurs.

A l'écart de ces plaisirs, Dromund et Harald s'étaient assis. Un serment unissait maintenant leurs efforts pour la vengeance.

Ayant résolu l'acte qui mettrait un terme à leur vie, ils n'avaient plus rien à se dire. Ils songeaient. Leur rêve tourné vers les gloires militaires ne s'attardait pas aux regrets de leur lointaine patrie. La seule pensée du paradis odinique où ils allaient entrer, éclaboussés par le sang d'un ennemi, occupait leurs âmes belliqueuses. Quand les trompettes qui appelaient dans le rang retentirent sous les voûtes du Caballarios, ils tressaillirent comme si déjà sonnait la fanfare

des Walkyries qui ouvrirait pour eux les portes du ciel.

Le chef des warangues normandes, Angul, dépassait ses compagnons d'une taille prodigieuse. Dans les dernières années du Porphyrogénète, il était arrivé, comme les autres Scandinaves, par le Chemin de l'Ambre. En ce temps-là, il n'avait d'autre bagage que sa tunique de peau de bête, d'autre fortune que ses armes. Il avait eu l'occasion de se distinguer dans la suite de Phocas. Depuis le retour, une femme puissante le soutenait de ses dons. Pour lui complaire, il avait abandonné son pourpoint de morse. Il portait sous sa cuirasse un court dibétésion; un manteau de laine multicolore recouvrait à demi son bouclier. C'était un maître arrogant et redouté. Ses soldats disaient de lui :

— Angul est un fils de Loki... plus rusé que courageux...

Le char du haut duquel Romain avait décidé de passer la revue, figurait le qua-

drige d'Apollon. L'Autocrator y parut debout derrière son cocher. Sa main droite s'appuyait sur une pique dont la hampe était garnie de pourpre. Une couronne d'or, sans pointes, étoilée d'un rubis, ceignait les tempes ; un autre rubis énorme attachait le manteau d'azur; la chlamyde était sombre comme l'améthyste. Une cotte d'or, souple, des brassards d'or, des mitaines d'or faisaient coller cette tunique au buste. Des perles fines boutonnaient jusqu'au-dessus des genoux les hauts brodequins de pourpre.

Romain passa d'abord la revue de sa cavalerie, Hongrois, Petchénègues, Khazars, Ross et Tauroscythes. Le hennissement des chevaux barbares était si prodigieux qu'une panthère apprivoisée, que le basileus traînait partout comme un chien favori, s'échappa à travers les jardins, la queue abaissée, balayant le sable. Mais quand l'Autocrator arriva au seuil du Caballarios et qu'il fit le geste d'envoyer un baiser à ses warangiens, l'enthousiasme de ces idolâtres fut si pro-

digieux que deux d'entre eux sortirent du rang, et, à la tête des chevaux, se percèrent le cœur, de leurs propres armes, tandis que l'hétairie entière poussait cet effrayant « barritus » qui jadis, au seuil du Nord, avait arrêté les Romains eux-mêmes.

Plus haut que tous, Angul criait :

— Gloire à l'Autocrator !... La victoire le précède !... Les largesses le suivent !...

Et comme il tendait son casque avec une mimique passionnée, le basileus y jeta une bague arrachée de son doigt.

Déjà le char était sorti du Caballarios et les hourras soulevés par cette générosité dédaigneuse ne faisaient que grandir. Sans attendre l'ordre de leur chef, les Normands se débandèrent. A travers les cours et les portiques, ils se ruèrent, escaladant les terrasses pour assister, spectateurs à leur tour, aux pompes de l'impériale promenade.

Ce fut la minute que Dromund choisit pour aborder Angul. Le guerrier s'amusait

à essayer sur ses doigts la bague de l'Autocrator; aussi il fronça ses sourcils torves, quand il entendit qu'en langue norraine une voix rude l'interpellait.

— Un mot! dit Dromund. Sais-tu que les loups scandinaves sont tous égaux entre eux?

Fièrement Angul posa la main sur sa hanche :

— Je le sais... Que veux-tu?

— Je veux de toi, justice.

Le soldat reprit :

— Du fond de la Norvège, je suis venu venger un frère que j'aimais. Celui qui l'a frappé se cache dans ta warangue. Ordonne qu'il sorte du rang. Désigne les guerriers qui présideront à notre combat.

Le dédain avait fait place à la méfiance. Angul examina l'homme qui lui parlait.

Il dit avec calme :

— A quel signe certain peux-tu reconnaître le meurtrier?

— Celui qui a tué mon frère lui a dérobé

son glaive. Une griffe d'ours était gravée sur la poignée;... il était pareil... tiens... à celui-ci !

D'un élan irrésistible, Dromund venait d'arracher le glaive que le chef accrochait à sa hanche. Quand la lame fut au clair, il la brandit :

— Ah !... Ah !...

Angul avait croisé les bras sur sa large poitrine. Il fixa son ennemi avec une intrépidité feinte, et il essaya de le duper :

— Les Ases sont pour toi, Dromund ! Remets ce glaive au fourreau et dis ta volonté. Je paierai le prix du sang selon la justice et nos lois...

Il n'acheva point sa tromperie, car deux fois, pour laver la souillure, Dromund plongea le glaive dans la poitrine de son ennemi; puis, montant sur le corps qui roulait dans le sable, il entonna l'hymne que jettent aux échos les guerriers affranchis par une vengeance triomphale :

« — J'étais dans la nuit et le jour s'est

levé ! Je regardais la poussière, je heurte les astres ! Mes mains sont rouges de sang, mais mon honneur est blanc comme la neige !... »

VII

LE POTEAU

Le droit de vengeance était la seule idée de justice qui n'eut pas d'athée dans le camp des warangiens. Leurs enfantines cervelles s'en nourrissaient comme leur faim robuste de viande saignante. Elle reliait la terre au Wahal. Mais, dans l'occasion, la mort d'Angul blessait trop d'intérêts exaspérés. Dromund et Harald faillirent en être les victimes, car dans la bagarre qui suivit le meurtre, le Normand avait couvert son ami.

Les mœurs de justice qui réglaient les différends des mercenaires étaient expéditifs :

on les faisait comparaître devant le pansébaste; on leur demandait s'ils étaient en état de payer la rançon du meurtre. Pour un chef comme Angul, elle montait à cent quarante-quatre sous d'or — plus d'une année de solde.

Dromund ouvrit devant le tribunal sa bourse vide.

— Tu connais le règlement? dit le Grand Interprète. La hache de justice s'abattra sur ton cou.

— Soit, dit Dromund, mais celui-ci n'a pas trempé dans le meurtre.

Il désignait Harald.

— Il a cherché, répondit le pansébaste, à te soustraire au châtiment, qu'il partage ton destin.

— Je l'ai voulu ainsi, dit Harald.

A l'est du palais, les jardins formaient une large terrasse qui dominait le Bosphore. C'était pour les oisifs de Byzance, pour la foule élégante qui avait accès dans l'enceinte impériale, un lieu quotidien de rendez-vous. A la fin du jour, les belles promeneuses venaient

là, avec leurs galants, afin d'assister à la chute du soleil. De cette esplanade, comme d'un balcon, elles découvraient le quai, où, eux-mêmes, les gens du port avaient leur promenade ; si bien qu'en bas du mur, c'était une perpétuelle rumeur de rixes et de luxure ; en haut, des éclats de rire frais, des madrigaux, des galanteries, des battements d'éventails, des frissons de baisers.

Au pied de la terrasse, Dromund et Harald avaient été enchaînés séparément à des poteaux. Un soldat qui veillait sur eux écartait les badauds attirés par l'espoir d'une exécution. L'espièglerie des enfants, que la lance du soldat mettait en fuite, divertissait la galerie.

Indifférents à la curiosité et à l'injure, les deux warangiens étaient assis au pied des poteaux. Leurs cœurs semblaient calmes sous les cottes de mailles. Pourtant, au moment où un navire tout chargé de voiles prenait le large vers la mer Pontique, Harald poussa un soupir.

Ce n'était pas la crainte qui lui entrait dans l'âme avec le premier frisson du crépuscule, mais lui, que la haine n'avait pas oppressé et qui n'avait point trouvé de soulagement dans la vengeance, au moment de quitter la vie, il sentait sa tendresse se tourner avec un regret d'amour vers ces courses aventureuses des navires, vers cette liberté illimitée de la mer, les nuits de bataille avec les vagues, ce passé de longs cours et de glorieuses tempêtes où son âme s'était tant réjouie. A travers les mâts du navire, il apercevait la terre natale, le fiord, ses rocs à pic, ses abîmes sans fond, ses cimes neigeuses, ses pins qui semblent des armées de géants pressés dans une escalade; et comme la mélancolie du Nord lui remontait dans le cœur, il chanta.

Il répéta la légende des neiges qui fondent, le printemps qui fait craquer les glaciers, sourdre la terre, verdir les bras des pins dépouillés de leurs tuniques de givre.

La chanson disait :

« — C'est l'heure où la Norne empressée, Urda, la vierge aux pas virils, puisant l'eau des sources d'avril, arrose le frêne Ydrasil d'une pure et fraîche rosée. »

Il fredonnait entre ses dents et son chant était plaintif comme la lamentation du vent dans les agrès d'une barque.

Dromund l'entendit.

Il lança sur le sol la poignée de dés qu'il jetait d'une de ses mains dans l'autre avec une habileté de jongleur. Comme un dogue que l'attache énerve, il fit racler sa chaîne sur l'anneau, et, soudain, interpellant le gardien :

— Compagnon, dit-il, je ne crains pas la mort. Quand nous mène-t-on au supplice?

Entre les mâts des navires, le mercenaire regarda du côté de la Propontide :

— Lorsque le soleil, dit-il, aura disparu dans la mer, vos têtes baigneront dans le sang.

— Merci.

Engourdi par son propre chant, Harald n'avait pas pris garde au propos du soldat, mais, après un instant de silence, où il semblait qu'il se fût arrêté pour écouter en soi-même la résonance de l'hymne, le warangien recommença de psalmodier, les yeux au loin :

« — L'eau coule et se transforme en miel dont se nourrissent les abeilles. Les Nornes reprennent leurs veilles et, chargé de faines éclatants, l'Arbre pousse droit vers le ciel. »

Maintenant le Normand ne savait plus où il était. Le chant lui avait versé le brouillard dans l'âme, il se sentait devenir une feuille frissonnante, un bourdonnement d'insecte dans les branches de l'Arbre mystérieux qui supporte le Monde.

Dromund s'avisa qu'il allait être touché par cette langueur. Il se dressa sur ses pieds, et s'avançant jusqu'au bout de sa chaîne, il railla son compagnon :

— Que les crocs de Fenris s'enfoncent dans ta peau ! Rentre dans ton gosier ce

hurlement de loup. Prends ces dés et jouons plutôt. Tu refuses? Qu'as-tu? Regrettes-tu Byzance?

Avec la tranquillité d'un homme qui ne craint pas que l'on suspecte son courage, Harald répondit :

— J'avais rêvé que je reviendrais au pays avec autant d'or qu'il en faut pour armer une barque. Je voulais aller voir s'il est vrai qu'au bout de la mer de l'Ouest, d'autres dieux que les Ases rêvent sur un autre monde; je m'étais promis que mon corps serait brûlé sur mon vaisseau. Et voilà qu'au-dessus de ma tête, je crois entendre le flottement de cette bannière que je ne déploierai point...

Dromund leva la main pour dire que les destinées des hommes sont écrites.

Il prononça :

— Que t'importe si quelques années de plus ou de moins tu écoutes le vent de la mer souffler sur ta joue! La trace des plus fameuses barques est effacée sur l'Océan; la

fumée des plus glorieux bûchers est éparpillée dans le ciel. Laisse les femmes regretter leur jeunesse et les marchands pleurer sur la vie. Le monde inconnu n'est pas derrière la mer de l'Ouest, il est au-dessus du Fiord et de la Propontide. Encore quelques heures et nous serons au bout du souterrain ! Les portes s'ouvriront pour nous faire passage ! Le jour reparaîtra dans nos yeux éblouis !

La voix de Dromund était célèbre sur les barques. On disait qu'elle enflait les voiles, qu'elle montait jusqu'au ciel et que les Ases, eux-mêmes, prêtaient l'oreille pour en jouir. Mais ce soir-là la foi et l'exaltation de la mort prochaine lui donnaient une sonorité prodigieuse. Il leva vers le ciel sa face inspirée, et, calme comme Balder, entonna son chant de funérailles.

VIII

EUDOXIE

Entre toutes les femmes que la basilissa Théophano chérissait pour la fantaisie de leurs imaginations et leur audace dans le plaisir, Eudoxie, jeune veuve d'un illustre patrice, étonnait la Ville-Reine par ses fantaisies amoureuses. Elle affichait une amitié inexplicable pour un clerc palatin que le basileus Constantin avait chassé de la Cour à cause de ses mœurs abominables. Eudoxie avait eu le crédit d'empêcher que ce Jean, dit Chœrina, fût passé par la hache. Elle lui avait ménagé une retraite dans un couvent.

Elle avait entretenu avec lui une correspondance spirituelle. Sur son conseil, dès l'avènement de Romain, il avait jeté le froc et reparu à la Cour.

Le zèle qu'elle témoignait pour le service de Chœrina avait fait froncer les sourcils de l'impératrice Théophano. Mais Eudoxie avait haussé les épaules :

— Basilissa ! s'était-elle écriée avec ce sourire auquel ni les hommes ni les femmes ne résistaient, serais-tu jalouse d'un eunuque ?...

Même elle avait obtenu, pour ce scandaleux défroqué, la charge de Grand Hétériarque, c'est-à-dire le commandement du premier bataillon barbare, qui gardait la personne sacrée de l'Autocrator.

Eudoxie n'était attachée à Chœrina que par des motifs d'amitié et d'intérêt. La conversation cynique de l'eunuque lui était un perpétuel divertissement ; d'autre part, ils avaient entre eux un traité au-dessus du caprice des sens et des jalousies. Gens d'af-

faires, ils s'étaient avisés, malgré leur apparente folie, de la puissance dont dispose parmi les rivalités et les inconhérences de l'amour, l'union d'un homme rapace et d'une femme ambitieuse, l'un et l'autre masqués de frivolité.

Le crédit d'Eudoxie avait ajouté aux courtisans de son esprit et de sa beauté, la troupe de ceux qui suivent aveuglément la fortune. Dans la foule de ces adorateurs, elle distinguait momentanément deux frères, deux jumeaux, Troilus et Agathias, dont la ressemblance était pour leurs amis une occasion perpétuelle de méprises.

Ce jeu de la nature divertissait Eudoxie. Elle se plaisait à confondre les jumeaux, à exciter leur jalousie feinte, disant :

— Jusqu'ici, j'avais toujours aimé plusieurs hommes à la fois... le Ciel veut mon salut : il a créé ces deux frères pour m'acheminer vers la fidélité par une pente facile...

Sur la fin de ce jour où le basileus avait passé au Caballarios la revue des waran-

giens, Eudoxie s'attardait à sa coiffure. Assise devant le miroir, elle regardait une esclave d'Asie cercler avec une bandelette, l'opulence dorée de ses cheveux. Le portier qui avait sa confiance entra librement dans la chambre :

— Que veux-tu, Pastilas ?

— Ce sont, dit l'homme, tes jumeaux qui veulent forcer ma consigne. Ils prétendent que tu les attends...

— Ils mentent !... Mais peu importe... Laisse-les entrer dans les jardins.

Eudoxie acheva sa toilette sans hâte ; le plaisir qu'elle prenait à contempler dans l'acier ses yeux de lotus, aurait suffi à l'occuper encore une heure ; il lui plaisait d'ailleurs de faire attendre ses amants, comme elle en usait avec les chevaux, devant sa porte, afin de les trouver, au départ, plus excités.

Lorsqu'enfin les jumeaux montèrent, — fous comme des écoliers, dans les marches, — un cri d'admiration, sur le seuil de la chambre, les arrêta, essoufflés.

Eudoxie avait fait le jeu de se draper pour les recevoir dans une attitude de déesse. Ses beaux pieds étaient posés nus sur un escabeau d'ivoire ; une de ses mains retenait les plis de sa tunique transparente, l'autre, élevée derrière la nuque, cherchait le trait dans un invisible carquois.

— A genoux ! cria-t-elle. A genoux ! ou je tire !

Ils se prosternèrent avec de grands éclats de rire, et comme, joyeuse elle-même, elle était descendue de l'escabeau, ils rampèrent vers elle, ainsi que des lévriers. Ils s'emparèrent de ses pieds. Ils les couvrirent de légères morsures.

— Assez ! assez ! criait-elle. Vous êtes-vous fait des âmes de chiens ? Je veux que vous me courtisiez avec des paroles et non comme des bêtes avec des grognements. Relevez-vous ! tous deux ! Montrez vos visages afin que, si je puis, je sache lequel de vous deux est mon amant.

Ils s'étaient fraternellement promis de

s'associer dans la possession d'une femme puissante, et, sautant sur leurs pieds, tous deux à la fois, d'une haleine, ils récitèrent une apostrophe à Diane, qu'un acteur de Cappadoce venait de mettre à la mode, sous le manteau d'Actéon :

« — O Reine des Nuits ! Blanche comme du lait ! Douce comme du lait ! jamais je n'ai vu que ton visage... Écarte les nuées afin que mes regards caressent enfin ta nudité et que mon désir me soulève vers ta beauté nocturne... »

Étendant ses beaux bras, elle ferma leurs bouches à la fois, et, secouant ses colliers, elle dit :

— Agathias !...

— Me voici.

— Comment me désires-tu ?

Le jeune homme la regarda avec une ardeur infinie, puis, tournant ses regards autour de la chambre, comme s'il cherchait quelque objet sacré pour l'invoquer en témoignage, il aperçut, répandue sur la dalle,

la souple étoffe, dont Eudoxie avait essuyé son corps au sortir du bain. Il se jeta de ce côté-là ; il s'agenouilla dans les plis vivants du peignoir, où les formes de sa maîtresse semblaient encore moulées. Et il baisa leurs traces humides, il les baisa, il les baisa comme si une folie le prenait, voilant toute sa tête avec l'étoffe, criant d'une voix passionnée :

— Mon amour m'a consumé ! Je suis une urne funéraire ! J'enferme des cendres !...

Il sortait de là tout ébouriffé. Eudoxie se pâma de rire et touchant Troilus à l'épaule :

— Et toi, dit-elle, à ton tour, comment m'aimes-tu ?

L'amant provoqué secoua sa belle chevelure, puis gracieux comme un cygne, il descendit vers la piscine de marbre où Eudoxie aimait à se plonger. Il mit un genou sur la marche, il se pencha vers l'eau, il emplit sa main, la vida d'un trait et il criait en même temps :

— Libation ! Libation ! Mon amour me

rafraîchit ! Mon amour me grise ! L'eau lustrale a décuplé mes forces d'amour !

Eudoxie avait pris Agathias par la main ; elle tendit son autre bras à Troilus, et, comme tous trois ils étaient là, enchaînés, elle demanda :

— Quel vaut le plus, le baiser qui rafraîchit, ou le baiser qui brûle ?... Je ne puis faire un choix... Défiez-vous encore...

Des soupirs gonflèrent leurs poitrines et Troilus dit :

— Voici comment je t'aimerai...

— J'écoute...

— Non, plus près... penche-toi vers moi... Il ne convient pas qu'Agathias entende...

Rieuse, elle approcha l'oreille et il lui parla très bas dans ses cheveux parfumés.

Agathias regardait le sourire de la jeune femme qui devenait fixe. Les yeux de lotus cherchaient à voir les projets des paroles, et, sous la tunique transparente, les beaux seins ne battaient plus.

Mais Eudoxie haussa ses épaules polies :

— Menteur! dit-elle... Je connais tout cela...

— Tu ne sais pas mon secret à moi! dit Agathias, je ne l'ai confié à personne. Si les déesses le soupçonnaient, elles descendraient du vieil Olympe pour m'aimer.

— Voyons, dit-elle.

Elle écouta le chuchotement de l'amoureux avec cette curiosité vigilante qui tient les enfants sur leurs gardes quand ils craignent d'être dupés. Pourtant une rougeur monta de son sein à son visage, honte, plaisir, ou fatigue de son attention tendue Cette fois encore, elle s'arracha à la confidence, et, laissant tomber les deux mains qu'elle tenait dans les siennes, elle déclara :

— Mes chers amis, je renonce à vous départager. Allons porter notre différend à un juge...

— A Chœrina? dit Agathias.

Ses sourcils se fronçaient.

Mais Eudoxie lui jeta un regard moqueur qui signifiait sans doute :

— Toi aussi, tu es jaloux de mon eunuque ?

Et elle conclut avec belle humeur :

— Non, pas à Chœrina... A Irène.

IX

IRÈNE

L'amitié de la sage Irène pour la folle Eudoxie aurait étonné Byzance — autant que la liaison d'Eudoxie avec l'eunuque Chœrina, — si, parmi tant d'incohérences et de scandales, la Ville-Reine avait encore pu s'alarmer. Le motif de cette intimité était le charme des deux amies. Celui d'Eudoxie était nourri de brillantes impudences et de caprices enfantins; celui d'Irène, d'une indulgence gracieuse, d'un rêve qui la faisait toujours absente, d'une droiture de cœur, rare à Byzance, comme une fleur

naturelle entre les dalles des quais. Les hommes avaient une nuance de respect pour cette femme charmante qui n'avait ni coquetterie ni morgue de vertu, et qui ne dépitait personne, puisqu'elle ne faisait pas de choix. Les femmes aimaient dans Irène une beauté qui rehaussait leurs fêtes sans leur donner d'inquiétude pour leurs propres amours.

C'était une Grecque de Milet. Sœur de Troilus et d'Agathias, orpheline, ruinée comme eux par un tuteur indigne, elle songeait à entrer au monastère de Caniclion et à couper ses cheveux, quand un banquier, déjà grisonnant et de réputation douteuse, l'avait demandée en mariage. Elle avait cédé aux supplications de ses frères qui pensaient bien tirer profit du crédit de Nicéphore et de l'opulence de sa maison. Elle était entrée dans la tristesse de ce mariage comme dans des vœux de renoncement. Mais, des années pures et sérieuses de sa jeunesse où déjà tournée vers ses réso-

lutions claustrales, elle avait fait vers le Ciel un sincère effort, il lui était resté un parfum d'encens qui mêlait du divin à sa langueur.

Brune aux paupières bleuissantes, elle rappelait par toute l'élégance de son corps, ces statuettes que les artistes de Tanagre modelèrent jadis, avec la divination de la beauté éternelle et un peu de terre fragile.

Comme une offense imposée par le destin, elle portait en soi la meurtrissure du sénile désir qui l'avait à jamais froissée. Une pierre sculptée qui formait son cachet, figurait, sur une hampe, un lys brisé. Elle prétendait que ce bijou lui venait de sa mère; elle l'avait fait graver dans une heure de désespoir.

La résignation qui était entrée dans le cœur d'Irène après quatre années de mariage, la faisait encore plus touchante et désirable. Elle souriait avec sérénité sous les regards de son vieil époux. Lorsque la brutalité de Nicéphore lui reprochait quelque largesse dont Troilus et Agathias avaient eu la

meilleure part, elle répondait avec une grâce soumise :

— Il faut qu'une femme gâte quelqu'un... un enfant ou un amant... moi, je n'ai que mes frères...

Et le barbon ravalait sa semonce dans la crainte qu'elle ne prît l'amant puisqu'il ne pouvait lui donner le fils.

D'ailleurs, il estimait en elle des talents qui jetaient du lustre sur sa maison : l'art d'ordonner des festins, de surveiller le domestique, de plaire aux personnes puissantes, de renvoyer les convives satisfaits de la chair et des paroles...

Lorsque Eudoxie et ses deux galants tombèrent dans la chambre haute, où la sage Irène passait dans des travaux d'enluminure tout le temps qu'elle n'employait pas à rendre des visites, ils la trouvèrent occupée à sceller un rouleau où elle venait de tracer quelques lignes à la hâte.

L'effroi léger de sa surprise trompa la folle et les deux écervelés :

— Ah! je t'y prends! s'écria Eudoxie. Sournoise! Tu écrivais à un amoureux. Comment se nomme-t-il?

Irène tendit le rouleau avec son mélancolique sourire, et Agathias lut :

« *A l'Augusta Sophie, supérieure du couvent de Caniclion.* »

Tous se récrièrent et Troilus demanda :

— Qu'est-ce à dire? Demandes-tu qu'on te prépare une cellule?...

— J'écrivais à l'Augusta, répondit simplement Irène, pour la prier qu'elle fasse tenir cette lettre à la princesse Agathe.

— Agathe est au couvent!

— Agathe et ses sœurs, Anne, Zoé, Théodora!... C'est la nouvelle du jour... D'où sortez-vous, mes chers amis?

Et elle conta le scandale qui défrayait toutes les causeries.

Le matin même, avant la revue, l'Autocrator avait fait comparaître devant son trône ses jeunes sœurs accompagnées de la basilissa douairière. C'étaient des princesses accom-

plies ; lui-même, le basileus défunt, avait surveillé leur éducation ; il les chérissait ; il ne pouvait se passer d'elles. Ces jeunes porphyrogénètes avaient été frappées comme de la foudre par l'arrêt de leur frère. Il voulait que, le jour même, elles quittassent le gynécée du Palais Sacré, pour se retirer dans des couvents et y prendre le voile.

— Les princesses, dit Irène, étaient folles de honte. Elles se sont traînées aux pieds de Romain. Elles se tenaient étroitement embrassées. Les cubiculaires ont dû les jeter dans des litières. A cette heure leurs cheveux sont coupés, le cathégoumène a dû leur imposer le voile... Elles vivront désormais avec les anges.

Eudoxie et les deux jeunes gens sentirent descendre entre leurs épaules ce frisson que donnent les excès du pouvoir absolu ; — et, à propos du désastre des princesses, silencieusement, ils s'apitoyèrent sur eux-mêmes.

Enfin, Eudoxie dit :

— Chœrina m'avait prévenue que la basi-

lissa se vengerait de ses belles-sœurs, mais je ne croyais pas que sa colère serait si prompte, ni si redoutable!

Irène demanda :

— Qu'est-ce donc que Théophano pouvait reprocher à ces filles charmantes?

Eudoxie jeta vers la porte un regard furtif :

— Elles répétaient trop haut, dit-elle, une histoire qui circule depuis des années dans le Palais Sacré et qui déplaît à la basilissa.

— Et quoi donc?

— Il y a des gens qui se souviennent d'avoir connu, sur le port, voilà une dizaine d'années, un cabaretier du nom de Cratéros. Sa fille versait à boire aux matelots. Elle s'appelait Anastazo. C'était une beauté miraculeuse. A l'approche de sa quinzième année, elle disparut. Mais ses premiers amants ne l'avaient pas oubliée, et, le jour où la basilissa Théophano est entrée dans la couche dorée de l'héritier de l'Empire, de celui qui est l'égal des Saints Apôtres, des matelots de Boucoléon sont demeurés la bouche ou-

verte... Ils étaient frappés d'une ressemblance...

— Eh quoi ! dit Irène, l'Augusta Théophano serait une sœur de la belle cabaretière ?

— Ou elle-même...

De nouveau, on se tut dans la chambre d'Irène ; mais Agathias dit d'un ton détaché :

— Voilà une histoire que j'oublierai... Pauvre Théodora ! Elle était si fière de ses beaux cheveux... Comme elle a dû pleurer, quand elle les a vus sur les dalles ! Parole d'honneur, c'est un crime de lèse-esthétique que d'affubler ainsi de la caloyère des nonnes une fille de sang impérial qui portait si bien la toilette !

— Et la pauvre Zoé ! dit Troilus, Zoé qui était gourmande comme une grive ! Zoé qui s'entendait comme personne à organiser un goûter dans les jardins ! Zoé qui mettait des gants pour faire la cuisine avec ses nourrices ! Comment va-t-elle s'arranger des jeûnes du « Caniclion », d'une table où l'ab-

stinence du vendredi reparaît six fois par semaine ?..

— Je sais, dit Irène, qu'Agathe avait dans le cœur un grand amour... Elle était payée de retour par un homme digne d'elle... J'ai peur qu'elle n'apporte à l'autel un cœur désespéré... Sa révolte rendrait inutile un sacrifice où elle ne se résignera point...

X

LE DESTIN

C'était l'heure où, après la chaleur du jour, la jeunesse élégante de la Ville-Reine venait dans cette partie des jardins, toujours ouverte au public. Là se produisaient les modes nouvelles et les fraîches liaisons. Les maris n'y paraissaient pas. La place appartenait aux désœuvrés et aux coquettes.

Eudoxie aimait à se montrer sur cette promenade, au milieu de ses adorateurs. Irène ne la fréquentait guère, et son amie eut quelque peine à lui persuader qu'elle l'accompagnerait ce jour-là.

— Je suis sûre, disait Irène, qu'un sincère amour m'aurait donné toutes les audaces, mais mon cœur est détruit. Dès lors, à quoi bon tourmenter mon mari par des soupçons inutiles ? Le calme dans l'indifférence est le seul bien auquel j'aspire...

Elle fit pourtant ce qu'on lui demandait par complaisance gracieuse et pour dissiper la mélancolie où l'avait plongée l'enlèvement des princesses.

Dès qu'on fut dans les jardins, Troilus prit affectueusement sa sœur sous le bras :

— Chère Irène, dit-il, aide-moi à persuader ta capricieuse amie : dis-lui tout le bien que tu penses de moi et tout celui que tu n'en penses pas. Affirme que si une vertu surnaturelle n'avait pas tant de part dans tes desseins, tu serais tombée amoureuse de Troilus, tout ton frère qu'il est.

Il riait, mais Agathias détourna vers soi le visage et l'attention d'Irène, et il dit, en la tirant par l'autre bras :

— Ma chère sœur, Eudoxie nous a répété

que tu étais sa conseillère ; voici l'occasion de prouver qu'elle ne t'estime pas sans cause. Son Chœrina lui fait du tort à la longue, et c'est avec justice qu'on regarde de travers une femme de sa tournure, qui, dans un homme, feint d'estimer seulement le crédit et la conversation. Quand le Ciel eut la sage pensée de faire si tôt de ton amie une veuve irrésistible, il a marqué sa volonté qu'elle mît son indépendance à notre amoureux service.

Et comme Eudoxie se retournait pour sourire, les jumeaux l'assaillirent de leurs supplications à la fois :

— Que vous sert d'avoir un amant, si vous lui restez fidèle ?

— L'amour aime à changer de nid...

— Il vient, il part dans un coup d'aile...

— On s'adore...

— On se quitte...

— On pleure...

— Et c'est exquis !

Leurs gestes joyeux faisaient voler comme

des ailes la fine laine de leurs manteaux. Eux-mêmes ils semblaient ces oiseaux légers qui se penchent sur les fontaines pour y boire et qui s'envolent sitôt rafraîchis.

Certes, Eudoxie était de leur famille inconstante ; une parole lui détachait le cœur, un caprice l'emportait, comme un nuage, vers de nouveaux horizons. Mais elle n'était pas prête à s'arrêter encore dans un choix et elle répondit, en badinant :

— Tu te tais, Irène, et je t'approuve. Tu es la dernière personne du monde dont j'accepterais la leçon. Celle qui s'est mise hors des atteintes de l'amour n'a pas de crédit, quand elle conseille aux autres de le servir. On la confond, par le rappel de sa propre constance, et Dieu sait que la tienne est injustifiable ! Tes frères prétendent t'aimer ? Ignorent-ils ce que dit de toi la rumeur publique ? Elle est lasse de louer ta sagesse. Elle répand à ton sujet deux légendes également fâcheuses : ou que tu n'as pas de cœur, ou que Nicéphore le tient.

La sage Irène sourit avec mélancolie :

— Nicéphore est, dit-elle, un mari comme il y en a tant. Il m'a dans sa maison comme un objet de luxe, dont d'autres savent le prix. Que n'a-t-il été pour moi, un père indulgent ! J'aurais tendrement tressé sa barbe grise. Il s'est fait geôlier, quand je ne songeais pas à m'évader ; il n'a pas compris que j'attends une seule visite : celle de l'Ange qui fermera mes yeux...

Elle avait parlé avec une émotion si harmonieuse, que les trois fous s'arrêtèrent de rire, et Eudoxie répartit avec douceur :

— Ce miracle que tu attends de la Mort, dès ici bas, l'Amour le pourrait faire...

Irène répondit :

— J'y ai songé et, je l'avoue, autrefois mes yeux, parmi ceux qui me courtisent, ont cherché un homme que je pourrais aimer. J'étais prête à me donner entière, mais j'ai bien vu que de mon âme personne n'en voulait. J'ai eu peur de cette ivresse de plaisir qui, à vous, est toute votre vie ; j'ai préféré mes larmes.

Eudoxie fit une moue si plaisante, que le sérieux des deux frères n'y résista point.

— Où es-tu née? demanda-t-elle.

Sans fâcherie, Irène répondit :

— A Milet.

— Tu mens! Tu n'as pas vu le jour sur cette terre chaude qui s'ouvre aux rayons du soleil, afin de le mieux aimer; tu as vu le jour au pays mélancolique de la lune; ta mère t'a conçue dans les caresses de quelque guerrier du Nord qui portait une aigrette de neige à son cimier !

Ils étaient arrivés en cet endroit où les jardins dominaient le quai de Boucoléon, à cette place infâmante où, enchaînés aux poteaux, les deux warangiens attendaient l'heure du supplice. Comme on approchait de la balustrade ils entendirent le chant de Dromund.

Les yeux levés vers le soleil couchant, l'homme achevait sa strophe funèbre. La voix de neige montait, pure tout ensemble et pleine, dans l'ardeur de la foi.

Le chant disait :

Dans la chambre de diamant
Où le lit de noce étincelle,
La Walkyrie et son amant
Brûlent d'une ardeur éternelle.
Le baiser guérit leur tourment !

Irène s'était arrêtée, les yeux perdus.

— Écoutez, dit-elle.

La voix reprit :

Leurs deux âmes sont confondues
Comme deux feux en un éclair
Et, dans des ardeurs éperdues,
Se cherchent sous les gorges nues,
Leurs cœurs plus unis que leur chair !

XI

IRÈNE ET DROMUND

La journée finissait. Derrière les coupoles du Grand Palais le soleil commençait de baisser ; ses obliques rayons passaient par-dessus les toits de Boucoléon ; ils accrochaient des aigrettes de lumière aux cordages des innombrables navires, et, de l'autre côté du Bosphore, venaient mourir dans des caresses qui donnaient aux palais, épars entre les hêtres, des languissances de Lédas, pâmées sous des baisers de cygnes.

Au delà des navires, Irène regardait trembler la mer.

Immobile pendant les heures chaudes, le Bosphore perdait cette solidité lapidaire qui faisait songer à un pont d'azur. Le frisson du soir lui rendait la vie, et, tout de même, il parut à Irène que son âme s'émouvait, elle aussi, sous un souffle, sorti elle ne savait d'où.

Il venait de cette voix dont la mâle mélancolie, au milieu de toutes ces joies finissantes, plaisirs mondains de la journée, éclat des jardins et des fleurs, ivresses des soldats, agonie du soleil, disait la certitude que quelque chose survit à la mort du jour, à l'épuisement du plaisir, à la rentrée dans les ténèbres.

Avec une involontaire ardeur, qui était comme un soupir de son âme, elle demanda :

— Quelle est cette voix ?

Déjà Eudoxie s'était penchée sur la balustrade.

Elle se redressa disant :

— La chanson est mâle et le chanteur est beau !... Troilus, mon amour, va demander

au soldat qui les garde, pourquoi ces deux barbares sont enchaînés ?

L'obéissant jeune homme descendit l'escalier avec un noble mouvement de son léger manteau. Sans doute il espérait qu'Eudoxie allait l'épier et qu'il la frapperait agréablement par son élégance. Mais tout l'intérêt de la curieuse se portait sur les deux soldats. Elle n'admira point l'assurance avec laquelle Troilus fit reculer la foule des petites gens, badauds et parasites, qui formaient une couronne autour des poteaux d'infamie. Elle était comme les enfants pressés de renseigner leur désir ; elle lui cria du haut du balcon :

— Qui sont-ils ?

— Des Normands...

— Ils ont volé ?

— Ils ont tué...

— On va les marquer au fer ?...

— Ils seront passés par les haches.

— Tout à l'heure ?

— Ici même...

Eudoxie battit des mains et se tournant vers sa compagne :

— O Irène, demeurons pour les voir supplicier... On dit qu'ils s'agenouillent avec un courage magnifique, et que, après la hache, le sourire persiste sur leurs lèvres retroussées...

— Pauvres gens ! dit Irène, ils meurent bien loin de leur pays. Allons leur porter quelques paroles qui soient douces...

La première, elle s'engagea dans l'escalier. Elle allait vers la voix qui avait chanté, comme la limaille à l'acier magnétique. Un nuage lui cachait ses compagnons surpris, les gens du port, étonnés de son passage, Harald lui-même, assis au pied du premier poteau. Elle allait vers Dromund, naturellement, avec cette facilité qui est un des charmes du songe.

Quand elle fut devant lui, elle le considéra.

Le visage du soldat était aussi immobile que son torse. Les muscles de ses bras, croisés sur la poitrine, obligeaient la cotte

de mailles à onduler. Son casque surhaussait sa taille prodigieuse, et ses yeux, clairs comme la mer scandinave, regardaient fixement devant soi, encore pleins de la vision odinique.

Irène aperçut dans cet azur limpide le reflet d'un ciel inconnu.

Elle demanda :

— Homme, j'aime ton chant et ton noble courage... Quel est ton nom ?

— Dromund...

— Ce soir, tu dois mourir ?

— Je le sais, que m'importe !

— Tu ne regrettes rien en ce monde ?

— Non, rien.

— Et sur toi, nul ne gémira ?

— Personne.

— Nulle femme ne baisera sur le front ta tête du corps séparée ?

— Les bêtes me dévoreront...

Il rit à cette vision familière : les chiens de Byzance se partageant un cadavre sous la lune.

Que lui importait qu'une hétairie barbare prît son corps pour en faire un but de flèches, que la meute impériale le déchirât en lambeaux, qu'un matelot de Boucoléon le jetât dans la mer, ou qu'un magicien d'Asie lui arrachât le cœur pour le perforer dans ses conjurations ? Plus il aurait sur lui de sang et de meurtrissures, plus il serait pour les hôtes du Wahal un objet d'admiration et d'amour.

Irène sentit son indifférence et elle pleura :

— On n'insultera pas à ta dépouille sanglante... Je la réclamerai, ô Dromund, avec des larmes...

Elle s'attendrissait comme s'il eût été un frère, un amant, le compagnon de toute sa vie. L'amour qui naissait pour elle sur ce seuil de la mort, avait déjà un passé et des souvenirs. Il avait eu, comme toutes les amours, une aurore de douceur et d'espérance ; il avait grandi dans le tumulte des sens, dans les ivresses de la possession ; il avait traversé ces heures tragiques où les fatalités

du destin, les lois, les jalousies, la haine des hommes, troublent ces minutes uniques que des amants pourraient vivre sur la terre, aux bras l'un de l'autre ; il avait vu l'espoir s'envoler, la nuit se faire, les remords et les châtiments surgir ; il avait résisté à tant d'assauts... Et, maintenant, voici qu'elle était là, devant lui, tendant les bras, le suppliant de ne pas oublier, de ne pas détourner ses yeux de la terre où elle allait rester veuve, pour les attacher sur la vision paradisiaque, qui déjà, lui, l'occupait, le consolait de tout, le détachait d'elle...

Sans que le soldat eût fait un mouvement, l'expression de son visage avait changé. Ses claires prunelles ne fixaient plus seulement Irène : il la voyait.

Suspendus comme ils étaient, l'un devant l'autre, indépendants du lieu et de l'heure, ils entendaient derrière les mots la naturelle musique de leurs pensées. Le soldat ne s'offensa point de cette pitié de femme qui s'attendrissait sur son sort. C'était un rafraî-

chissement qui lui venait sur la route. Il l'eut faite sans boire, mais le geste qui tendait la coupe était un mouvement de grâce, et il s'arrêta pour sourire.

Ce fut sur son mâle visage comme une enfance qui renaissait. Afin de la regarder de plus près, il inclina un peu la tête, et, satisfait de la vision qui, pour lui, surgissait du pavé de Byzance avant que la nuit l'enveloppât pour toujours, il prononça :

— Femme, joyeusement j'allais quitter la vie pour m'asseoir, en héros, à la table d'Odin, mais tu m'es apparue et mes yeux emporteront dans la mort le regret de ton visage...

XII

LE RACHAT

Si l'amour isolait Irène du reste de la terre, il était déjà trop éclatant pour qu'il n'apparût pas à d'autres yeux comme un objet de surprise et de raillerie.

— Parbleu ! s'écria Troilus, je ne m'étonne pas que ces barbares nous aient volé plus d'une maîtresse ! Ils ont les langues aussi déliées que leurs avirons, ce n'est pas seulement avec le javelot qu'ils s'entendent à toucher un cœur… Qu'en dis-tu, ma sœur chérie ?

Irène n'entendit pas la moquerie cachée

dans ces paroles. Elle répondit d'une voix qui n'était que l'écho de sa décision intérieure :

— Mes amis, il faut arracher cet homme au supplice. Où sont ses juges, que j'aille les implorer?... Où sont les parents du mort, que je les désintéresse?...

Quand Eudoxie et les jumeaux eurent ri à leur loisir, Agathias dit :

— Il n'est pas nécessaire que tu te compromettes pour un début, si ouvertement. Tes frères, Irène, paieront pour toi la rançon. Tu sais qu'ils se contenteront d'un courtage léger sur l'affaire...

Il mit la main à l'épaule du soldat qui gardait les prisonniers.

— Holà ! dit-il, sais-tu quelque moyen d'arracher cet homme à la mort?

— Il y a le rachat.

— Tu connais la somme ?

— Deux cents sous d'or.

Les sourcils d'Agathiàs se froncèrent. La fantaisie de sa sœur lui semblait coûteuse.

Il songeait au bon emploi que lui-même aurait su faire d'une si grosse somme d'argent.

— Usez-en comme il vous plaira, continua le mercenaire, mais si vous voulez racheter celui-ci, hâtez-vous. Sa tête doit tomber avant que la nuit soit close.

Ces paroles rappelaient Irène à la nécessité urgente; elle chancela, et il fallut la soutenir.

Eudoxie l'encourageait, moitié railleuse, moitié apitoyée.

— Allons ! allons ! remets-toi, âme sensible ! J'arrêterai, avec le nom de Chœrina, cette hache levée. Le bourreau ne peut ignorer le Grand Hétériarque, auquel il doit obéissance. Toi, va seulement chercher la somme dans ta maison. Nous ferons reconduire ton Dromund à sa geôle. Il y prendra patience, jusqu'à ce que l'amour lui ouvre la porte.

Les larmes voilaient les yeux d'Irène d'une douceur charmante :

— Eudoxie, dit-elle, tu sais la part que

notre amitié tenait dans mon âme? Ton indulgence pour ma détresse la fait grandir encore.

— Halte-là ! répondit la rieuse jeune femme. Ce n'est pas le moment de bâtir à notre amitié un palais plus large. L'amour qui entre dans ton cœur ne le trouvera pas trop grand pour s'y loger seul, à juger de la taille dont il est, dans le moment même où tu l'as conçu.

Le mot d'amour, qu'Eudoxie avait prononcé, saisit Irène comme une révélation. Ne l'ayant jamais éprouvé, elle ne le connaissait point; elle dit, à demi-voix, comme en songe :

— Vraiment, tu crois que je suis...

— ... Amoureuse !

Elle répéta :

— Amoureuse de cet homme...

Et ses yeux pleuraient toujours.

Souvent, aligné dans la warangue, Dromund avait regardé passer avec méfiance

ces dames byzantines, aussi différentes des femmes connues sur les barques que les villages des wikings étaient misérables et nus, auprès des splendeurs de la Ville-Reine. Mais, au moment où l'amour de l'une d'elles lui rendait la vie, il n'oublia pas l'ami qui s'était lié à son supplice. Il dit, en désignant Harald :

— Cet homme était comme moi, promis à la hache. Ce soir nous devions, côte à côte, nous asseoir au banquet d'Odin ; il ne fera pas le voyage sans son compagnon de barque.

— Je me charge de lui, dit Eudoxie. Comment se nomme-t-il ?

— Harald.

— Il chante, lui aussi ?

Elle allait continuer son badinage, mais Troilus et Agathias s'emparèrent d'elle :

— Quoi ! dirent-ils. A notre nez !...

Et ils la poussèrent vers la muraille, les mains hardies, presque menaçantes...

Irène était revenue à Dromund.

Elle souhaitait qu'il lui parlât.

Sans doute, il entendit cette prière de la voix intérieure, car il dit avec un sourire :

— Femme au visage caressant, si un jour tu as besoin de mon bras, le sang de Dromund, pour ton service, coulera avec amour.

Elle ne savait pas s'il parlait ou s'il chantait. Mêlé à ces propos de gratitude, elle entendait résonner en elle-même cet hymne où tout à l'heure il avait invoqué les voluptés du Wahal et les amours éternelles. Elle ne put résister davantage au désir qui la tenait. Sans souci des jumeaux, d'Eudoxie, des gens du port qui faisaient cercle, pour la première fois elle toucha celui qu'elle aimait. Elle posa la main sur son bras.

Elle murmura, comme en extase :

— Chante encore !...

Et il chanta.

XIII

NICÉPHORE

Le mari de la sage Irène était un marchand d'or opulent. L'avarice et les préoccupations l'avaient empêché d'engraisser au sein du luxe. Une couronne de cheveux gris, frisés comme la barbe, auréolait sa calvitie luisante. Son teint était bilieux, le bout de son nez légèrement recourbé, comme si quelqu'un de ses aïeux avait eu de la complaisance pour une Phénicienne; ses pupilles n'étaient pas rondes, mais allongées, en façon de trait horizontal et noir, comme si quelqu'une de ses aïeules

avait eu un regard de concupiscence pour un bouc.

Avec un tel visage, Nicéphore avait le buste trop long, les jambes trop courtes. Tous les habitants de la Ville-Reine le connaissaient par son nom. Il était une de ces marionnettes populaires que l'on raille et que l'on redoute. Les gens de Boucoléon l'appelaient « Priape », à cause d'une grosse canne qui lui faisait comme une troisième jambe, et les Patrices qui avaient passé par les ongles de son usure, le nommaient entre eux « le Griffon ».

Nicéphore avait débuté, dans les carrefours, derrière un « trapèze ». Sur cette table volante, il pesait les pierreries, l'argent, l'or, les bijoux, les métaux. Sa clientèle était les courtisanes d'Égypte, les warangiens qui ne savent où porter leur butin, tous les larrons pressés de se débarrasser d'un vol. De quelque explication violente avec une de ses pratiques, Nicéphore avait conservé, en travers du sourcil, une cicatrice pâle qui, sous un

jet de colère, redevenait sanglante. C'était sur sa face, où une pensée unique faisait malgré tout rayonner la lumière des passions cérébrales, une ineffaçable flétrissure, le rappel des vilenies d'autrefois.

Sous le règne du Porphyrogénète, il avait été le banquier du patriarche Théophylacte, qui, durant vingt années, scandalisa les dévots byzantins. Nicéphore encaissait pour cet auguste client l'argent que l'on tirait alors de la consécration des évêques. Il réglait les gages des danseuses que Théophylacte voulait voir figurant au milieu des offices. Il s'était fait adjuger la fourniture de fourrage et d'orge des deux mille chevaux dont ce patriarche hippomane avait adossé l'écurie aux murailles mêmes de la Grande Église.

Quand la mort surprit Théophylacte au milieu d'une chevauchée, la fortune de Nicéphore semblait définitivement assise. Il s'était bâti, au pied des Jardins, un palais si somptueux, que la calomnie n'osait plus l'y poursuivre.

D'ailleurs, il avait fait taire ceux qui l'accusaient d'impiété, par une opportune largesse. Quand l'eunuque Polyeucte, pour effacer le souvenir des folies de son prédécesseur transforma les écuries œcuméniques en un hospice de vieillards indigents, Nicéphore lui avait ouvert sa bourse profonde.

Il tenait à être vu dans la compagnie de ceux qui protègent les faibles et défendent d'attenter au bien d'autrui. Il estimait que leur amitié était nécessaire à sa considération. S'il était estimé de « ceux qui vivent avec les anges », que lui importait le mépris du petit peuple, la haine des gens de plaisir ? Lui-même donnait, par ses ridicules, un aliment volontaire aux conversations. L'éclat de rire lui était une assurance contre la haine.

Son mariage avec Irène avait été une autre résolution politique. Riche comme il était, il estimait qu'une dot n'aurait guère accru son avoir. Pourtant il en était arrivé à ce point de notoriété où il lui devenait fâcheux qu'une femme élégante et belle ne le repré-

sentât point dans toutes ces fêtes dont le gynécée impérial était le perpétuel théâtre. Donc, il avait jeté les yeux sur cette orpheline parfaitement belle et sage. Il avait compté qu'elle soutiendrait constamment pour lui, par devoir, le rôle que les caprices de l'amour inspirent parfois à d'autres femmes.

Il n'aurait pas fait peser trop lourdement sur Irène son droit conjugal, si chez lui l'avarice n'eût été plus forte qu'un désir depuis longtemps rassasié. Il n'admettait point de ne pas tirer tout le profit imaginable d'un trésor qui lui appartenait. La virginité de sa femme, la beauté de son corps, lui apparaissaient comme autant de richesses qu'il lui fallait voir, manier, mettre en culture, pour qu'il eût la sensation certaine de la possession. Il était jaloux d'Irène comme des lingots d'or qui emplissaient ses coffres. Il tremblait, de la voir sortir, autant qu'à la minute où il mettait son nom sur quelque lettre de change qu'il fallait confier à un voyageur.

Depuis que cette belle femme était entrée dans sa maison, Nicéphore n'estimait plus qu'il lui fût aussi nécessaire qu'autrefois d'amuser l'opinion publique par des bizarreries. La surprenante vertu d'Irène était pour les commérages de la ville, un quotidien aliment.

Les uns disaient :

— Ce Nicéphore lui aura fait boire un philtre...

D'autres affirmaient en secouant la tête :

— C'est une rouée ; elle cache son jeu...

Et les sceptiques allaient répétant :

— Attendons encore...

Ainsi, la vertu d'Irène faisait un paravent aux louches habiletés de son mari. Les regards se détournaient de lui pour se porter sur elle. Et tandis que l'on cherchait le nom de l'inconnu qui ajoutait au ridicule de ce barbon, Nicéphore enflait son bien, sans scandale.

XIV

LE COLLIER

Trois jours après que le warangien avait vu tomber ses chaînes par une intervention de l'amour, Irène et Nicéphore étaient allongés en face l'un de l'autre dans la salle à manger de leur palais.

Cette heure du repas était pour Irène une épreuve pénible. Mais depuis qu'elle aimait Dromund, une force inconnue lui était venue pour tout supporter.

Elle, dont l'innocence tremblait jadis sous l'œil soupçonneux de Nicéphore, se sentait maintenant l'audace de soutenir son regard.

C'était un effet de la joie qu'elle réussissait mal à cacher. Elle en caressait la jalousie de Nicéphore avec un regret enfantin de ne pouvoir le prendre pour confident de son bonheur.

Elle attendait, ce jour-là, la visite d'Eudoxie. Elle allait savoir par son amie comment l'aventure s'était dénouée, quelle impatience le soldat avait témoignée d'aller se jeter aux pieds de celle qui l'arrachait à la mort... Dans cette anxiété délicieuse elle écoutait d'une oreille distraite les propos de son mari.

Nicéphore contait que Chœrina se proposait de le faire entrer dans une affaire d'importance. Il s'agissait d'accaparer des grains que Phocas réclamait pour nourrir son armée de Sicile. L'entreprise était si hardie, que malgré son audace l'eunuque n'osait s'en charger ouvertement. Il avait prié Nicéphore de lui servir d'homme de paille. Le succès d'une telle machination pouvait d'un coup décupler la fortune du banquier. Nicéphore en était ému jusqu'à la galanterie.

Ayant vu que de savantes manœuvres rapprochaient Irène de la porte, il se mit en travers de son chemin et dit, en croisant les bras :

— Quelle hâte as-tu donc aujourd'hui de me quitter ?

Elle risqua un mensonge :

— Je dois sortir.

— Et tu vas ?...

— Au couvent de Caniclion.

— Pour te confesser ?

Elle rougit à la pensée du péché qui grandissait dans son cœur.

— Je vais voir la princesse Agathe qui ne se console pas de sa disgrâce.

Nicéphore fronça les sourcils :

— Vraiment ! s'écria-t-il, je ne te croyais pas si imprudente, et tu choisis bien ton temps pour aller porter à la princesse, le témoignage de ta commisération ! Que nous importent les regrets de cette petite fille ? Elle préférait la pourpre des Augustas à la bure des Caloyères ? Les friandises des cui-

sines impériales à la maigre chair du Caniclion? Voilà, par ma foi, un beau sujet d'attendrissement! Et il serait habile de notre part, par complaisance pour une telle pécore, d'aller nous aliéner les bonnes grâces de l'Autocrator et la faveur de Théophano. Où donc, ton mari trouvera-t-il un appui, le jour où le succès de ses combinaisons déchaînera contre lui l'envie publique? Auprès de la nonne Agathe ou de la triomphante Basilissa? Ce n'est pas au Caniclion, mais au Palais Sacré que je veux qu'on te voie, journellement, dans le sillage de la jeune impératrice, les yeux tournés vers elle, la bouche ouverte pour la louer. On perd son temps avec ceux qui pleurent et je ne suis pas de tempérament à me faire écraser sous des ruines!

Bien que ces paroles fussent prévues dans la bouche de Nicéphore, Irène le considéra avec une espèce d'horreur. Si, dans son cœur, l'amour eût laissé place pour quelque remords il se fut sur l'heure évanoui. Mais

la résolution de la jeune femme n'avait pas besoin d'être fortifiée. Elle se contint, et dit :

— J'irai au Grand Palais quand on m'y demandera.

— Je veux, riposta Nicéphore, qu'aujourd'hui même, on te voie parmi les femmes patrices qui font antichambre à la porte de la Basilissa. Pour attirer ses regards, au milieu de tant de beautés éclatantes, tu porteras ce collier de saphirs que je t'ai donné naguère et qu'une sultane Hamdanide t'envierait.

Elle se troubla et dit d'une voix mal assurée :

— Un tel bijou... en plein jour...

— Pourquoi non?

— Laisse-moi faire; les hommes n'entendent rien au tact des parures; tu me ferais ridicule en me voulant trop riche.

Mais un soupçon était entré dans l'âme de Nicéphore.

Il s'écria :

— Où est ce collier?... Je veux le voir.

— Cela ne se peut point.

— Tu l'as perdu?

— Non.

— Tu l'as vendu?

— Je l'ai mis en gage.

Il lui saisit le poignet qu'il serra à la faire crier, et, en travers de son sourcil, la cicatrice infâme redevint sanglante.

L'injure et la violence sauvèrent Irène de la terreur.

Elle dit froidement :

— Je l'ai mis en gage pour obliger Eudoxie à qui Chœrina a refusé de payer une dette. Si tu condamnes mon action, ne t'en prends qu'à toi-même. Ta lésine m'a déjà enseigné la dissimulation; prends garde que ta brutalité ne m'apprenne le reste...

Il lui lâcha la main et la fixant avec des yeux que la jalousie faisait troubles, il déclara :

— Je t'ai épousée sans dot... Tu avais

assez de beauté et tu passais pour sage. Je t'ai fait la vie bien heureuse tant que tu as observé les termes de notre contrat. On t'a enviée jusque dans le gynécée impérial. Ton luxe fait pâlir les femmes des patrices. Il suffirait que je prononce un mot pour te précipiter de ce faîte dans une cellule plus sévère que le couvent de Caniclion. Je saurai de Chœrina la vérité sur cet emprunt et sur ce gage. Dieu veuille que sa réponse me rassure. La confiance de Nicéphore se gagne lentement et se perd en un jour.

Il quitta la salle. La fourniture de blé l'appelait dans la campagne. Irène savait qu'elle serait jusqu'au lendemain débarrassée de sa présence.

Elle souriait en le regardant sortir.

La certitude que son amie dirait comme elle, lui donnait la sécurité d'une bonne conscience. Elle estimait qu'en la soupçonnant sans preuve, après tant d'années de fidélité, son mari venait de la délier de ses engagements. Surtout elle était pressée

d'écarter de son souvenir l'image de Nicéphore, d'oublier le son même de sa voix, pour se replonger dans ce rêve d'amour que l'apparition de Dromund allait faire vivant.

XV

COMPLOT DE FEMMES

Dès le soir de ce jour où le warangien avait été arraché au bourreau, un billet d'Eudoxie était venu rassurer Irène. Mais dans son laconisme volontaire, ce message ne donnait aucun des chers détails que l'amoureuse eût souhaité connaître. Les trois jours qui venaient de s'écouler sans autre nouvelle, avaient accru l'amour d'Irène, en l'obligeant à se nourrir de sa seule inquiétude.

Elle défaillait dans leur angoisse quand au bas des jardins qui faisaient à son palais

des marches vertes elle aperçut la litière d'Eudoxie.

Elle n'eut pas la patience d'attendre que son amie gravît les marches de l'atrium. Elle courut à la rencontre, elle écarta les rideaux de la litière, elle murmura dans son oreille :

— O chère, chère! merci! Où est-il?

De l'éventail, Eudoxie montra ses porteurs tout suants, et rendant à son amie ses caresses, elle glissa aussitôt hors de la litière.

Irène l'entraîna dans un endroit du jardin où des palmiers, perpétuellement arrosés par le sanglot d'une source, faisaient une voûte de secret.

Là elles s'assirent sur un trépied de bronze, et le rire d'Eudoxie s'envola à travers les branches.

— Où est-il?... répétait-elle. Comme tu y vas! Croyais-tu que je le cachais dans ma litière? Aurais-tu voulu trouver sa tête à côté de la mienne, sur l'oreiller?

— Eudoxie!...

— Tu le verras ce soir.

— A quelle heure?

— Avant la fin du jour.

— Où?

— Chez moi, si tu veux.

— Eudoxie!...

Et sans qu'Irène sût de quelle profondeur venaient les larmes qui lui soulevaient l'âme, elle se jeta sur le sein de son amie.

Elle pleurait sur sa vie passée, sur ses espoirs nouveau-nés, sur ce qui allait finir; elle pleurait comme un enfant qui gémit à l'instant de la naissance dans la souffrance qui le fait passer des ténèbres à la lumière.

Eudoxie la soutenait avec une grâce maternelle; peut-être, lui enviait-elle ses larmes. Mais comme les sanglots d'Irène se rythmaient avec le murmure du ruisseau, sans que la source parut s'en tarir, l'amie dit enfin :

— Si tu pleures tant, tes joues vont se pâlir et tu lui viendras moins jolie...

— Excuse-moi, répondit Irène, j'étais chargée de larmes comme une amphore trop pleine; me voici prête à te suivre où tu voudras me mener. Mais ne veux-tu pas que nous attendions l'heure unique que ton amitié m'a ménagée à l'abri de ce bosquet? Nous serons plus libres pour parler de lui, en attendant qu'il paraisse, et tu ne m'as pas dit encore comment tout cela s'est passé...

Eudoxie conta que le bourreau et ses aides étaient venus au début de la nuit pour accomplir leur besogne. Alors Troilus s'était avancé vers eux et il avait montré un sceau de Chœrina qu'Eudoxie portait toujours à son index. Tout de même, l'homme à la hache avait fait le difficile avant de se décider à reconduire les deux soldats à l'Ergastule.

— C'est là, dit Eudoxie, que ton beau chanteur était prisonnier ce matin. Car

Chœrina, — le croiras-tu ? — feignait la jalousie ! Ne s'imaginait-il point que je rachetais ce barbare pour moi ? Et s'il se permet, lui, toutes les fantaisies, il est sévère pour mes écarts, comme un homme d'affaires qui surveille son associé. Enfin j'ai triomphé de sa résistance, sans te découvrir. Mais, dis-moi à ton tour, où tu t'es procuré une telle somme? Sur tes économies? j'en doute. Nicéphore a les yeux perçants, il les apercevrait au travers d'un coffre.

Irène ne regrettait pas d'avoir dupé son mari, mais la pensée que, sans permission, elle avait usé du nom d'Eudoxie, lui donnait à cette heure de l'embarras. Elle rougit légèrement et confessa son stratagème.

Elle s'était bien douté qu'elle ne serait pas grondée. Pourtant, le poids du dernier scrupule cessa de peser sur son bonheur, quand Eudoxie accueillit cette confidence en battant des mains.

— Bravo! s'écria la folle jeune femme, ton intelligence m'était connue, mais tes progrès sont plus rapides que mon espoir. Nicéphore est déjà trompé! Quand sera-t-il sot?

— Je t'ai nommée, dit Irène, aussi naturellement que j'aurais dit la vérité. Une telle confiance est-elle un effet de l'amitié ou une audace de l'amour? Je ne veux pas le savoir. Ma joie est maintenant de ne m'expliquer rien, de ne résister à rien... J'ai pitié de cette vie intérieure dont j'étais fière! Il ne se peut que l'amour soit un péché, puisque si violemment il nous arrache à la contemplation de nous-mêmes et met tant d'humilité à la place de tant d'orgueil!

— Tâche, dit Eudoxie sérieuse, de ne pas perdre trop vite tes scrupules. Le péché est un grand réconfort dans les heures de lassitude. Je tiens qu'il est doux à l'âme comme cette courbature que la possession impose à un corps brisé. Crois-en mon expérience, chérie. Déshabille ton corps longuement —

pour accroître l'ardeur de celui qui t'aime. Dépouille-toi de tes scrupules lentement — pour que ton amour te plaise longtemps à toi-même...

XVI

LES AMES

Dans cette chambre de repos qui s'ouvrait sur la salle de bain, Eudoxie conduisit son amie pour la cacher à tous les regards. La mosaïque du pavé représentait les Heures attelées au char de l'Amour. Le lit, enfermé entre des colonnes, était exhaussé par deux marches d'un marbre rare. Il faisait face à la piscine où sanglotait un perpétuel jet d'eau. Et tout racontait ici les amoureuses pâmoisons. Leurs formes impalpables peuplaient l'air, il eût suffi d'un mot magique pour les rendre visibles.

Le premier mouvement de la sage Irène la porta vers le miroir. Devant l'acier poli elle s'assit sur le trépied d'Égypte, dont Eudoxie se servait comme d'un tabouret. Mais au moment où elle soulevait les cheveux que la litière avait dérangés, sa folle amie lui versa sur la tête un parfum aphrodisiaque.

Elle s'écria, un peu effrayée :

— Que fais-tu là ?

Eudoxie répondit en riant :

— Je parfume la victime pour le sacrifice.

Grisée qu'elle était de son rêve, Irène n'avait point songé que sa pudeur fût exposée dans un tête-à-tête avec cet homme inconnu.

Elle dit vivement :

— Tu vas demeurer avec moi...

— Je m'en garderais !

— Je t'en prie...

— Tu ne me le pardonnerais pas !

— Eudoxie !

— Pas d'enfantillage !... Je l'entends qui vient... Laisse-moi m'échapper...

Elle arracha des mains d'Irène l'écharpe légère dont sa tunique était nouée, et elle s'enfuit par la salle de bain.

Déjà, les dalles de l'escalier résonnaient sous un pas puissant, comme si quelque statue de métal, descendue de l'autel, en eût gravi les marches. Et quand le warangien parut entre les colonnes, Irène, hors de soi, se demanda si c'était un homme ou un Dieu qui venait à elle.

Il s'avança comme dans un nuage où elle n'apercevait plus que sa tête superbe, élevée par le heaume, et, sous la visière du casque, les yeux de pirate qui la fixaient.

Au moment où l'âme héroïque du soldat était tournée vers la clarté du Wahal, il s'était demandé si cette vision de femme n'était pas quelque génie hostile à ceux de sa race, qui, à cette minute suprême, apparaissait, pour le tenter, avant de franchir le seuil d'Irène; il épiait dans une inquiétude de chasseur.

Elle-même, à l'approche de cette force qu'elle avait souhaitée, s'effrayait comme au Cirque, elle avait vu trembler les filles Agarènes, lorsque, sur elles, on lâchait le lion. Elle eût voulu fuir : elle était fixée par ce regard. Tous ses pas l'auraient jetée en avant, dans l'étreinte. Elle eût souhaité appeler au secours : elle craignait que quelqu'un ne vînt se placer entre elle et son bonheur.

Ainsi, ils se mesuraient comme deux adversaires, et l'amour qui devait les élever jusqu'aux limites des joies humaines, s'annonçait dans leurs cœurs par un sursaut d'angoisse.

Dans sa pratique de la langue byzantine, Dromund avait gardé cette sonorité du Nord, profonde et pure, où traînait la mélopée d'une cadence de rames. C'était comme un piège de musique où se prenait le cœur des femmes byzantines. Cette voix apportait avec soi une volupté, qui, dès les premiers mots du soldat, dissipa la frayeur d'Irène :

— Dans le sentier, dit-il, où les Ases ont

marqué le nombre de mes pas, je devais heurter hier la marche de la mort. Une femme, une fille du Ciel, m'est apparue; et mon destin changeant sur l'ordre de sa bouche, j'ai refait à nouveau la route parcourue, et je vois la lumière, Irène, et je te vois !

Ces paroles étaient celles qu'Irène avait rêvé d'entendre sur les lèvres du héros. Pourtant elle souffrit à la pensée que la gratitude pourrait se dresser entre eux comme un obstacle.

Elle répondit avec une candeur nue :

— O Dromund ! tu m'as donné plus que tu n'as reçu. Tu dis que je t'ai sauvé de la mort? Toi, tu m'as éveillée à la vie. Seras-tu un maître doux pour ce cœur que j'enchaîne au tien ? Je t'ai aimé, souviens-t'en, pour ta foi, pour ta douleur, et parce que, à travers l'angoisse du supplice, tu apercevais l'Amour Éternel.

Il sourit, car maintenant il comprenait qu'elle n'était qu'une femme. Et pour la

satisfaction de sa rouerie normande, enfantine comme sa joie, il feignit la jalousie. Il répondit à une question par une question et produisit sa clause puisqu'il y avait engagement.

Ses sourcils relevés marquaient plus de galanterie que de reproche :

— Eh quoi! dit-il, n'as-tu pas d'amour pour ces jeunes fils, si bien faits, si hardis en paroles, qui sont descendus avec toi sur le quai de Boucoléon?

Elle éprouva du bonheur qu'il lui fournit l'occasion de dire combien son âme était neuve.

— Ceux que tu nommes, sont mes frères. Entre leur jumelle tendresse, j'ai vécu, scellée comme une urne qui enferme un aromate précieux. Fais tomber, toi, ma couronne de cire... Respire ce parfum qui s'est conservé pour t'enivrer un jour... Sa vertu est magique comme celle de l'ambre, qui pour l'éternité embaume le coffret où l'ont enfermé des mains amoureuses!

Une ivresse soulevait sa gorge, faisait briller ses yeux. Il parut qu'elle gagnait Dromund, car il s'écria, élevant la main, en témoignage :

— J'ai vécu des ans sur la mer... j'ai remonté des fleuves aux rives verdoyantes... j'ai brûlé des villes dont je ne sais pas le nom... j'ai reçu des femmes dans le lot de mon butin... j'ai vu des vierges qui avaient passé par le baptême oublier dans les bras de mes compagnons jusqu'au nom de l'Homme Blanc... j'ai obligé mes captives à broder mes tuniques... je les ai troquées contre des armes et contre des bracelets... Je n'ai jamais aimé !

Elle eut peur qu'il ne la saisît, là, dans cette ardeur d'amour où leurs âmes s'offraient, l'une à l'autre. Et, à reculons, vers le banc qui couronnait l'estrade, elle se recula sans le perdre des yeux, le repoussant du geste, l'appelant du regard.

XVII

LES SENS

Quand elle fut à demi étendue sur le lit et qu'elle le vit, assis sur la seconde marche, levant vers elle son mâle visage, elle regretta qu'ils fussent deux êtres vivants, et non deux figures groupées pour l'éternité du marbre, dans une immobilité d'adoration.

Il dit, en la fixant de ses prunelles claires :

— Est-ce que je rêve ? Est-ce que je vis ? Suis-je enchaîné au poteau ? Suis-je à tes pieds avec ton souffle sur mon visage ?

Une abondance de délices jaillit dans le

cœur d'Irène, qui, dans ses veines mettait de la volupté, à la place du sang. La douceur en refluait jusque dans sa bouche, et la parfumait d'une saveur de fruit. Le trouble faisait ses paupières si lourdes que le visage du soldat, devenait vague; ses narines palpitaient, comme si elle eût gravi une pente rapide au sommet de laquelle il lui était permis de s'étendre. Elle sentit que son corps se dissolvait dans une langueur qui allait le mêler à elle comme du miel à un breuvage. Mais avant de fondre dans cette coupe elle voulut entendre encore une fois la voix qui l'avait soulevée si fort au-dessus de la terre que le ciel, un instant, s'était posé sur ses yeux.

Elle pria :

— Chante...

Il sourit, car il pressentait qu'après cela, elle ne lui résisterait plus. Et se levant sur la marche, la main appuyée à son glaive, il chanta debout, de toute son âme.

C'était l'hymne qu'un prince warangien

composa en l'honneur d'un amour malheureux. Il résonnait sur les barques, les jours où, dans le brouillard épais comme la tombe, la mélancolie étreint le cœur des rameurs :

« — Nous nous sommes battus avec l'épée ! Sur le passage de mon navire, la mer était rouge de sang. Les fleuves se déployaient sous la quille comme un ruban de pourpre. Et pourtant, une fille de Russie me méprise !

» Nous nous sommes battus avec l'épée. Au-dessus de notre tête, les flèches des Petchénègues faisaient de l'ombre en plein midi ! Je suis allé à leur Roi ; je l'ai défié avec des paroles. Je l'ai saisi par les cheveux, j'ai fait tournoyer sa tête comme une fronde. Et pourtant, une fille de Russie me méprise !

» Nous nous sommes battus avec l'épée. J'ai tué des milliers d'hommes. Un homme me tuera un jour... Alors, à ma rencontre, la Walkyrie viendra avec un visage riant, — et la fille de Russie me pleurera ! »

Ainsi au bord de la couche il évoquait les spectres de la mort et des regrets.

Un instant elle demeura silencieuse, si oppressée de souffrance et de douceur que sa gorge ne remuait plus. Elle n'était pas encore redescendue sur la terre. Elle continuait d'entendre le cliquetis des épées; elle voyait le sang jaillir des crânes comme du vin versé de trop haut dans des coupes. Elle avait peur et elle était transportée. L'amour claironnait en elle une sonnerie de trompettes; il faisait son âme guerrière. Elle ne savait plus si elle était la sage Irène, la femme de Nicéphore, la pénitente de l'eunuque Polyeucte, du patriarche de la Grande Église, une âme chrétienne, promise au paradis par le saint baptême, ou cette déesse de la dernière heure, coiffée du casque, armée de la lance, qui, sur sa bouche, rouge comme une blessure, vient cueillir, au crépuscule des batailles, l'âme défaillante des héros.

Pour donner ce baiser, elle avança ses

lèvres que l'amour entr'ouvrait. Et dans l'attente du frisson qui allait détacher son âme, elle remercia :

— Ma voix va vers ta voix comme un ruisseau de mai se hâte vers la force du fleuve... Je veux me perdre en toi dans ton baiser viril où l'amour meurt et recommence... Ah ! dans le flot de ta tendresse, soulève ce fardeau léger ! Ta voix me ravit et m'emporte. Ta voix rafraîchit comme l'eau...

Ces puissantes mains, qui, tant de fois, dans des escalades, avaient suspendu le corps du soldat au faîte d'une muraille, saisirent les brillantes épaules.

— Viens, disait-il. Je veux que mon amour te consume !

Elle avait le vertige d'une ascension où ils étaient suspendus, face à face, enchaînés l'un à l'autre par la magie des regards.

Elle murmura :

— Mes yeux vont vers tes yeux comme un soleil mourant se penche sur la mer

incendiée. Dans l'embrasement où je m'effondre, dévore-moi ! Recrée-moi un cœur ! Consume celui-ci et toute ta maîtresse ! Ton œil la brûle comme un feu !...

L'amour bouillonnait dans la poitrine de Dromund avec cette fougue qu'ont les torrents de son pays, quand le printemps vient à les précipiter en cascades. Il oublia qu'à travers la transparence de sa tunique elle sentirait dans sa chair les mille meurtrissures de la cotte de mailles. Il la saisit comme un adversaire qu'on emporte dans ses bras pour le jeter du haut du rempart.

Et vraiment leur amour dépassait leurs forces humaines de volupté et de souffrance. Ils étaient deux saisons, deux siècles de l'histoire, deux symboles de races, deux parties du monde heurtés dans un contact qui était une noce et une bataille, trop différents pour que rien de viable sortît de leurs embrassements, trop extasiés pour qu'un autre souvenir que le bonheur planât sur leur pâmoison.

Tout de même, elle eut la sensation qu'un monde finissait à cette heure, et, dans la clarté dernière où sa pensée naufrageait, elle soupira :

— Ne me ramène plus à la vie...

Le soleil et puis les dernières clartés du crépuscule avaient péri dans la montée des ténèbres. La nuit était sur le Bosphore, sur les palais, sur les jardins, sur les gynécées où tant de désirs veillent, sur les couvents où tant d'espoirs se lamentent ; la nuit était dans la chambre amoureuse où ils se taisaient dans les ténèbres, enlacés comme deux statues sur un tombeau.

XVIII

LA MÉLANCOLIE

Ils rêvaient.

Elle était transportée en un lieu où les heures s'arrêtent, où les fleurs ne se fanent point, où la lassitude ne détache pas les lèvres, où la nuit d'amour est la nuit éternelle.

Il avait glissé dans ce passage d'ombre dont le baiser de la Walkyrie est la porte. Ses espoirs de batailles, de ruts, d'orgies, d'ivresses inassouvissables dormaient sur ce cœur pur. Vaincu de sa victoire, il sommeillait dans la paix des choses qui n'ont

point de pensée, dans la torpeur des germes que le printemps réveillera.

Le murmure du jet d'eau le rappela, le premier, à une demi-conscience. Le réveil du désir lui recréait une âme. Il ne regrettait pas de renaître aux réalités de la veille puisqu'il connaissait la magie qui pouvait les contraindre à s'évanouir. Dans la nuit où ses yeux s'étaient rouverts, il sourit sur la bouche qu'il baisait encore.

Souffrit-elle du frôlement de cette ironie?

Le songe qui l'habitait s'évapora. Elle sentit le lit froissé sous ses épaules, et sur sa gorge le poids de la cotte de mailles. Elle aimait pourtant à se voir ainsi prisonnière, elle tardait d'ouvrir les yeux, de désenlacer ses bras, comme si le rêve allait lui échapper.

Dans le mystère des jardins pleins d'ombre, d'autres ironies épiaient son réveil.

C'était la folle Eudoxie. Elle avait donné rendez-vous à Troilus et à Agathias pour guetter, à l'abri des bosquets, les phases de cette amoureuse aventure.

Au fond de l'amitié d'Eudoxie pour la sage Irène, il y avait toujours eu l'espoir d'assister à la chute de cette vertu parfaite. L'amie de Chœrina et de Théophano était choquée de la sagesse d'Irène comme d'une anomalie. Elle souffrait de ce qu'il lui fallait accorder d'estime à une femme qu'elle aimait. Incapable qu'elle était elle-même de résister à un caprice de sens ou à un vertige de curiosité, elle se plaisait à constater qu'Irène n'avait pas trouvé le bonheur dans sa résistance, puisqu'à la fin elle passait à l'amour avec tant d'éclat et de fougue.

Troilus et Agathias prenaient à la chute de leur sœur un plaisir plus mêlé d'inquiétude. Ils avaient trouvé tant d'avantages dans l'exploitation de sa tendresse fraternelle que l'apparition d'un amant leur donnait d'égoïstes regrets. Tout de même, ils avaient trop d'insouciance pour se priver d'un divertissement par prévoyance de ses suites fâcheuses. Depuis une heure que, dans le bosquet, ils épiaient les rites des deux

amants, leur résistance à l'éclat de rire était à bout.

— Où en sont-ils? demandait Troilus.

— Ils chuchotent toujours, répondait Agathias.

— C'est le jet d'eau?

— Eh non!

— Eh si!

— Écoutez donc! grondait Eudoxie.

Quand le chant de Dromund s'éleva, une seconde, ils demeurèrent muets. La beauté de la voix les dominait. Son charme était mystérieux comme celui de la lune. Mais lorsqu'un grand silence succéda à la dernière strophe, les trois fous se regardèrent avec la même certitude dans leurs regards joyeux.

— Enfin! dit Agathias.

— Dieu soit loué! dit Troilus. Cet homme de neige me devenait suspect.

— Je n'ai jamais douté de lui! dit Eudoxie.

Ils avaient préparé une sérénade dans le goût de ces couplets d'amour que ceux de

Grèce chantent en s'accompagnant du « psaltérion ».

Il était convenu qu'Eudoxie ferait vibrer sous le « plectre » les cordes tendues sur le delta. Troilus et Agathias devaient chanter les paroles en deux parties, car la voix de l'un montait avec une aisance un peu féminine et celle de l'autre avait la résonance d'une pierre qui tombe dans un ruisseau.

Ils attendirent que la durée du silence fixât leurs ironiques conjectures. La lune donnait en plein sur la chambre et nulle ombre ne traversait sa clarté. Le chant des deux frères s'éleva, porté par la vibration des cordes :

Belle, la nuit est pure
Et ton cœur plein d'espoir;
Mais le bonheur ne dure
Qu'un soir.

Sur le matelas de parade, les amants entendirent les paroles qui les rappelaient à la loi du Temps.

Brusque, Dromund se souleva sur le genou,

et, aux pieds du lit froissé, sa main prompte chercha son glaive.

Mais Irène le retint autour du cou avec ses bras :

— Ne crains rien pour moi, dit-elle. Ce sont eux, Troilus, Eudoxie, Agathias, ces fous qui vivent de plaisir !

Elle voulait l'apaiser, mais du haut de l'extase d'où elle tombait, elle eût préféré le péril à ce frôlement de railleries.

Les voix recommencèrent :

Un jour viendra, mignonne,
Où tu regretteras
Le baiser qu'il te donne,
Hélas !

Assis au bord du lit, Dromund prêtait l'oreille. La tête appuyée à la robuste épaule, Irène écoutait la prédiction du regret éveiller les échos de son cœur. Déjà, sa chair spirituelle avait oublié la folie du plaisir et c'était son âme qui souffrait, qui se tendait toute, pour vibrer sous la pensée

douloureuse, comme ces cordes d'argent et d'or que tourmentait le plectre.

— O Dieu ! murmura-t-elle, pourquoi ce chant quand je sors de tes bras, éperdue, ivre de t'aimer ?

Elle avait caché son visage dans la large poitrine. Mais les autres, au pied de la fenêtre, n'avaient pas fini leur jeu cruel.

Le chant des jumeaux monta encore :

Alors les coupes pleines,
De falerne moqueur,
Noieront avec tes peines
Ton cœur.

C'était plus que n'en pouvait supporter l'émotion d'Irène. Comme si elle voulait briser son front contre une muraille, détruire sa pensée dans ce choc, elle souleva sa tête et, de toutes ses forces, elle en frappa le cœur de Dromund. Sa bouche, qui venait de sourire dans les bégaiements de la volupté, se rouvrit pour un cri d'angoisse. Elle fondit en larmes.

XIX

LE SERMENT

Aux premiers accords du psaltérion, Dromund avait hérissé ses épais sourcils. Il prêtait l'oreille avec la vigilance du barbare, qui, dans l'inconnu, flaire d'abord le péril. Devant la douleur d'Irène il s'offensa de cette musique. Il étendit sa maîtresse sur les coussins, et, traversant la chambre, sortit sur la terrasse, en pleine clarté.

Le premier effet de cette apparition fut d'arrêter, dans la main d'Eudoxie, le chevrotement du plectre. Ensuite, l'une après l'autre, les voix des jumeaux se turent.

Un murmure avertit Dromund que sa colère effrayait. Les rires des trois musiciens ne recommencèrent qu'au bas de l'allée, quand ils se furent mis à l'abri par une fuite d'écoliers.

Seule, dans sa douleur, Irène pleurait comme si déjà elle eût souffert de cet abandon que ses frères lui avaient prédit. La crainte de perdre l'homme qu'elle aimait, dans quelque éclat de colère où sa violence aurait fait scandale, finit pourtant par tarir ses larmes. Elle leva son visage du coussin, et, tourna les yeux vers la fenêtre.

La lune, dans sa rondeur, emplissait le paysage de mélancolie. Elle glissait sur les jardins, irisait les cimes des arbres. Elle caressait les dômes et les terrasses de la Ville-Reine ; elle faisait alterner des pans de nuit avec des blancheurs de lait. Par-dessus le Bosphore, elle jetait un pont de lumière jusqu'à la côte d'Asie ; et, à distance d'horizon, dans des gammes de nacre et d'opale, noyait le mystère indécis des forêts.

Dressé dans la flaque de clarté, Dromund fixait l'astre avec inquiétude.

Durant les journées chaudes, quand Bou-coléon fumait au sein d'une poussière d'or, quand, au-dessus des palais, le ciel se dé-ployait comme un pavillon d'azur, le Nor-mand ne se sentait plus sous l'œil de ses dieux. Libre de crainte, plein des voluptés du jour, il vivait en soldat dans le sentier de guerre. Mais la magie du clair de lune dis-sipait ces ivresses byzantines et le ramenait aux songes de sa race.

Il se rappelait que sa patrie n'était pas ce rivage; il se demandait si dans ses ardeurs méridionales, il n'avait pas trahi la surnatu-relle amante qui l'attendait derrière les étoiles.

Irène était venue poser la tête sur cette place de la chère poitrine où l'image de la barque avait été tatouée. De ses bras, elle nouait le torse du héros, et, la face tournée vers cet impassible visage, elle suivait avec douleur la direction des yeux.

Elle ne craignait pas qu'une femme de chair lui volât son héros; mais, quelque part, dans l'air, dans la mélancolie des nocturnes, à une distance où n'atteignaient point ses bras, elle se sentait une rivale divine, malgré tout adorée, dont elle ne pouvait point cacher la recherche avec tout le don de son corps.

Elle cria d'une ardeur passionnée :

— Reviens-moi, ou je meurs!

Il entendit cette plainte. Lentement, sur le pâle visage que l'ombre des cheveux faisait blanc comme une nuée, il abaissa ses yeux encore éblouis. Alors seulement, il s'aperçut qu'elle s'était réfugiée contre son cœur. Elle lui parut légère, inconsistante comme une âme, et en lui quelque chose pensa :

— Elle ne vivra point.

Mille fois, avec ses compagnons de barque, il avait versé le sang. Rien ne les arrêtait, ni la terreur des femmes, ni la faiblesse des enfants. Ils riaient des supplications agenouillées, des bras qui se tordent. Jamais

une larme n'avait coulé de ses yeux clairs, jamais, aux soirs des égorgements, un regret n'avait troublé son sommeil. Pourtant, à la vue de cette femme prête à donner sa vie pour une nuit d'amour, il sentit, sous sa cotte de mailles, remuer quelque chose qui était aussi doux qu'une caresse, plus amollissant que la volupté.

Cet éveil où, pour la première fois se dédoublait sa simplicité, aboutit à un raisonnement de mélancolique rouerie. Il songea que des serments éternels ne l'engageaient guère envers une créature que l'amour brisait déjà plus qu'à moitié. Demain, un coup de trompette, un appel de Phocas le remettraient dans la route où il aurait son destin. D'ici là il pouvait bercer la tristesse de cette femme avec des paroles amoureuses, sans trahir son espoir ni ses dieux.

— Irène, — dit-il, avec un dernier regard vers l'astre dont il invoquait l'indulgence, — laisse ton amour monter vers mon baiser d'une aile plus légère...

Il jouissait de fermer par de nouvelles caresses la bouche à sa jalousie. Le goût en remontait en lui avec le retour du désir. Il se souvint par quel artifice il avait séduit cette âme. Sans doute dans l'hymne qu'il avait chanté au pied du poteau, les Ases avaient mis une sorcellerie dont le cœur d'Irène subissait l'irrésistible pouvoir.

Il enveloppa sa maîtresse d'une amoureuse câlinerie, et, dans la nuit dont le vague murmure faisait un accompagnement aux paroles, il éleva sa voix :

— Si devant mes yeux éblouis, surgissait la fière Déesse qui préside au dernier combat, disant : « Ton heure est venue, Odin t'ouvre son paradis ! » je répondrais à la Walkyrie : « Fais tourner bride à ton cheval. Pour l'amour d'une femme mortelle, je renonce à nos fiançailles. Ici, j'ai trouvé mon Wahal ! »

Irène était trop éloignée de tout mensonge pour démêler dans cette âme barbare le rayon qui la faisait vivre d'avec les ténèbres où son bonheur naufragerait. Elle sentit passer dans

son cœur une certitude délicieuse qui aurait pu se résumer dans cette parole :

— Il me possédait : à présent, c'est moi qui le tiens captif...

Le poids de son bonheur était trop lourd. De nouveau Dromund sentit qu'elle glissait hors de ses bras. Il la suivit amoureusement dans sa chute, au milieu des voiles épars, dans le rayon nocturne.

XX

L'IMPRÉCATION

Conquis par le sommeil, ils dormaient dans les bras l'un de l'autre et la lune continuait d'éclairer leur songe.

Tout à l'entour la nuit chantait ses silencieuses harmonies. Parfois, le hurlement d'un chien, perdu dans les rues de Boucoléon, déchirait cette suavité, un oiseau lourd s'envolait dans l'avenue de cyprès, le pas de quelque esclave furtif faisait craquer le sable d'une allée, un nuage avec une gueule dévorante passait sur la blancheur lunaire, — puis, de nouveau triomphants, le silence et

la clarté recommençaient de filer pour les deux amants la paisible félicité de leurs noces.

Le premier rayon qui les toucha vers l'aurore les rappela dans un double frisson à la nécessité de vivre. Quelque chose finissait qui ne recommencerait plus. Ils le sentirent, et, comme l'homme baisait ces yeux de femme volontairement tournés vers les ombres du rêve, il y but l'amertume d'une larme.

Elle dit :

— C'est la rosée que la nuit laisse dans toutes les fleurs...

Elle tendait les mains, lourde par jeu, comme un enfant que la paresse engourdit au réveil. Il la souleva tendrement, et, appuyés l'un sur l'autre, ils se dirigèrent vers la piscine.

Quand il la vit assise sur la dernière marche, ses vêtements répandus à côté d'elle, son pur profil penché vers le miroir frissonnant où déjà un des pieds trempait

dans le bassin, il ne put retenir un cri d'orgueil :

— Attends-moi ! attends ! pour qu'ensemble nous entrions dans la fraîcheur de l'eau...

Souriant toujours, elle le regardait déboucler son ceinturon, dégrafer sa cotte de mailles, arracher son pourpoint de peau d'élan. Il se hâtait. Elle lui tendit la main en détournant la tête.

La piscine d'Eudoxie était bâtie sur le modèle des thermes que la basilissa Théophano avait fait construire dans les jardins du gynécée pour les parties de bain. Au cœur du bassin une colonne servait de refuge à un vol de colombes. La baigneuse aimait à voir leurs blancheurs réfléchies dans le miroir liquide autour de sa propre image. Mais la pudeur d'Irène s'inquiéta de cette transparence où sa grâce lui apparaissait enlacée à la vigueur du soldat. D'un battement de ses bras elle troubla la netteté du bassin, et les colombes effrayées s'égrénèrent.

Les dernières étoiles achevaient de des-

cendre derrière les dômes du Grand Palais, quand, reposés par le bain et rafraîchis par un panier de figues que le fidèle Prosétilas avait déposé sur la terrasse, les amants descendirent vers les jardins. Un billet d'Eudoxie, déposé au fond du panier, sous les feuilles, effaçait pour Irène le chagrin de la sérénade :

« Chœrina, — disait la prévoyante amie, — m'a promis de retenir ton mari hors de la ville jusqu'à demain. Il ne faut pas troubler ton bonheur. Je te cède la place et ne me montre plus. Trouve-toi seulement vers la chute du jour au bas des jardins. Ma litière sera devant tes yeux, moi dedans. Je te ramènerai à ton palais, rideaux baissés, sans que nul te voie. »

Rassurée par cette vigilance, Irène s'engagea au bras de Dromund dans le mystère des jardins.

Jamais son indolence sans amour n'avait contemplé le radieux spectacle d'une aurore printanière. Elle découvrait un monde où

les parfums réveillés des fleurs, les appels d'oiseaux, les chansons des sources communiaient avec le transport de son âme. A l'ombre des cyprès, ils marchaient, couple éternel, dans la nouveauté de leur bonheur.

Quand les détours habilement ménagés d'un labyrinthe les eurent conduits en douce escalade jusqu'à une terrasse qui, à vol d'oiseau, dominait la Ville-Reine, ils poussèrent un cri.

Roses, lilas et blancs, les cubes des maisons dévalaient vers Boucoléon si rapprochés que leurs terrasses semblaient les alvéoles d'une seule ruche où se réveillait la vie. De cette blancheur dorée, pareille aux vêtements de laine fruste que portent ceux d'Arabie, les dômes de cuivre et d'or, laqués, irisés par les rouilles, ronds comme des globes, luisants comme des boules de verre, surgissaient, — tels des cryptogames monstrueux, étagés, poussés les uns sur les autres, au hasard d'une nuit d'orage. Plus bas, le Bosphore étalait les moires de sa ceinture pâle.

Mais déjà les roses de l'aurore se changeaient en ardeurs de pourpre ; le ciel, du côté de l'orient, n'était plus qu'un rideau de feu. Son reflet passait sur la Ville-Reine noyant toutes les formes et toutes les couleurs dans une splendeur unique de rougeoiment, et, sur un fond d'incendie, les colonnades des palais semblaient de hautes flammes qui se tordent.

Dromund s'écria :

— Regarde! le feu prend! la Ville brûle!

Eux-mêmes, ils avaient sur eux le sang de cette pourpre. Tendue vers son amant dont les pupilles se dilataient de joie, elle vit, avec une frayeur délicieuse, jusqu'au fond de son âme barbare.

L'ivresse du meurtre, de la bataille et de la destruction y bouillonnaient pêle-mêle avec des sursauts de désir. Ses yeux s'emplissaient d'une extase qu'elle n'avait pas encore aperçue si intense.

Alors, elle oublia tout, tout pour qu'il eut son bonheur complet aux dépens de la vie,

de la pensée, de la beauté, de la souffrance, dans la fureur de l'égorgement et des ruines. De cette poussière de chaux et d'or, de ces nacres de la perle et de la pourriture, du frisson de la mer et de la langueur des terrasses, des lamentations des couvents et des cabales des gynécées, elle dégagea l'âme immense, admirable, confuse de Byzance. Et d'un geste passionné qui voulait embrasser l'horizon, englober toutes les églises et tous les palais, jusqu'aux hêtrées de la côte asiatique, elle dit en se jetant au cou du barbare :

— La mer et ses navires, la ville et ses murailles, toute, tout entière je te la donne !...

XXI

SUR LES TOMBES

Le ciel permit qu'en débarquant au petit port, Nicéphore respirât des boues fétides qui étaient le véhicule de germes dangereux. Deux fois par jour, il eut chaud, puis froid. Tantôt, il faisait allumer des braises pour réprimer le frisson de ses membres, tantôt, il s'étendait nu sur les dalles afin de réprimer la sueur. Bien que son amour de l'or lui fît la vie misérable, il y tenait passionnément. Peut-être, craignait-il les supplices que les prêtres promettent aux avares dans un monde où l'on expiera. Il était sûr qu'on

ne lui permettrait pas de faire la banque dans le paradis et cela suffisait pour qu'il n'eût point de hâte de s'y voir.

Cette maladie coïncidait avec l'accaparement de grains par où il méditait d'affamer les soldats de Phocas. Il se demanda s'il ne fallait pas considérer ses fièvres ainsi qu'un avertissement du Ciel, et, comme il avait décidé de ne point renoncer à l'énorme profit de sa fourniture, il résolut d'entrer en accommodement avec le surnaturel.

Il alla visiter le patriarche dans l'oratoire où, chaque jour, Polyeucte recevait quelques fidèles de choix. Là, il s'expliqua avec les réticences qui lui étaient ordinaires.

— J'ai, dit-il, un projet dont les vieillards de notre hospice se trouveront bien, si seulement le Ciel veut me soulager. Dieu est directement intéressé à ma guérison.

— Dieu, répondit brutalement le dévot eunuque, n'a besoin d'aucun bras mortel. Implore-le dans la mortification de ton

orgueil ; il te soulagera si cela est profitable à ton salut.

— Le conseil est excellent, répondit le banquier. Je vais faire retraite dans quelque couvent du mont Olympe. Là je retrouverai ma santé dans la prière.

Il considérait le dédain pour l'or que Polyeucte avait fait paraître comme une nécessité superficielle du sacerdoce. Évidemment le patriache nommerait dans sa puissante prière, un homme dont la charité promettait de s'exercer jusqu'à la largesse. Ainsi Nicéphore se félicitait d'avoir tourné à son profit un redoutable obstacle. Dieu aurait son courtage dans l'affaire des grains sans qu'il en coûtât grand'chose au diable.

Sur ces pieuses pensées, le barbon se mit en litière pour le pèlerinage qu'il projetait. Tout jaune de peur, il se fit hisser le long des pentes de la montagne sacrée. Il entra dans tous les couvents, dans toutes les cellules, pria avec les moines et les anachorètes,

éprouva les bons effets de l'abstinence et de l'air pur.

... Irène et le soldat employèrent ce répit à s'aimer.

Ils s'en allaient vers les lointains quartiers, où leur oubli de tout ce qui n'était pas eux-mêmes n'avait pas à redouter des regards espions. Volontiers ils montaient jusqu'à l'église de Myriandrion afin d'y abriter leur amour à l'ombre des tombeaux.

Autour de la basilique vénérable que Justinien avait rebâtie, s'étendait le champ de repos des basileus et des basilissæ. Tous étaient là, les vaillants hommes de guerre et les clercs disputeurs, ceux qui avaient usé leurs jours à batailler sur les frontières de l'Empire, ceux qui ne s'étaient guère plus écartés de leur palais que les Autocrators représentés dans les mosaïques du gynécée. Constantin y dormait à côté de sa mère Hélène, l'éloquent Chrysostome non loin de l'adultère qu'il avait stigmatisée. Les tombes étaient rangées sous des portiques autour

de l'église, ou épars dans le jardin funèbre. C'étaient des caisses de marbres inouïs, rapportés à grand frais des plus lointaines provinces. Les couvercles surmontés du monogramme du Christ et de la Croix se soulevaient en arêtes vives. Chaque sépulcre enfermait un trésor de bijoux dont la richesse était en harmonie avec la puissance du défunt. Chaque marbre était emprisonné dans une gaine d'or ou d'argent, éclaboussée de pierreries.

Dromund aimait à se faire aveugler par la fulguration de ces richesses où, au déclin du jour s'allumaient des constellations. Jamais il n'était las d'entendre la légende des trésors enfouis sous ces marbres; il promenait avec volupté ses mains robustes sur les arêtes des sarcophages; il les frottait à ces rugosités qui étaient des pierreries.

Irène aimait le portique pour cette image de la mort partout répandue qu'elle prenait plaisir à évoquer à côté de son amour. Elle la chérissait pour la certitude qu'elle donne,

pour la durée de son repos, pour l'immobilité resplendissante des sarcophages où rien ne tressaillait plus, quand quelque souffle, monté du Bosphore, faisait passer un frisson sur la verdure des cyprès et sur les herbes du cimetière.

Un soir qu'ils étaient assis au pied d'un sarcophage merveilleusement reluisant et neuf, dont le marbre, tiré des carrières bithyniennes du Sangarius, imitait la couleur et le tissu du poumon humain, Irène demanda :

— Sais-tu le nom de l'Autocrator qui repose dans ce sarcophage ?

Dromund répondit :

— C'est le Porphyrogénète.

— Qui te l'a dit ?

— Je l'ai vu ensevelir. J'étais là quand le Parakimomène lui a enlevé sa couronne d'or. J'ai entendu le Grand Eunuque lui crier trois fois : « Entre dans ton repos, basileus, le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs t'appelle. »

Irène répondit comme en rêvant :

— Et moi aussi, j'étais là parmi les dames qui faisaient cortège à la basilissa Théophano. Tous les détails de cette journée, je me les rappelle... Je vois défiler devant mes yeux toutes les warangues impériales, les Ross, les Arméniens, les Scandinaves, les Vénitiens, les Amalfitains. Je vois la double haie de haches, deux fois tranchantes, les sabres recourbés, les arcs, les piques ; je vois le Pansébaste et le Grand Hétairiarque... O mon amant, comment se fait-il que je ne t'aperçoive pas?... comment mes yeux ne t'ont-ils pas tout d'abord distingué dans la foule des piques ?... et, ne sont-elles pas plus douloureusement perdues que les siècles de la mort, ces heures où nous nous sommes frôlés, toi et moi, victimes du destin, sans nous connaître, sans rapprocher nos baisers ?

Elle se penchait cherchant la consolation d'une caresse, mais les épais sourcils de Dromund se soulevèrent, ses prunelles je-

tèrent ces lueurs fixes qui, parfois, éclairaient jusqu'au fond la barbarie de son âme :

— Sans doute, dit-il, tu te souviens aussi d'Angul, car les yeux des femmes vont au chef, à celui qu'une selle de cheval élève au-dessus des autres. N'es-tu pas honteuse, dis-moi, de voir celui que tu aimes marcher encore à pied, dans le rang? Ne veux-tu pas que tes amies l'aperçoivent de loin, quand la warangue défile, et que leurs cœurs crient dans la jalousie : « Le maître de la beauté et de la force, c'est celui d'Irène ! »

Il avait parlé avec rudesse, mais comme elle sentit qu'il souffrait, son âme d'amante ne fut point blessée.

— O Dromund, dit-elle, ce n'est point par la jalousie de ceux qui nous entourent que notre amour pourra nous donner du bonheur ! Je t'aime sans que le désir des autres femmes m'apprenne que tu es digne d'être aimé. Je jouis de ta beauté et de ta force sans que nulle pompe, nul commandement ne les rehaussent. Je te mets plus

haut que ne pourra jamais te placer une hiérarchie humaine, si fort au-dessus de la terre que les regards de l'envie ou de l'admiration ne nous atteignent plus, et que tu me possèdes, en rêve, quelque part, entre le ciel et la terre, aussi loin de Dieu que des hommes, dans l'isolement de notre amour unique.

Il baissa la tête, car ce n'était point de cette manière qu'il eût souhaité qu'elle l'aimât. Son âme de pirate s'enorgueillissait de la conquête d'une femme comme d'une dépouille opime. Il souhaitait s'en parer publiquement ainsi que des armes ciselées, des bracelets et des bagues dont elle l'enrichissait. Vingt fois, il l'avait suppliée de le suivre, un soir, à cette taverne où les warangiens de Norvège se réunissaient pour jouer aux dés et pour boire de la cervoise dans les casques. Les refus d'Irène lui demeuraient incompréhensibles. Il la sentait trop conquise pour attribuer sa résistance à l'amour-propre. Cette pudeur d'âme était une voûte mystérieuse où il se heurtait le front.

Dans cette inquiétude, pesante comme toute pensée qui n'était pas une passion montée de son torse de géant à sa tête mystique, Dromund eut un éclair de colère, quand Irène prononça :

— Il faut que je te quitte un instant...

— Où vas-tu ?

— J'entre dans l'église.

— Pour quoi faire ?

— Je veux prier Dieu pour notre amour.

— Quel Dieu ?

— Le mien.

— L'Homme Blanc ?

Un mouvement de mépris souleva ses larges épaules.

— Tu verras comme il te protégera, ton Christ, le jour où la colère des Ases se déchaînera, le jour où les Normands feront un charnier de la Ville-Reine !

L'évocation de son brutal espoir lui illuminait le visage. Elle eut le souvenir de ces lions lybiens, las du voyage et des harnais de corde, qu'elle avait vus se lever, soudain,

dans le Cirque, sous les outrages de la foule, et se hérisser dans un rugissement. Pourtant, ses larmes jaillirent, car cette folie de pillage qui oubliait de la protéger, la touchait à l'âme.

— Ce jour-là, dit-elle, ce n'est pas vers mon Dieu que je me réfugierai, j'irai à toi.

Un sourire qui avait une grâce d'enfance glissa dans les moustaches du warangien. Il la prit contre son cœur, et avec cette voix de musique qui, dans l'âme d'Irène, éveillait à toute heure un accompagnement de lyre, il murmura :

— Pardonne-moi, si j'ai été jaloux de ton Dieu!... J'ai renoncé à mon paradis pour te plaire...Ne me laisse pas à la porte du tien... Nous connaissons un ciel où nous montons l'un par l'autre... Viens... viens que je t'y enlève!... Les cyprès du Myriandrion sont obscurs et les tombeaux des Autocrators ne vendront pas notre secret...

XXII

L'OVATION

La prise de Chandax par le vaillant Phocas surprit le basileus entre les bras de la belle Théophano dont il ne sortait guère. Plus ce bonheur était immérité, plus il apporta de joie. Dans le lit de son Augusta, Romain lui-même s'était plus d'une fois réveillé comme en un cauchemar, à la pensée de l'audace sarrasine. Mais maintenant, Chandax n'était plus qu'une ruine où l'on éteignait l'incendie avec des flots de sang. Les soldats de Phocas avaient fait sauter la muraille. Comme un ouragan ils s'étaient engouffrés

dans la ville conquise; ils avaient assiégé chaque quartier, chaque maison; deux cent mille femmes sarrasines avaient été égorgées après des outrages inouïs. Les enfants avaient tournoyé comme des frondes au bout du bras des archers. Les vieillards avaient été chassés avec des flèches dans les rues de la ville. Tous les hommes valides étaient liés sur le port, nus, offerts aux marchands d'esclaves. Le vieil émir Kouroupas, son fils, leurs femmes les plus belles, attendaient dans des chaînes, les déshonneurs de la figuration triomphale. L'Évangile l'emportait sur le Coran.

Le profit du pillage dépassait toute espérance. Depuis cent cinquante ans, les écumeurs de la Méditerranée avaient accumulé dans ce repaire le butin de mille villes. La seule vente des esclaves au profit des hétairies arméniennes et grecques, emplissait de dinars d'or les casques des soldats. Un navire revenait chargé de reliques jadis arrachées par les Sarrasins dans des sanctuaires, conser-

vées pour le plaisir de les profaner et dans l'espoir de les revendre un jour. Enfin, la grâce des femmes conquises allait bouleverser pour longtemps la paix des gynécées.

Il était d'usage que le généralissime victorieux ne rentrât point dans la Ville-Reine avant le matin même du triomphe. L'Autocrator lui donnait l'hospitalité dans un de ces châteaux de la côte asiatique qui prolongeaient Byzance en suite de jardins. Mais l'ombrageuse et pusillanime susceptibilité de Romain craignait de rendre au Magister Splendidissime des honneurs quasi impériaux. On n'aimait pas au Palais Sacré les capitaines dont les soldats faisaient leur idole. Et Phocas dut se contenter de l'ovation pédestre.

Il n'en souffrit point. Il savait que la rue lui rendrait en acclamations tout ce que la jalousie impériale lui envierait d'honneurs. Romain pouvait bien fouler sous ses pieds les Sarrasins vaincus. Le peuple savait qui les avait amenés là.

La pompe qui devait s'achever au Cirque fut précédée d'une cérémonie sur le forum Augustéon. Ceinte de portiques qui s'étendaient entre le Palais impérial, le Sénat et la Grande Église, cette place était comme le cœur de la Ville-Reine. Là, des colonnes en marbres multicolores élevaient vers l'azur tout un peuple d'emblèmes, statues d'or, d'argent et de porphyre, basileus et impératrices, monstres égyptiens, animaux bibliques, l'Histoire et la Chimère.

Un soleil sans ombre faisait fulgurer l'Augustéon, quand, aux approches de midi, l'Autocrator alla s'asseoir en haut des degrés qui portaient la colonne de Constantin. Au-dessus de sa tête, la Grande Croix élevait l'inscription trois fois sainte. Devant ses yeux brillait, comme un joyau unique, la splendeur du Milliaire-d'Or. A sa droite, le patriarche se tenait sur le seuil de l'oratoire. La foule des dignitaires occupait les côtés de la place.

Avec la lance qu'il tenait dans sa main

droite, Romain fit un signe. Aussitôt, hors du péristyle où on les avait tenus cachés, le vieil émir Koroupas, ses fils, ses ulémas, tous les Sarrasins de marque furent poussés sur le parvis par les hérauts qui les tenaient en main. Enchaînés comme des fauves, ils s'avancèrent jusqu'au milieu du Forum. Leurs blancs vêtements éblouissaient dans le soleil ; leurs ombres étaient sous leurs pieds.

Bien que leur malheur n'inspirât qu'une joie prodigieuse, le silence se fit sur l'Augustéon. On attendait que le chef des maîtrises impériales, le soliste prodigieux entonnât l'hymne triomphal.

Il commença :

« — L'Éternel est ma force et ma louange ! Il a précipité le cheval et le cavalier, il a jeté dans la mer les chariots de Pharaon. »

Le rythme était lent, triomphant, cadencé ; les strophes grandioses. L'enthousiasme bouleversait les âmes. La compagnie des choristes palatins, le peuple entier répondit en tonnerres de voix au Chanteur Unique.

Alors, dans le carré où les officiers de la flotte et les archontes tenaient les Sarrasins enchaînés, il se produisit un remous prodigieux. Les victorieux contraignaient les vaincus à se prosterner dans la poussière. En même temps, le protonotaire du drôme saisissait dans ses mains robustes les épaules de Koroupas, et il le jetait aux pieds de l'Autocrator. Sous l'outrage, on vit se redresser la tête de l'Émir. Mais les liens qui le ligottaient ne lui permirent pas la révolte. Il retomba sous le brodequin de pourpre.

Après ces férocités nécessaires, la cérémonie de l'ovation n'était plus qu'une pompe de joie.

Les palais et les maisons disparaissaient sous les guirlandes de feuilles, sous les étoffes orientales qui figurent des silhouettes d'hommes et d'animaux. Des lauriers, des fleurs odoriférantes, des brûle-parfums chargeaient l'air de leurs senteurs. Sur les balcons, chaque famille avait exposé ses vaisselles d'or

et d'argent, des diptyques, des armes précieuses. Des torchères brûlaient dans l'éclat du soleil. Tous les yeux cherchaient Phocas.

Quand il passa devant l'église Sainte-Marie Chalcopratienne, où, cachée derrière un grillage, entourée de ses femmes et de ses eunuques, la belle Théophano assistait au spectacle, la basilissa pâlit. Elle tendait son cou, elle ouvrait ses yeux admirables. Elle voulait voir le héros qui l'avait délivrée de la peur.

Phocas était prêt pour ce coup d'œil et poùr cet échange de pensées. Sans qu'un trait bougeât sur sa figure militaire, il croisa son regard avec le regard de la basilissa. Il avoua l'ambition qui lui était née et dont elle était le sommet...

A cette seconde, une autre impatience de femme guettait une autre apparition d'homme à l'entrée du Cirque.

Irène avait regardé avec un éblouissement distrait les raretés inouïes dont la vue faisait

crouler les gradins sous la fougue des applaudissements. Peu lui importaient les dinars d'or, les dirhems d'argent, les vaisselles des khalifes, les pourpres de Damas, les tapis de Perse, les émaux et les verreries, les étoffes couvertes de caractères étranges, les ivoires et les ébènes, les écailles et les nacres, les cimeterres, les rondaches, les casques, les boucliers, les incrustations et les damasquinures. Elle n'avait pas de curiosité pour les princesses captives, pour les chevaux arabes, pour leurs crinières et leurs queues tressées. Elle ne s'amusait pas au défilé des chameaux, — troupe difforme, fantastique dans le bercement de sa démarche et le ballottement des filalis, qui, de ses rugissements, effrayait la warangue des Ross et les hétairies du Nord. Elle attendait celui qui allait venir dans l'appareil presque triomphale du quadrige, où l'amour l'avait élevé.

Il entra dans le Cirque par la Méta des Vénètes, et, tout d'abord, passa devant la

Faction des Bleus. Au-dessus du balcon du char, son torse héroïque apparaissait, enveloppé, par-dessus la cuirasse d'argent, dans ce chiton tissu d'or que l'on nommait « rhodobotryn », à cause des broderies qui figuraient des pampres et des grappes de raisin. Dans sa droite, il tenait la lance chargée de la banderole écarlate qui servait de fanion aux Normands. Sa gauche retenait l'éventail des quatre chevaux avec une souplesse si harmonieuse, que le quadrige semblait une barque portée sur de l'écume de vague, où il se tenait debout, lié à la vie du char, comme un de ces symboles incrustés d'or qui relèvent la proue des galères.

Au moment où le barbare passait devant la loge d'Irène, une seconde, son immobilité s'anima. Les clairs yeux qui, à travers la visière abaissée du casque fixaient les oreilles des chevaux, s'élevèrent avec lenteur.

Il la regarda.

Elle était payée.

XXIII

LA TAVERNE

Dans la foule bariolée des hétairies que Phocas traînait sur ses talons victorieux, les Normands s'étaient signalés par l'exubérance de leur délire. Ils apportaient de leur pays des corps pleins d'une force lente. Éduqués par la lutte contre les éléments, sobres jusqu'à l'abstinence, chastes par la nécessité de leurs exils marins, ils hésitaient sur le seuil de Byzance comme devant une tentation magique. Leur inquiétude se dissipait à la première coupe de vin. Ce vin faisait monter de leurs entrailles à leurs

yeux clairs une lueur qui avait le reflet de sa pourpre. Il activait, dans ces corps barbares, le flot torrentiel du sang. Il hallucinait jusqu'à la folie la violence de ces âmes primitives. Il les soulevait comme ces philtres que les belluaires mêlent aux aliments des bêtes féroces afin d'exaspérer leur fureur.

Pourtant, dans cette fièvre d'orgie, le mal du pays revenait comme un refrain. Il y avait des soirs où ces gens du Nord se sentaient las du soleil, de la pourpre, de l'étincellement de la Ville-Reine, des courtisanes d'Égypte, du vin ruisselant des outres, — des heures où ils rêvaient les sapins et la neige, la mer verte qui bat les falaises, la chaste barque où les rameurs vivent du péril et du sang.

Au milieu des palais et des villas qui, vers la Corne-d'Or continuaient la ville, eux-mêmes, avec des poutres volées sur les quais de Boucoléon, s'étaient élevé une vaste salle de bois, obscure, enfumée comme l'en-

trepont d'un navire. Là, par les nuits de lune, ils s'asseyaient autour des feux.

De main en main, circulaient les vastes cratères de bois peint dont les anses se relèvent en têtes de chevaux, des hanaps qui avaient des formes de cornes cerclées de métal. Ils débordaient de cervoise fabriquée dans la taverne même avec des grains d'Égypte.

En buvant, les Normands se querellaient autour des dés ; leurs colères troublaient au loin la nuit comme si une bande de loups se fût entre-dévorée dans les écuries du Cirque.

Le soir de l'Ovation, ceux que le service des gardes ne retenait pas au Grand Palais, s'étaient glissés hors du Caballarios. Ils étaient venus à la taverne arroser leurs gosiers enfiévrés par tant de cris rauques, échanger aussi leurs impressions sur ce butin dont l'étalage avait surexcité jusqu'au vertige leur appétit de pillage.

Après d'universelles récriminations contre l'égoïsme de l'Autocrator qui avait empêché sa plus fidèle hétairie de prendre part à

l'expédition de Chandax, ils parlèrent du défilé des Normands dans le Cirque.

— Dromund, dit une voix, avait l'air du triomphateur. Viendra-t-il ce soir vider le cratère avec nous?

Le soldat d'Irène était populaire dans la taverne, car il ne conservait pas longtemps entre ses doigts les trésors dont le comblait l'amour. Tout s'en allait au jeu ou dans les cratères. La warangue entière avait part à son heureuse fortune.

— Dromund, reprit un joueur de dés, en suspendant son cornet, appartient ce soir à sa maîtresse.

— Celle qui a payé le char?

— Et le rhodobotryn.

— Il valait quatre-vingts litræ!

— Ou cent.

— Dromund est bien aimé.

Un bruit de pas attira les regards vers la porte de la taverne. Dromund et Harald venaient de la franchir. Irène et Eudoxie les accompagnaient.

A la tournure, aux bijoux qui paraient les bras de ces femmes enveloppées dans des voiles transparents, les mercenaires comprirent que ce n'étaient point là des filles d'Égypte, mais quelques-unes de ces patriciennes, qui, chaque jour, sous leurs yeux, franchissaient le seuil du Gynécée.

De leur pays, ces Normands avaient apporté les mœurs d'une égalité parfaite. Donc, personne ne bougea de sa place ; même la fierté empêcha les buveurs de tourner la tête. Seulement, dans la taverne, le silence se fit profond au moment où les deux femmes entraient.

Profitant de l'exaltation où les applaudissements du Cirque plongeaient Irène, Dromund avait obtenu de sa maîtresse qu'elle complétât son triomphe en se produisant enfin dans la taverne à l'admiration des warangiens. Eudoxie, que les émotions d'une telle équipée enchantait par avance, avait levé au dernier moment les scrupules de son amie, disant :

— Fais ce qu'il te demande. Je vous accompagnerai.

— Tu le jures?

— Mais il me faut un galant.

— Emmène Troilus...

— Et Agathias ?...

— Emmène-les tous deux...

— Ni l'un ni l'autre. Ils feraient la moue hors de propos et nous attireraient quelque bagarre. Je prendrai l'ami de ton ami, ce silencieux Harald que tu as racheté au pied du poteau.

Le bonheur d'Irène commençait à donner de l'ombrage à Eudoxie. Elle n'imaginait pas que cette parfaite amoureuse en trouvait le principe en soi-même; elle l'attribuait à la qualité d'un amant si primitif et si robuste. Elle-même espérait tirer de la barbarie d'Harald quelque sensation nouvelle.

Dans cette disposition d'esprit, les petites aventures du chemin, — les échanges d'injures avec des bateliers, — la violence de

Dromund envers des esclaves ivres, tout ce qui serrait le cœur d'Irène avait diverti Eudoxie. Elle puisait dans la satiété du plaisir une bravoure dont la vertu de sa compagne ne fournissait pas l'étoffe. Sur le seuil de la taverne où Irène hésitait encore, Eudoxie riait, radieuse de pénétrer dans un repaire d'hommes.

A peine furent-ils assis au milieu de la salle, qu'un soldat qui venait de vider une corne énorme et qui chancelait sur ses pieds nus, s'approcha avec audace.

Il mit la main sur l'épaule de Dromund et lui cria tout près de l'oreille :

— Hé ! toi ! le rameur d'Haukéli ! D'où sors-tu ? Nous avions soif de t'appeler sans que ta voix répondît à ton nom !

Le héros fronça les sourcils, car il n'aimait point que, même par jeu, on portât la main sur sa personne.

Il riposta :

— Que ne me défiais-tu au jeu de l'épée? Tu m'aurais vu surgir !

Il s'était dressé pour chasser le soudard. Déjà, de son corps, Irène le couvrait :

— Dromund ! murmura-t-elle.

Sous le voile, elle élevait des bras suppliants, si amoureuse qu'il ne put se tenir de baiser ces lèvres effrayées — et, passant sans effort de la colère à la caresse :

— O mon Irène, murmura-t-il, que peux-tu craindre en ce lieu ! Ces hommes sont mes frères. Mille fois, quand tes largesses faisaient déborder les cratères, ils ont rêvé de saluer la grâce de ton visage. Soulève pour me plaire le mystère de ce voile... Je veux qu'ils connaissent enfin ma reine et que leurs cœurs soient bouleversés d'amour !

Entre la peur et le désir de lui plaire elle s'écria :

— Dromund !

Il était trop tard pour résister à sa volonté rapide. Quand les têtes des buveurs se tournèrent à son cri de détresse, la gaze qui l'enveloppait toute, était tombée sur ses pieds.

XXIV

LE JEU

Pour complaire à Dromund, Irène avait conservé sous le voile sa robe du Cirque. Comme le rang de son mari ne lui donnait pas droit à la ceinture des patriciennes, elle avait fait copier par les plus habiles ouvriers la tunique que portait sa patronne, Irène, dans une fresque de son oratoire. C'était une gaine d'argent dont des fils lilas et mauves brodaient la trame soyeuse. Le pan, qui en souvenir de la toge antique était jeté par-dessus le bras, ajoutait aux lignes pures un charme de languissance. La masse

des cheveux, hiératiquement disciplinée, bouffait derrière les pendants d'oreille. Des opales, des diamants, des améthystes, des perles, serties dans cette masse sombre, cerclaient le pâle visage d'un tremblement d'auréole. Quand le voile, écarté comme une nuée, se leva sur le miracle des yeux, les Normands se dressèrent avec un sauvage éclat de joie. Ils crurent qu'ils voyaient s'évader de son enveloppe nébuleuse le Génie adoré de leurs veillées lunaires.

Lorsqu'ils eurent empli leurs prunelles de cette surnaturelle vision, ainsi qu'un prêtre qui ferme les volets de l'iconostase sur une image sacrée, Dromund ramena vers la poitrine de son amie, les ailes écartées du haïk.

— Que ta beauté, dit-il, soit mon excuse! Et vous, mes compagnons chéris, ne dites pas plus longtemps que Dromund a déserté vos plaisirs. Je tiens contre quiconque convoite les bijoux que voilà! Jetez dans la balance la solde du triomphe et l'or des Agarènes.

Irène était encore soulevée de plaisir et de peur. Elle dit à Eudoxie qui l'aidait à redraper le voile sur ses épaules :

— Comment lui en vouloir ! Moi-même, ce matin, quand il est apparu dans le Cirque et quand ses yeux m'ont cherchée, mon cœur a bondi dans mon sein. J'ai étranglé le cri qui montait à mes lèvres : « A moi ! Il est à moi ! C'est moi qui m'endors sur sa poitrine ! C'est moi qui baise sa bouche ! »

C'était la première fois qu'elle découvrait à son amie ce délire de ses sens. Eudoxie répondit en secouant la tête :

— Prends garde que ta joie ne révèle ton secret à tant d'yeux jaloux ! Celles qui convoitent l'amant finiraient par désigner l'amante... Pour moi, qui n'ai rien à redouter en ce monde, ayant réservé dans mes liaisons la liberté de mon plaisir, je vais tâcher de plaire à mon galant d'un soir...

Elle se rapprocha d'Harald, et le saisissant par la barbe :

— Or çà, dit-elle, beau taciturne, faut-il

qu'on vous enseigne votre devoir ? Une femme aime qu'un amant tire vanité de sa figure !

En parlant elle s'était jetée hors du haïk, et, écartant deux têtes trop rapprochées, elle avait sauté au milieu du cercle des buveurs.

Eudoxie était renommée pour la légèreté de ses pieds. Parfois, dans les longues heures du Gynécée, quand la basilissa Théophano était lasse du bavardage des spatharissæ, des stratorissæ, des hypatissæ, et des commérages de ceux qui sont sans barbe, elle ordonnait à Eudoxie de la divertir par ses danses. En une seconde, la langueur était bannie, toutes les ardeurs du Gynécée se tendaient vers l'invisible amant.

Les poses qui réveillaient la volupté chez les princesses, soulevèrent cette assemblée de barbares comme une vague de fond. Ils se ruèrent en tumulte. Tous voulaient frôler les beautés provocantes de ce corps. Leur hardiesse s'accroissait de leur nombre.

A l'écart de cette folie, Dromund jetait les dés. La chance ne lui était pas favorable.

Soudain, il s'écria :

— Par Loki ! j'ai perdu ! Payez-vous, mes amis !

Avec une espèce de hâte, il détacha le collier qu'Irène avait suspendu à son cou au lendemain de leur rencontre. Il le jeta sur la terre.

Le soldat qui avait gagné dit :

— Veux-tu tenter la chance encore une fois ?

Dromund répondit avec joie :

— Je le veux... Quitte ou double...

— Joue d'abord.

— Six !...

— Dix !...

Irène regardait jouer son amant. Elle ne put chasser la tristesse de son visage, si vite que Dromund ne l'aperçût comme il levait vers elle un regard suppliant :

— O femme que j'aime, les Dieux sont contre nous !... Donne-moi tes bracelets... Il faut que je résiste...

Irène portait aux poignets des cercles d'Égypte dont l'art était précieux. Elle les détacha avec une douceur résignée et dit en les remettant au soldat :

— Ce que j'ai est à toi, Dromund. Mais laisse là ton jeu. Depuis que tu poursuis la faveur de la fortune, pas une fois tes yeux n'ont cherché mon regard...

Il sentit le regret qui se glissait entre eux, mais comme il appartenait trop à la fièvre des dés pour céder au reproche de l'amour, il réveilla savamment dans sa voix ces sonorités qui faisaient Irène obéissante.

Il modula près de son oreille :

— Chère, trois fois chère, j'ai juré dans ton baiser que l'Océan et la Norvège, le Wahal et sa Souveraine, je les oubliais sur ton cœur. Mais ne plus tenter la Fortune ! C'est éteindre de nuit la flamme qui veille au sommet du mât, c'est tirer, sa barque hors de la mer... Irène, la vie est un jeu !

Elle baissait la tête. Il l'attira par ses belles tempes :

— Que regrettes-tu? Tes bracelets? Je les regagnerai. Tes dettes ? Harald nous a trouvé un prêteur... un usurier... Il doit nous rencontrer ici... ce soir même... Il te comptera l'argent.

Quitte envers la mélancolie de sa maîtresse, Dromund reprit son jeu avec ardeur.

Irène ne comprenait guère s'il gagnait ou si la chance continuait de lui être défavorable. Elle songeait seulement qu'elle lui avait découvert la tristesse de son cœur et qu'il avait passé outre.

Seule, Eudoxie tirait de son escapade plus de plaisir qu'elle ne s'en était promis. Depuis longtemps, entre ses adorateurs, elle avait partagé les lambeaux de son voile. Elle dansait maintenant baignée de sueur, la gorge découverte, ses cheveux blonds déroulés.

Comme elle reculait jusqu'au bord du cercle des buveurs pour prendre un élan nouveau, une main s'abattit sur son épaule. Elle crut que c'était Harald. Elle se retournait pour lui détacher ses doigts ; mais la provo-

cation ébauchée se changea en cri de terreur à la vue de celui qui venait de surgir de terre. En même temps, de toute la force de ses poumons, elle jeta ce nom d'alarme :

— Nicéphore !

XXV

L'USURIER

Le retour imprévu de Phocas avait abrégé la cure de Nicéphore et coupé ses fièvres. C'était un effet du saisissement qu'il éprouvait dans la pensée que, peut-être, il manquerait une telle occasion de butin. Il se doutait que les dinars d'or, les dirhems d'argent fin, aux noms des khalifes, les bijoux et les chevaux ne resteraient pas longtemps aux mains des vainqueurs. Tout s'en irait en fumée de vin et de plaisir.

Nicéphore aimait à brasser avec Chœrina les grandes affaires qui engagent une fortune,

s'emparent de l'homme tout vif, occupent sa veille et ses rêves. Il se reposait de ces émotions dans d'infimes trafics qu'il n'osait plus avouer depuis que, pour un palais de marbre, il avait quitté son trapèze des carrefours. Mais son plaisir demeurait attaché à ces louches combinaisons où, disputaillant avec des filles et des soldats, il nourrissait sa passion aux dépens de la passion des autres. De ce chef, le mari d'Irène était aussi connu comme usurier dans le quartier des soldats, que comme financier par les dignitaires du Catalogue.

Débarqué le matin, il s'était tenu caché à tous les yeux de peur d'exciter la concurrence des revendeurs du Bazar. La satisfaction qu'il éprouva à surprendre en pareil lieu l'amie de son associé, faillit lui faire oublier le but de sa visite.

Il dit d'un ton goguenard :

— Où donc est Chœrina ? Absent ? Ma chère amie, Nicéphore est discret ! Votre honneur, en mes mains, ne court pas de péril !

Déjà Eudoxie était remise de sa surprise. Elle répondit avec assurance :

— Ni le vôtre dans les miennes !... Une curieuse comme moi peut bien jouer les filles d'Égypte quand un financier comme vous se fait prêteur sur gages. A discrétion, discrétion et demie, ne nous gênons pas dans nos affaires. Nous recherchons ici des dieux très différents. Je vais vers le plaisir, vous, vous poursuivez l'or ?

Nicéphore tourna les talons et, s'approchant des joueurs, il demanda :

— A qui dois-je prêter ?

— A moi.

Masquant Irène, Dromund s'était levé. Pourtant Nicéphore aperçut la jeune femme derrière le soldat.

A la beauté du Normand, à la richesse de ses armes, il jugea que ce voile cachait l'adultère de quelque patricienne, et il sourit à la tournure que prenaient ses affaires.

Il dit d'un air engageant :

— Combien veux-tu ?

— Cent litræ d'or...

— Pourquoi pas deux cents ? Quand on offre un tel gage, on peut demander une fortune !

Il se penchait pour mieux apercevoir la compagne du soldat, mais chaque fois, devant sa curiosité, il trouvait Dromund comme une muraille.

Il demanda à voix basse :

— La dame est-elle mariée ?

— Que t'importe !

— Je ne veux plus prêter aux courtisanes. Un bon mari, belle inconnue, c'est la sûreté d'un prêteur.

Ces paroles ayant soulevé une grande gaieté sur les bancs des joueurs, Eudoxie cria par-dessus les rires :

— Le nôtre est dans la finance...

Nicéphore lui jeta un regard oblique :

— Un confrère ? dit-il. Bon ! Tant mieux !

Et, se tournant vers Irène :

— Lorsque viendra l'échéance, si votre bourse est vide, vous saurez, belle inconnue,

bien vous y prendre pour la remplir. Vous connaissez les plats que votre jaloux préfère? Frôlez son genou pendant le repas. Ne ménagez ni le vin ni les épices, puis, sans permettre que, lourd de viande, il s'endorme, conduisez-le par le menton jusqu'à votre lit de sieste... Il fera gaiement votre appoint... Un mari ne résiste guère à cette comédie amoureuse...

Nicéphore ricanait sans fin dans sa barbe de bouc. Un soldat l'interrompit :

— Et tu ne crains pas, vieux coquin, qu'un beau jour ta propre femme ne te dupe par un semblable artifice?

— Ma femme !

Jamais Irène n'avait donné à Nicéphore une sérieuse occasion de jalousie; pourtant, à cette seconde, il se sentit mordu par un soupçon si atroce que la pensée du gain l'abandonna. En s'évanouissant, elle laissait le vide. Alors, il eut le vertige; ses poings se crispèrent; ses yeux se tirèrent en long, vers les pommettes, jusqu'à ne plus figurer,

sous les sourcils, que deux lignes d'où jaillissaient de torves éclairs. Il domina le tremblement qui faisait branler sa barbe, et, levant vers Dromund son visage convulsé :

— C'est bien, dit-il, cent litræ d'or que tu veux emprunter à ma bourse ?

Le soldat répondit avec nonchalance :

— Ou deux cents...

Il ne s'agissait plus de discuter la somme. Nicéphore riposta :

— Soit ! mais aux formes légales du prêt j'ajoute une condition...

— Parle.

— Je veux que cette inconnue découvre un instant son visage...

Il avançait le bras, prêt à déchirer le haïk. Mais Dromund l'assaillit d'une si robuste poussée que du poids de son corps Nicéphore alla frapper la muraille, où sa main s'ensanglanta :

— Tu ris, marchand !

— Je veux...

— Tu es fou !...

— Je saurai quelle impudique a pris un tel amant !

... La dernière vision qu'Irène, éperdue, emporta de la taverne fut le spectacle de Nicéphore se ruant sur Dromund, de toutes ses forces débiles. Le soldat, qui le dominait du buste, venait de le saisir à la gorge. Il l'eût étranglé, si, soulevés de fou rire, les warangiens n'eussent arraché Nicéphore de l'étau.

En même temps ils criaient :

— Hourra, Nicéphore ! S'attaquer à Dromund est d'un brave usurier ! Hissons-le sur le pavois. Vive Nicéphore ! Vive Nicéphore !

Ils retournèrent un de ces larges boucliers qui, dans les guets de forteresse couvrent de la tête aux pieds l'apparition d'une sentinelle. Ils répandirent le marchand dans cette cuvette d'airain. Les bras et les jambes pendaient; la tête était soulevée par la peur. Mais sans égard pour les cris et pour les supplications de leur victime, ils l'élevèrent

à bout de bras jusqu'aux poutres de la taverne.

Cramponné, les yeux exorbités, fou de rage, Nicéphore cherchait encore Dromund et la femme voilée. Il ne les aperçut pas, et la foudre de ses regards tomba sur la rieuse Eudoxie, qui en dansant précédait ce burlesque triomphe.

Sur le seuil de la taverne, elle se retourna pour fredonner :

— Soyez discret, Nicéphore ! L'honneur est le plus grand des biens pour un banquier et pour une femme !

XXVI

MACHINATIONS

Dromund avait rejoint Irène dans la nuit où elle fuyait, si égarée, que longtemps, sans le reconnaître, elle se débattit entre les bras de son amant.

Elle se calma pourtant quand elle vit que son désespoir allumait la colère du warangien. Dromund était homme à rentrer dans la taverne et à tuer Nicéphore comme il avait égorgé Angul.

Incapable de se soutenir longtemps dans ce dédale de ruses, parmi les embarras où l'engageait sa coûteuse liaison, Irène ne

doutait point qu'elle ne marchât à sa perte. Elle acceptait ce paiement de son bonheur, mais elle eût souhaité que l'échéance en fût plus éloignée, et son cœur se déchirait, quand, au bas des jardins de son palais, elle obtint que Dromund retournât au Caballarios et renonçât à passer dans ses bras cette nuit triomphale.

En vain jusqu'au jour, elle pria dans les larmes, suppliant ingénument le Ciel de lui donner le secours de l'impudence pour accueillir son époux. Au moment où, dans le désespoir, elle adressait à sa patronne des vœux si contraires à la sagesse, elle avait du moins la sincérité de ne pas promettre, en échange, le sacrifice de son adultère. Son péché lui était encore trop cher pour qu'elle s'en détachât.

L'aurore la trouva agenouillée sur le pavé de son oratoire. La journée s'acheva sans que Nicéphore parut, et encore une nouvelle nuit, toute la semaine.

Il avait échappé à ses persécuteurs plus

mort que vif et tout couvert de coups. Sur une barque, il avait traversé le Bosphore à la hâte, il s'était caché dans une des villas de la rive gauche qui faisaient cortège aux Palais d'été. Là, il attendait que la trace des coups qu'il avait reçus fût effacée de son visage. Il souffrait mille morts, à la pensée que Chœrina avait bien pu être mis au courant de son aventure. Il était informé que Phocas s'était plaint que l'on eût fourni aux soldats des grains avariés. Il ne doutait pas que son associé ne le sacrifiât si l'Autocrator s'obstinait à découvrir un coupable. Il savait, par surcroît, que l'opinion publique se réjouirait de sa disgrâce. Il se demandait par quel artifice il pourrait jeter les bavards sur une autre piste que ses prévarications.

Dans cette inquiétude, il accueillit avec une satisfaction particulière la certitude de ses malheurs conjugaux. Il sut que Dromund et Irène se rencontraient tantôt dans des boutiques du Bazar, tantôt dans le palais

d'Eudoxie. L'embarras où les plongeait la dette énorme qu'ils avaient contractée pour armer le char triomphal, les obligeaient à d'imprudentes démarches. Leur secret était à la merci d'un usurier qui exigerait le remboursement immédiat de son prêt.

L'attente de cet éclat parut à Nicéphore une conjecture favorable. Le scandale que causerait dans Byzance la chute de la sage Irène, aux bras d'un soldat normand, allait fournir aux conversations un aliment qui nourrirait la première faim de la malignité publique.

Désireux qu'il était de donner longuement à rire aux dépens de son ridicule, Nicéphore écarta tout d'abord de ses projets les solutions violentes. La brutalité d'un meurtre n'eût satisfait que sa jalousie, et dans cette occasion, il ne songeait pas à lui-même. Il lui fallait un procès retentissant dont tous feraient des gorges chaudes. Sûrement, la clientèle de ses débiteurs accourrait au complet pour jouir de sa confusion. Il se

promettait de ne pas leur marchander les grimaces, la traditionnelle pantomime des maris trompés, qui, au milieu du divertissement de tous, estiment leur cas tragique.

Restait à régler les circonstances du scandale et l'occasion du flagrant délit.

Nicéphore se souvint fort à propos de la piété d'Irène. C'était un sentiment naturel à sa nature sensible. Il avait été fortifié par la mélancolie. Nicéphore ne doutait point qu'il ne subsistât dans la folie même de l'amour. Mise au pied d'un serment religieux, Irène n'oserait pas se parjurer.

Dans cette certitude Nicéphore résolut de s'adresser au patriarche. Seul, Polyeucte pourrait contraindre Irène à quelque aveu irréparable. Sa sévérité d'eunuque pour les péchés de femme ne se laisserait attendrir par aucune supplication. Il était homme à exiger de l'épouse soupçonnée un serment public sur les marches de la Grande Église.

Cette sage résolution donna à l'usurier la patience d'attendre que ses meurtrissures

eussent passées par les nuances de l'arc-en-ciel. Dès qu'il fut présentable, il alla trouver le patriarche. Il l'assura qu'il devait sa guérison aux prières des moines d'Athos. Pour fêter cet heureux événement, il songeait à gratifier l'Hospice des Vieillards d'une nouvelle largesse. Il convia Polyeucte au festin qu'il voulait donner dans sa maison à l'heureuse occasion de son retour.

XXVII

L'ACCUSATION

Le matin où le marchand d'or rentra dans son palais avec la mine d'un homme qui arrive des eaux, Irène s'attardait encore au lit. Nicéphore défendit qu'on l'éveillât ; lui-même il passa dans les cuisines pour régler avec ses serviteurs l'ordonnance d'un magnifique festin.

Irène ne conçut nulle alarme de cette conduite. Seulement, elle s'empressa d'écrire à ses frères pour les inviter à ce glorieux repas. Ce jour-là, elle ne put du tout voir Dromund.

Il lui fallut courir après l'usurier qui la poursuivait et lui demander du temps. Elle lui parla doucement comme à un père. Elle sourit presque galamment à son cynisme. Elle le quitta si humiliée que la force lui manqua pour se rendre à son rendez-vous d'amour. Au contraire, elle se jeta dans une église, s'agenouilla dans l'ombre, et, sans oser prier, versa un torrent de larmes.

Dépouillée de ses magnifiques parures elle soutint sans audace le coup d'œil dont Nicéphore la toisa à son entrée dans la salle du banquet. Le patriarche eunuque avait renoncé aux coûteuses élégances par lesquelles ses prédécesseurs avaient si souvent scandalisé les dévôts de la Ville-Reine. Hors des cérémonies d'église, en souvenir de sa vie monacale, il portait sur la robe violette, un froc brun. Comme il avait été mutilé sur le tard, une longue barbe descendait jusqu'au milieu de sa poitrine. Les boucles abondantes de ses cheveux retombaient en hélices sur ses épaules. Il conservait au milieu d'un

banquet son austérité inflexible. Des œufs, du pain, un peu d'eau composaient son repas, et, seuls, dans sa figure desséchée, jaune comme un ivoire ancien, les yeux vivaient, d'une vigilance anxieuse, perpétuellement mouvante, dont l'acuité traversait les poitrines, atteignait les cœurs comme des traits.

Après que les serviteurs se furent retirés et que le patriarche eut dit les actions de grâce, Nicéphore invita son hôte à venir s'asseoir sur la terrasse couverte qui dominait les jardins.

Là, quand l'évêque fut installé sur une chaise curule, le marchand d'or prit la parole sur un ton d'humilité.

Dans les émotions de sa vie orageuse il avait acquis une maîtrise de soi-même qui commandait à son masque. Pourtant, à cette minute où le succès allait couronner ses machinations, son visage trahit sous le respect de commande, une si lâche volupté de haine qu'Irène devina ce qu'il allait dire et son cœur se glaça.

— Monseigneur, dit Nicéphore, souffrez que je soumette à votre arbitrage une difficulté qui me trouble. Un de mes bons amis a fait entrer dans sa maison une femme orpheline. Elle était sans appui et sans amitié. Cet homme pensa qu'il faisait une action agréable au Seigneur en recueillant celle qui n'avait plus d'asile. Elle n'avait pas d'amis, il l'entoura d'une cour. Elle semblait vouée sans vocation à la bure des caloyères, il ouvrit devant elle les portes du Gynécée. Il ne lui marchanda rien, ni les bijoux, ni la toilette, rien de ce qui excite jusqu'à la folie, la concurrence des femmes. Comment pensez-vous, monseigneur, que ce mari ait été récompensé ?

Nicéphore fit une pose. Bien qu'il tînt uniquement ses regards attachés sur le visage immobile du patriarche, il savourait l'angoisse d'Irène comme un fruit délicieux.

Il reprit avec une lenteur cruelle :

— Elle n'a pas seulement attenté à l'honneur de l'époux. Elle est en train de con-

sommer sa ruine... Son choix est descendu jusqu'à un amant infâme qui lui vend ses faveurs au prix d'une fortune !

L'évocation des dilapidations d'Irène mit dans l'œil de Nicéphore un éclair que n'avait pas allumé la jalousie. Son bras se levait pour désigner la coupable ; il s'arrêta court dans son geste de vengeance, car une main que la colère crispait, venait de s'abattre sur son épaule :

— Où rime cette histoire ?

— Paix ! Agathias ! Elle importe à tous. Votre sœur va nous dire le nom de l'adultère...

Il s'était débarrassé de l'étreinte qui l'emprisonnait. Mais Troilus à son tour se jeta vers lui en serrant les poings :

— De par le ciel ! Tu insultes notre sang !

— Calmez-vous, Troilus.

— Justice, monseigneur !

— C'est justice aussi que je réclame... Entre l'adultère et son mari, le patriarche jugera.

Les jumeaux s'étaient retournés vers leur sœur.

— Irène, chère sœur, défends-toi !...

Elle dit avec fermeté :

— A quoi bon ?...

Ses lèvres, que l'amant avait tant baisées, dédaignaient de s'ouvrir pour le mensonge. La minute dont elle avait redouté l'approche la trouvait préparée comme ceux qu'un sentiment unique soutient dans les épreuves du martyre.

Polyeucte regardait au loin, au delà de la Ville. Il semblait que seul, son corps se dressât dans la chaise curule et que déjà son esprit fût retourné à l'oratoire de la Grande Église dont les dômes fleurissaient au-dessus des terrasses.

Sans daigner ramener ses yeux sur le mari d'Irène, il prononça d'une voix sévère :

— Nicéphore, accuser est une chose grave. Fournis-tu la preuve que j'exige de toi ?

— Je me contenterai, dit le mari, des aveux de la coupable. Interrogez-la vous-

même, monseigneur, faites-lui prêter un serment qui engage son salut. Si mes soupçons m'ont égaré, je suis prêt à payer la rançon d'aumône que vous m'imposerez en pénitence; mais si, dans la crainte de l'enfer qu'elle mérite, Irène avoue son amour criminel, souffrez qu'à l'instant j'obtienne le divorce et jette, hors de ma maison, la pierre du scandale !

— Accordé, dit Polyeucte.

Et en parlant, il se leva.

XXVIII

LA CONFESSION

Nicéphore ne s'était pas trompé quand il avait jugé que le respect du serment et le goût du paradis survivaient chez Irène à tous les vertiges de la passion. Là il la touchait au défaut de cette cuirasse dont elle se croyait revêtue par la magie de l'amour.

Au moment où elle était blessée de ce trait, la jeune femme eut le sentiment d'une lâcheté affreuse; l'indignation fit jaillir de ses lèvres un cri que ne lui eût pas arraché la douleur; mais le mépris lui donna la

force de se contenir. Abaissant ses yeux, elle suivit le patriarche qui s'était levé et qui se dirigeait vers l'oratoire.

Cette chapelle intime était assez vaste pour qu'on pût y célébrer le saint sacrifice. La principale peinture du reliquaire représentait la patronne d'Irène, la sainte basilissa qui persécuta les iconoclastes, et fit crever les yeux à son fils pour arrêter ses débordements.

Bien des fois, la jeune femme avait prié avec douceur aux pieds de cette précieuse image. Elle écartait les souvenirs sanglants, elle attachait sa pensée sur la patience dont la basilissa avait fait preuve dans ses démêlés conjugaux avec l'Autocrator Léon. Elle évoquait aussi les jours de résignation pieuse où, renversée du trône par son Grand Logothète, l'Impératrice avait filé la laine, comme une paysanne, parmi les femmes de Lesbos. Mais depuis que la tendresse pour Dromund occupait tout son cœur, Irène avait désappris le chemin de l'oratoire. Elle ne supportait

plus la fixité des yeux d'émail qui s'attachaient sur elle. Quand après sa prosternation devant l'icone le patriarche se releva, les mains appuyées à l'autel, ses doigts y marquèrent leurs traces dans le voile d'une fine poussière.

Gravement, il considéra cette souillure et se tournant vers l'épouse de Nicéphore, il prononça :

— Tu ne pries plus ?

— O monseigneur !

Les yeux de l'eunuque la transperçaient encore plus douloureusement que les regards de l'icone. A la rigueur, elle aurait expliqué son âme à la sainte basilissa. Celle-ci avait connu les tendresses de la chair, elle s'était réjouie dans le lit de Léon jusqu'au jour où la diversité de leurs croyances les avait animés l'un contre l'autre. Mais derrière la sévérité du moine, il y avait autre chose que de la chasteté : une haine contre ces vertiges de l'amour qu'il ne connaissait que de nom et qu'il exécrait avec cette féro-

cité impitoyable que le regret ajoute au mépris.

Il dit en ordonnant l'agenouillement de la pénitente :

— Femme, serait-il vrai? As-tu oublié ton devoir?

Plus qu'elle ne répondit, elle soupira :

— Monseigneur, Nicéphore est avare et jaloux...

Elle accusait à son tour.

Le moine dit avec rudesse :

— Si éloigné que je sois d'accueillir les vaines médisances par où vous vous déchirez, vous autres femmes, quand vos complicités ne s'aident point, j'ai recueilli des bruits fâcheux sur ta conduite. On t'a rencontrée trop souvent hors de ta maison, à la chute du jour, dans l'ombre des arcades, dans l'isolement des jardins et des cimetières...

Les yeux d'Irène étaient attachés sur les pavés de la mosaïque. Leurs dessins lui semblaient surnager comme des nénuphars à la surface d'un étang.

Presque sans penser, pour gagner du temps, elle murmura :

— Monseigneur, ne peut-on prendre l'air un moment?...

Polyeucte était décidé à se saisir de cette âme qui se dérobait entre ses mains.

Il fit avec colère :

— Ne mens pas, femme, à ton évêque, car si le Christ a promis sa miséricorde aux pécheresses qui s'humilient, l'enfer allume des brasiers pour l'adultère obstinée dans sa luxure. Redoute un Dieu sévère !

Depuis longtemps l'enfer n'apparaissait plus à Irène comme une geôle de flammes, mais comme une nuit sans fin, où sa voix ne pouvait plus appeler, où ses bras étaient vides, où sa raison concevait cette certitude monstrueuse :

— Les siècles passeront et je ne le verrai plus !

C'était cela, la torture qui la faisait hurler. Elle tordit ses bras devant ce spectre de l'absence éternelle, sa gorge se souleva

de larmes qui protestaient contre l'impitoyable justice, suppliaient le bourreau.

Ce ne fut que la défaillance d'une seconde. Elle était prête à accepter toutes les souffrances après la vie, pour faire, un jour de plus sur la terre, le bonheur de Dromund. Ses yeux se vidèrent de larmes, ses sanglots s'arrêtèrent. Elle ôta sa figure de ses mains, elle avait retrouvé la force de lutter.

Polyeucte s'y méprit. Il n'imaginait pas qu'un amour défendu fît de tels miracles. Il l'apercevait seulement chez les autres, au travers de l'égoïsme et de la corruption. Il l'ignorait comme source de sacrifice et d'héroïsme.

— Voici, dit-il, ce que je veux. Tu vas finir ce jour dans le jeûne et dans la prière. Tu passeras toute la nuit dans ton oratoire aux pieds de la sainte icone. Demain, à l'aurore, tu sortiras de ta maison en robe noire comme une veuve, accompagnée de ton mari, de tes frères et de tes parents. Entre mes mains, au seuil de l'église, tu

prêteras le serment de purgation. Alors Dieu te rendra la paix.

Les pupilles d'Irène se dilatèrent. Les mains qu'elle avait jointes devant sa bouche s'écartèrent de son visage comme pour empêcher la vision qui s'offrait, de la frôler de son horreur; car, dans de telles occasions elle avait vu de tels spectacles. Déjà il lui semblait qu'elle était sur la place, devant l'évêque, elle entendait les ignobles propos de la foule; elle sentait les reliques de la sainte trembler sous ses mains parjures. Elle eut ce geste des passions commençantes qui prie : « Oh ! si ce calice pouvait s'éloigner de moi ! »

— Père !... père !... pas cela ! Je vais jurer entre vos mains. Ne me traînez pas sur cette place... Dieu est ici comme là-bas... Il m'entend... Si je mens il va me précipiter dans l'enfer... Pourquoi voulez-vous que tous ces regards me souillent ?...

L'eunuque dit brutalement :

— Assez de larmes ! Ce qui est pur peut

être impunément découvert devant les yeux des hommes... Ce qui a été souillé doit être purifié devant tous. Viendras-tu ?

Il s'aperçut qu'elle priait et suspendant la malédiction dont il menaçait un refus, il attendit patiemment que la grâce de Dieu opérât dans ce cœur.

Irène priait à mots pressés, comme ces courtes vagues que le début d'une tempête pousse au rivage. Elle ne songeait plus au ciel, ni à l'enfer. Elle cherchait à sauver sa raison de cette secousse. Elle n'avait plus qu'une pensée certaine : elle voulait être seule pour réfléchir. Elle dit les paroles qu'il fallait pour faire sortir le patriarche :

— J'obéirai.

XXIX

EN FACE DE DIEU

Les pas de Polyeucte avaient fini de résonner sur les dalles et Irène gisait encore à la place où le patriarche l'avait laissée. Sa conscience de vie se résumait dans cette protestation mentale qui vacillait au-dessus de l'évanouissement :

« Cela ne se peut pas... »

Souvent, aux heures de remords, Irène avait comparé sa faiblesse avec l'odieux égoïsme de Nicéphore. Bien qu'elle se sentît flétrie par son adultère, une voix criait en elle :

— Je vaux mieux que cet homme !

Elle le savait : la piété de Nicéphore n'était qu'hypocrisie, ses largesses s'inspiraient de l'orgueil ou de la peur. Toute cette louche habileté ne pouvait tromper Dieu comme elle dupait Polyeucte.

« Le Seigneur, pensait-elle, est juste. Il lit dans les âmes. Il ne sacrifiera pas Irène à son mari. »

Elle avait été élevée dans la religion de la vérité par une mère incomparable. A l'imitation de cette sainte personne, elle avait vécu pendant des années selon la droiture et les devoirs, — comme une rivière qui descend sa pente, sans imaginer qu'elle pourrait suivre une autre route que son lit. Dans cette pureté, Nicéphore était tombé comme une pierre. Son désir avait soulevé toute cette boue de mensonge qui, maintenant, souillait le cours d'une noble vie.

Il l'avait achetée ainsi que ces esclaves chrétiennes que les Agarènes vendaient nues sur le marché de Chandax afin que le

maître sût au juste quelles promesses de jouissance il payait avec son or. Qu'importait cette bénédiction qu'on avait donnée aux époux à la Grande Église ? Elle était un mensonge, comme tout le reste, puisqu'elle légitimait un contrat de servitude.

La pensée que pour la perdre, Nicéphore allait se servir du témoignage de sa propre bouche, animait Irène d'une telle indignation que sa torpeur en fut secouée. Elle se releva sur les genoux, tordit ses mains, des mots lui vinrent, elle parla comme si Dieu même eût été debout devant elle, à cette place où tout à l'heure se dressait Polyeucte.

— Non, non, Seigneur, vous ne serez pas le notaire d'un tel marché ! Vous n'avez pas ordonné la religion du serment pour qu'un bourreau en fît un instrument de torture !... Vous êtes du parti des victimes contre ceux qui persécutent... Vous avez plus d'indulgence pour l'amour que pour la haine... Vous avez promis votre grâce à ceux qui verraient leur faiblesse exposée

aux entreprises du démon!.. O Dieu de pureté! Vous m'êtes témoin que le désir de ma chair était dormant... j'avais rêvé de vous appartenir intacte... je voulais entrer dans votre fiançaille avec mon voile de vierge... J'ai renoncé à vous, par complaisance pour mes frères qui avaient besoin de moi. Ce n'est pas ma faute si mes sens ont été éveillés par le dégoût... si mon cœur s'est attendri par la souffrance... si j'ai aimé parce qu'on ne m'aimait pas... si j'ai oublié mon devoir parce que celui qui prétend m'avoir achetée, une fois pour toutes, abusaitde son droit!...

Doucement, elle s'assit sur ses talons. Une extase remplaçait sur son visage la répugnance qu'y avait peinte le souvenir de Nicéphore. Devant les yeux d'Irène l'évocation de l'amour venait de faire surgir l'image de Dromund. Il lui apparaissait tel qu'elle l'avait vu pour la première fois, sur le quai de Boucoléon, au pied du poteau, dans l'éclat de son tranquille courage, dans la mélan-

colie de la mort prochaine, dans l'apothéose du soleil couchant.

Il était là, et elle était devant lui.

Comment s'étaient-ils trouvés face à face, sinon par la permission de Dieu? Quand Eudoxie et ses frères étaient venus la chercher dans sa demeure tranquille, ils l'avaient trouvée tout occupée de pieuses besognes. Il eût suffi d'une rencontre dans les jardins du palais, de l'inclinaison du premier chemin que l'on prend, et qui, tout en causant, vous entraîne du côté où la pente est facile, pour que jamais elle ne rencontrât celui qui avait été son destin. Dieu, qu'elle priait chaque jour, n'avait pu se détourner d'elle, à cette minute décisive! S'il l'avait abandonnée à sa faiblesse, après cela il était trop juste pour la condamner!

Elle croyait entendre la voix, ce chant du supplice où son cœur avait fondu.

Oui, elle avait été enveloppée comme par un grand souffle de vent. Il l'avait soulevée de terre, emportée au-dessus du monde

visible, dans cet inconnu de l'amour où les yeux n'ont plus besoin de voir, où la raison ne souhaite plus comprendre, où l'amante vit comme une nuée, heureuse de flotter entre la terre et le ciel. Et cette voix était l'âme même de l'amant, le symbole de sa force. Elle caressait, elle violentait, elle serrait comme une étreinte, elle était la parole qui éveille le cœur, l'alanguissement qui fait fermer les yeux ; elle était la volupté et la sensation de la volupté, l'oubli et le souvenir, la joie de se donner, le bonheur d'être possédée, la conscience de leur vie double, le commencement et la fin, l'amour, la mort...

Le souvenir du bonheur qu'elle avait goûté sur le cœur de Dromund emplissait l'âme d'Irène à ce point, que la pensée d'un paradis lui devenait insupportable. Mille fois elle eût préféré une dernière journée au bras de son amant avec, au bout de leurs baisers, la mort éternelle.

La pensée de ce désir d'anéantissement, qu'elle avouait là, malgré elle, dans son ora-

toire, aux pieds de l'icone, au milieu de la prière, ramena la jeune femme égarée du songe où elle venait de remonter, à la dalle de pénitence où elle gisait.

Comme dans la meurtrissure douloureuse d'une chute, elle s'écria :

— Le choix !... Il faut faire le choix !... O mon Dieu !... Vous n'admettez pas que pour l'amour de lui, je renonce à la joie de vous voir !... Il faut choisir entre vos récompenses et vos supplices... Sa tendresse ici-bas ou votre contemplation là-haut !...

Elle avançait des mains suppliantes comme si, déjà, elle eût plaidé sa cause devant le trône céleste.

Un pas furtif la fit se retourner en sursaut.

— De la part d'Eudoxie, dit Prosétilas en lui tendant une tablette.

Le billet avait été dicté par Dromund à un scribe.

Une ligne. Elle disait :

« Si tu tardes encore une heure, je viens. »

XXX

LE CALVAIRE

A la chute du jour, elle prit la route du Bazar.

Les détours du chemin lui rappelaient ses émotions d'autrefois quand, dans la première ivresse de son amour, elle allait vers lui, ainsi qu'une goutte d'ambre attirée par le bloc magique. A chaque pas, c'était l'inquiétude d'être reconnue, des angoisses délicieuses et terribles, au bout desquelles l'attendait le bonheur.

Aujourd'hui elle marchait comme une somnambule que des souvenirs de la veille

conduisent dans son rêve. Peu lui importait qu'on la dévisageât. On aurait pu la montrer au doigt et dire :

— C'est Irène !

L'opinion des hommes ne comptait plus pour elle. Elle se sentait parvenue à un tournant de route qui, bientôt, la cacherait à tous les regards.

Dromund l'attendait, debout, les yeux attachés à la terre.

Depuis cette soirée de malheur où ils s'étaient séparés au seuil du palais de Nicéphore, elle, folle d'effroi, lui, furieux de perdre, après la journée triomphale, les voluptés d'une nuit d'amour, ils ne s'étaient pas revus. Comme il ne se décidait pas à parler, comme il ne la regardait même pas, elle se jeta sur sa poitrine. Elle ne levait pas les yeux, elle cachait son visage dans la rudesse du pourpoint. Elle cherchait une place pour sangloter.

Lorsqu'elle eut longuement épuisé, dans ce torrent de larmes, les forces de sa dou-

leur, elle se tut à son tour. Les bras que Dromund avait fermés pour la soutenir, s'étaient insensiblement resserrés dans une étreinte où elle crut sentir de la tendresse. Elle y puisa la force qui, tout d'abord, lui avait manqué pour affronter un regard de reproche. Elle souleva son pâle visage et, comme une fleur nocturne, elle lui tendit ses lèvres que les pleurs avaient mouillées.

— Ne profanons pas, dit-elle, par des reproches ou de la colère, cette dernière veillée de notre bonheur. Je suis venue pour te dire adieu...

Violemment, pour la voir en face, dans la lumière, pour juger du sérieux de ses paroles, il l'écarta de sa poitrine :

— Tu dis?

Elle n'avait pas la force de soutenir cet emportement. Sur son épaule, elle inclina la tête comme un oiseau qui va mourir.

— Réponds!

Il l'avait jetée sur les tapis du divan.

Elle s'étendit à ses pieds, posa la main sur ses genoux :

— O mon amant, n'ajoute point ce poids insupportable de ta colère aux maux qui me lapident ! Entre toi et moi, ceux que je hais ont imaginé de mettre Dieu ! Ils le savaient, je t'aurais tout sacrifié en ce monde, je n'avais plus de souci du juste ni de l'injuste, du vrai ni du faux, pour te garder j'aurais fait ce qu'il fallait, dit ce qui était nécessaire ; je me suis humiliée, révoltée ; j'ai accepté des rebuts de servantes, j'ai montré des griffes de lionne... Ils ont imaginé de me déférer à Dieu ! A la face des prêtres et du peuple, je dois jurer que tu ne me possèdes plus !

— Eh bien... jure !...

Il s'était soulevé sur les coussins, il se penchait vers elle. Et, comme elle le contemplait avec stupeur, dans un sourire, sur ce visage adoré, elle vit passer le reflet de quelque chose d'effrayant, d'inconnu, qui, au milieu de tant de douleurs, la poignarda

d'une souffrance atroce dans la révélation de la ruse barbare, dormante en lui, et qui s'éveillait pour le mensonge, à la minute où le mensonge devenait nécessaire.

Il s'écria :

— Les Ases eux-mêmes ont enseigné aux hommes l'art de duper leurs ennemis!... Je t'apprendrai les paroles qu'il faut dire...

Elle l'aimait trop pour le juger. Et, dans les yeux tristes de sa maîtresse, il n'aperçut qu'un redoublement de mélancolie.

— O Dromund, dit-elle, tout ce que j'avais de jours à passer sur la terre, ma part de bonheur ici-bas, je te l'ai donnée. Le reste appartient à mon âme. Pour l'amour de notre amour, elle avait accepté la rançon des flammes qui purifient. Elle avait consenti à souffrir pour que nous fussions heureux, mais le parjure que tu me demandes, ce n'est pas au purgatoire, c'est aux feux éternels qu'il enverrait la coupable. Elle ne veut pas, elle proteste, elle se révolte, elle s'affranchit de nous deux, elle s'élance hors

de moi, et dans ton étreinte, ô Dromund, elle laisse la dépouille déjà glacée de notre amour!

Souvent Dromund avait souffert que la pensée de cette femme chrétienne le détournât des espoirs de sa race, car, dans le secret, il n'avait pas renoncé à sa croyance. Si une lance ne le terrassait pas, il savait qu'il ne finirait point face au soleil, sur le rivage de Byzance, mais qu'un bûcher du Nord le verrait, étendu sur un lit de sapin, sous le regard magique de la lune. A la minute où il vit se réveiller chez Irène une foi ennemie de la sienne, il souffrit comme d'une diminution des sacrifices qu'il avait concédés pour lui plaire.

Il rugit :

— Tu aimes ton paradis plus que moi !

Elle releva sur lui son regard véridique :

— Dieu m'est témoin que mon âme ne craindrait aucun supplice si seulement, après tant d'ivresses communes, je pouvais partager ma souffrance avec toi. J'oublierais

ma douleur pour me pencher sur la tienne, comme, tant de fois, la certitude de ton bonheur a décuplé mes joies, mais par delà la vie nos routes sont différentes; la chrétienne parjure ne peut espérer une clémence qui se fera paternelle, ô Dromund, pour l'ignorant que tu es! Ainsi, dès ici-bas, bonheur et souffrance, tout doit finir pour nous. Le juge impitoyable n'écouterait pas mes prières, il ne réunira pas nos deux âmes souffrantes dans un seul feu!

Il ne voyait que sa résistance, il s'écria :

— Quitte-les tous et suis-moi!

Elle sentit son amour se réveiller, la soulever au-dessus de ses résolutions pieuses, la rouler comme une vague dans un fracas de force et de caresses. Elle jeta un cri qui était un suprême élan de confiance :

— Dromund!... Tu le veux?... Nous passerons le Bosphore... nous irons nous perdre sous les hêtrées... vivre dans quelque hutte où tu me protègeras, où tu me nourriras, où je t'aimerai...

Elle s'arrêta, car le front de Dromund s'inclinait déjà sous le poids du souci.

— Je suis folle!... Ce n'est pas pour mener cette vie traquée et misérable que tu as quitté ton pays. Ton destin est dans la gloire des armes et dans les fanfares des Factions. Je ne suis plus l'Irène qui pouvait t'embellir comme un dieu, t'élever des forces de son amour au-dessus de la foule et de l'envie... Je ne me placerai pas comme un nuage entre tes yeux et ta fortune... Regarde-moi seulement une dernière fois avant que je m'efface... C'est l'amour qui a fait de moi cette chose humble... cette fierté écroulée... cette souffrance qui, comme une délivrance, attend la minute où les souvenirs même du bonheur ne me tourmenteront plus...

L'obscurité était entrée dans la chambre où agonisait leur amour. Prosternée, elle attendait cette dernière caresse qui allait lui détacher l'âme.

Elle ne vint pas.

Le soldat la dominait de son immobilité

et de son silence. Il était tourné vers les décisions entre lesquelles hésitait son orgueil. Il ne songeait plus à la volupté que peut-être elle lui offrait encore.

XXXI

CONJURATIONS

La nuit était tombée quand Dromund sortit des ruelles du Bazar. En traversant le Forum Augusteon, il montra le poing à la Grande Église. Derrière ces voûtes veillait la puissance inconnue qui tentait de lui ravir sa maîtresse. Il était décidé à la disputer à ces influences secrètes ; l'amour et la colère se disputaient son cœur, c'est-à-dire que toutes les puissances de l'âme barbare se soulevaient en lui pour résister au destin.

Il franchit le mur du Caballarios sans éveiller les aboiements des molosses dont,

en l'honneur de Loki, vingt fois, il avait assouvi la faim. Tous ses compagnons étaient depuis longtemps endormis, lorsqu'il pénétra dans la vaste salle où les warangiens abritaient en commun leur sommeil.

Selon la coutume du Nord, ils dormaient sur leurs armes. La défiance héréditaire apparaissait jusque dans le repos par des gestes qui ramenaient les mains vers les poitrines.

Presque tous, ils semblaient tombés en pleine lutte dans la surprise d'un coup qui avait mis fin à leurs vies. Et jusqu'au bout de la salle, répandue par les fenêtres béantes, la lune faisait alterner des bandes d'ombre et de clarté.

Dromund enjamba avec précaution tous ces corps gisants. Au passage des fenêtres, il se penchait vers les visages, cherchant celui à qui il voulait confier son inquiétude. Il l'éveilla avec précaution afin de ne point provoquer sa colère.

— Je rêvais, dit Harald, que je siégeais

déjà parmi les Guerriers Uniques... Angul venait de me porter un défi...

— Qui sait, répondit Dromund, si cette nuit n'est pas la dernière que nous passons au service de l'Autocrator... Mais lève-toi... Les paroles que j'ai à te dire réclament l'isolement.

Ils sortirent de la salle de sommeil et, comme ils entraient dans la piste du Caballarios, tous deux ensemble, ils levèrent vers l'astre nocturne leurs faces recueillies. Les rayons lunaires s'accrochaient aux aigrettes de leurs casques, à leurs moustaches tombantes ; leurs ombres gigantesques rôdaient autour d'eux.

— La querelle, dit Dromund, est engagée entre les Ases et l'Homme Blanc. Par les artifices de ses prêtres, il me dispute cette femme que j'ai conquise. Demain, ils la traîneront au seuil de la Grande Église. Ils veulent la soumettre à une épreuve magique. Ils ont jeté dans son âme une telle terreur qu'elle est prête à avouer nos amours, et ces

gens la fouleront sous leurs pieds si je ne la sauve.

Les sourcils du barbare se rapprochaient dans la souffrance, car il ne pouvait accepter qu'on ôtât de ses mains un otage que l'amour lui avait livré.

Il fit avec brusquerie :

— Crois-tu que les warangiens marcheraient pour mon service ? Vingt fois j'ai abreuvé leur soif; mes bijoux, tout mon or ont passé entre leurs mains. Me laisseront-ils dans l'injure ? Il leur suffit de paraître sur l'Augustéon dans l'éclat de leurs armes et de pousser le hurlement des loups. Tous ces eunuques cesseront leurs glapissements, le Forum se videra comme aux heures de méridienne et nous emporterons glorieusement, ainsi qu'une captive, cette esclave de mon amour, que l'Homme Blanc veut engloutir dans son sérail !

Ils étaient parvenus au bout de la piste. Ils s'assirent sur un banc des arcades et Harald dit :

— Chœrina a épuisé la patience des nôtres. Depuis que l'Autocrator en a fait son Grand Hétairiarque, tout l'or des soldes passe en amendes, nos frères seraient réduits à vivre chastes comme des rameurs si les filles d'Égypte n'étaient pas éprises des cheveux blonds. Tout à l'heure, ce défroqué a bien osé faire dire qu'il lèverait la consigne pour vingt sous d'or! Son messager s'en est allé la face ensanglantée et les loups se sont endormis dans la colère. Rallume-la à leur réveil... Dis-leur que c'est le Grand Hétairiarque qui te persécute, toi, et celle que tu aimes... Ils se soulèveront avec joie. Tes largesses sont aussi présentes à leurs souvenirs que les offenses de Chœrina, et d'ailleurs, le sang leur bouillonne depuis qu'ils ont défilé à l'Hippodrome derrière les soldats de Phocas!

— Je m'en doutais, dit Dromund. Ce n'est pas pour monter la garde aux portes du gynécée, pour veiller sur des vies d'eunuques, que nous avons quitté nos barques,

bravé les embûches des Ross et des Petchénègues, supporté ces chaleurs odieuses, lassé nos yeux à contempler cette mer plus bleue que le ciel !... Nous ne demandions qu'à nous enrichir aux dépens des Agarènes. Mais puisque par la volonté du basileus, nous sommes prisonniers dans la Ville-Reine, nous pillerons dans la révolte, à portée de notre bras !

Le récit de ces émeutes qui, parfois, avaient mis tout un quartier de Byzance à feu et à sang, était un des sujets d'entretiens les plus familiers aux Normands. Toujours, après un succès passager, elles avaient fini par le massacre des révoltés. Cette certitude n'était pas faite pour modifier la décision des deux mercenaires. Même ils sourirent à cette idée de la mort, séduisante comme un voyage, qui allait leur ouvrir des horizons inconnus.

— Veux-tu, dit Dromund, que nous interrogions la Lune pour savoir si les Ases nous approuvent ?

Sur le sable du Caballarios, ils commencèrent de tracer des cercles, des signes de cabale, des chambres magiques que le rayon devait visiter l'une après l'autre. Puis, en face l'un de l'autre, ils s'assirent sur leurs talons afin de guetter l'oracle.

Et Harald chanta l'incantation qui oblige l'astre à descendre du ciel.

Ils évitaient de lever les yeux pour ne point offenser d'une défiance la divinité qu'ils invoquaient. Ils cessèrent leur chant quand l'ombre du glaive planté au milieu du cercle commença d'entrer dans la treizième chambre. Alors Harald murmura d'une voix indistincte :

— Elle vient...

XXXII

L'AUGUSTÉON

Entre le Palais Impérial, le Sénat et la Grande Église, la chapelle de Constantin adossait son oratoire à la Colonne de Porphyre. A toute heure, cette place était encombrée de peuple. C'étaient des voyageurs, des gens de province qui venaient visiter les merveilles de la Ville-Reine, des pèlerins qui, avant de retourner à leurs lointains rivages, souhaitaient baiser les reliques, des bavards qui échangeaint les nouvelles en se promenant sous les arcades. Chaque vendredi, cette foule s'augmentait du public populaire qui

montait des bas quartiers de la ville pour assister aux épreuves du serment de purgation. On savait l'heure où Polyeucte sortait de la Grande Église pour conduire la châsse de sainte Irène en procession jusqu'à l'oratoire. La monotonie de ces spectacles ne blasait pas la curiosité d'une foule éprise de commérages et qui aimait à voir les fronts de ses maîtres inclinés sous le niveau de la pénitence.

Chaque fois, les gardiens de l'église, les eunuques armés qui faisaient la police des cérémonies refoulaient avec leurs baguettes blanches la houle des curieux. Sur les dalles de marbre, ils traçaient des lignes à la craie que le peuple ne devait pas dépasser sous peine de péché ; puis, avant qu'on ouvrît les portes de l'église, un héraut venait proclamer, avec le grief des accusateurs, le nom de ceux qui étaient déférés au serment.

Le bruit que le banquier Nicéphore citait sa femme au saint tribunal souleva une

grande rumeur. Toutes ces petites gens connaissaient l'usurier de nom ou de vue ; ils avaient aussi entendu célébrer la beauté d'Irène, sa sagesse et cette charité souriante qui partout avait laissé un sillage de lumière.

Des voix disaient :

— Celle-ci aurait trompé son mari comme les autres ?

— Et Nicéphore s'en étonne ?

— C'ést lui qui, pour si peu, dérange la Relique ?

— Il faudra installer la châsse sur l'Augustéon si de tels barbons recourent à Dieu dans leur malheur !

On demandait le nom du complice, parmi les rires.

Nul ne pouvait nommer Dromund, car, jamais Irène n'avait imité ces impudentes qui affichent leurs amours à la face du peuple et au péché ajoutent le scandale.

L'apparition du cortège au bas de l'Agora amena le silence. Dans l'espace déblayé par les eunuques, un groupe d'hommes et de

femmes avançait avec lenteur. Leurs regards tristes, leurs gestes las, rappelaient l'accablement de ceux qui suivent un convoi funèbre. Près du Milliaire d'Or, ils s'arrêtèrent, retardés par la défaillance de quelqu'une des personnes qui approchaient du redoutable rendez-vous.

Et les chuchotements murmurèrent :

— Nicéphore est en tête...

— Quels sont ces jeunes gens qui l'accompagnent?

— Troilus et Agathias.

— Les frères d'Irène?

— Et derrière eux?

— C'est Irène, elle-même.

— Qui donc la soutient?

— Eudoxie.

— L'amie de Chœrina?

— Chut! voici qu'Irène passe!...

— O vierge, qu'elle est pâle!

— O femmes, qu'elle est belle!

Au bras de son amie, Irène marchait en chancelant.

La laine noire que lui avait imposée le patriarche voilait à demi la blancheur douloureuse de son visage. Déjà, comme s'ils étaient à jamais fermés aux apparences de ce monde, ses paupières étaient abaissées sur ses yeux; et, il semblait que le départ du dernier souffle, — celui qui détache l'âme — eût laissé ses lèvres entr'ouvertes dans un cri muet.

Eudoxie fixait la foule avec une arrogance, prête à relever l'injure. Elle ne rencontra que des expressions de pitié. Des femmes pleuraient comme sur le passage d'une morte ; les hommes, qui à travers les voiles désiraient cette grâce défaillante, tendaient le poing vers l'odieuse jalousie qui brisait un si mélodieux instrument d'amour.

Troilus et Agathias recueillaient avec passion ces protestations de la foule. Au moment où le cortège s'arrêtait enfin sur les dalles bénites, ils abordèrent le banquier avec des gestes que la violence saccadait.

— Eh bien, dit Troilus, nous voici

parvenus au terme de notre calvaire!... Ta femme est déshonorée, par l'indignité de ton accusation !

— Crains, dit Agathias, que nous ne te livrions à la rancune de ce peuple!... Ce n'est pas Irène qu'on juge ici, Nicéphore!... C'est toi-même !

Jamais le marchand d'or n'avait compté sur les sympathies de la foule ou de ses beaux-frères. Se sachant détesté de ceux qui ne l'estimaient point comique, il avait mêlé des gens de sa clientèle à la cohue des badauds ; en cas d'échauffourée il comptait sur leur appui. Il répondit avec ironie.

Cependant, Irène craignait que la faiblesse ne la fît se pâmer avant même que la Relique eût paru au seuil de la Grande Église.

Elle murmura :

— Eudoxie... soutiens-moi... car je vais au supplice...

Le bras qu'elle avait passé au cou de son amie n'avait plus la force de se refermer ; il retomba le long des voiles.

Eudoxie le replaça sur son épaule et dit avec tendresse :

— Courage ! Relève tes yeux... Seul, Nicéphore est pour ce peuple un objet de mépris et de haine !

Les paroles sortaient de la bouche d'Irène entrecoupées par un souffle court. Elle prononça :

— Qu'importent Nicéphore et ce peuple !... Je songe à Dieu qui d'en haut lit dans ma conscience et qui va recevoir mon parjure !...

Eudoxie avait les vertus de son insouciance. Pour assister Irène elle avait bravé la colère de Chœrina. Elle eût essuyé sans peur les violences de la foule, mais elle n'admettait pas que son amie hésitât à prononcer le faux serment. Sous toutes les faces, elle lui avait représenté l'utilité mondaine de ce péché. Elle l'avait dépeint comme une nécessité supérieure de convenance. La contrainte même, qu'une âme chrétienne s'imposait dans cette circonstance, était un commencement d'expiation. Surtout, Irène ne

pouvait abandonner Dromund aux intrigues de ses ennemis.

— Songe, glissa Eudoxie dans l'oreille de la pénitente, songe à ton amant !

Un soupir remua le sein glacé d'Irène. Elle dit d'une voix lointaine :

— Ah ! c'est pour lui que je me damne ! Il a comme un enfant, l'amour de ce qui luit ; il lui faut des colliers, des chevaux, des chars. Le jeu l'enivre... l'or le ravit... Et je m'en vais payer sa joie avec mon âme !...

XXXIII

LE SERMENT

Le rite voulait qu'on ébranlât le glas des morts quand un chrétien était déféré au Serment de Purgation. Cent fois, dans les calmes travaux où s'étaient écoulés tant de jours de sa vie, Irène s'était affligée de cette cadence redoutable qui sonnait pour une âme, l'heure de la détresse. Le premier coup sur l'airain la frappa comme la foudre. Elle crut qu'un tremblement de terre ébranlait le parvis et que le portail de la Grande Église chancelait par la secousse. Ses yeux se fermèrent ; elle n'entendit plus la rumeur du

peuple, les paroles de ses frères qui continuaient d'injurier Nicéphore, les consolations qu'Eudoxie murmurait à son oreille. Elle était soulevée par cette onde d'harmonie, et, lorsque derrière les portes encore closes de la cathédrale, une lamentation jaillit, dans le recul du chœur, elle ne sut pas si c'était un hymne sacré qui s'élançait vers les voûtes ou sa propre douleur qui sanglotait au fond d'un tombeau.

Entre les répits de cloches, des voix s'élevaient.

Enfermées dans la basilique, elles empruntaient aux échos de la Grande Église une sonorité de mystère. Elles ne vivaient pas, elles ne semblaient point soutenues par des poitrines humaines : c'étaient des voix d'ailleurs, comme de trépassés ou de saints, implorants, en connaissance des secrets de la Mort et des rigueurs de la Justice, pour une victime qui allait supporter ces fardeaux. D'abord confuse, la psalmodie prononçait maintenant des paroles :

Elles disaient :

« — O Dieu d'amour ! O Fils ! Toi qui as pardonné au Larron sur la croix, à Madeleine dans son désespoir, tu nous as rendu l'espérance ! »

A l'ouverture des portes, la foule se précipita contre terre. La voix du patriarche encore invisible, soutenue par un orgue d'argent, entonna l'hymne obligatoire :

« — Tu es Dieu parce que tu es miséricordieux et que tu aimes les hommes ! »

Irène s'efforçait d'attacher un sens d'espoir à cette parole qui lui arrivait du fond du sanctuaire comme une consolation. Mais tout de suite, l'explosion des prêtres, maintenant rangés sur les marches, hors de la cathédrale, la rappela à la réalité impitoyable.

Cette bonté que louait le patriarche n'était promise qu'aux âmes qui renoncent à porter plus loin leur péché, qui venaient le déposer là, au seuil de la Grande Église, et, volontairement, avant la mort, mouraient aux

joies de ce monde, pour reconquérir, dans la pénitence, le paradis perdu.

Jamais Irène n'avait contemplé le patriarche sans crainte, même dans le temps où ses pensées étaient pures comme de l'eau lustrale. Mais à cette minute où il se dressait devant elle, dans ce tumulte des chants et des cloches, avec sa mitre au front, sa crosse dans la main, sa majesté d'officiant, il l'anéantit d'une terreur qui arrêta le cours de sa pensée.

L'eunuque leva la main sur la foule pour la bénir, et, comme elle le saluait des cris mille fois répétés de :

— Longue vie au patriarche très pieux, très saint, égal des Apôtres! Que Dieu lui donne de longues années! Qu'il éclaire le patriarche orthodoxe! Qu'il accroisse la foi des chrétiens! Qu'il lui donne le Christ pour cuirasse!

Il répondit en hochant sa tête vénérable :

— Chrétiens qui êtes assemblés devant

cette église, chassez de votre cœur la vaine curiosité. Priez le Dieu que votre prêtre implore. Invoquez dans un seul cri la clémence de l'Éternel.

Maintenant il était debout devant l'oratoire de la Colonne. Son geste impérieux ordonnait au préposite d'ouvrir les portes du miraculeux sanctuaire. Elles s'écartèrent, et, soulevée sur les épaules de quatre diacres, dans un éblouissement de lumière, la châsse s'avança hors de la chapelle.

Elle affectait la forme de ces tombeaux qui, autour du Myriandrion, abritaient la dépouille des basileus. Mais ici, la gaine d'or recouvrait le cristal et la forme béatifiée de la basilissa était visible à travers la dentelle de pierreries.

Au moment où les diacres déposaient à côté de l'évêque leur fardeau sacré, il se produisit dans la foule une poussée irrésistible. Des femmes tendaient leurs enfants, des infirmes tentaient de se frayer un chemin à coups de béquilles, des mutilés dressaient

leurs moignons informes, tous brûlaient d'approcher leurs douleurs de la châsse miraculeuse.

Le préposite leur barra la route; en même temps, il touchait Irène de sa baguette blanche pour lui ordonner d'avancer.

Elle ne résista point. Elle fit deux pas en avant et tomba sur les genoux. La châsse l'éblouissait de sa fulguration, le patriarche la dominait de son imposante stature.

Il dit :

— Voici celle qu'un époux accuse d'adultère. Prie et recueille-toi, ô femme, car tu vas prononcer le serment qui décidera de ton salut. Si tu es irréprochable, Dieu fera éclater ton innocence... si tu es coupable, il t'accordera l'absolution en échange de l'aveu; si tu te parjures à la face de ce peuple, il va te marquer pour le feu éternel !

Irène semblait ne pas comprendre.

Il dit à haute voix :

— Allons!

Et comme l'accusée parvenait à se relever

sur les genoux, de nouveau, les chœurs des prêtres éclatèrent.

Dans leurs voix ni sur leurs visages il n'y avait nulle pitié. Ils appelaient le triomphe de la vérité comme des mercenaires combattent pour le plaisir de verser le sang. Il semblait que leur chant eût été composé pour déraciner une âme du sol de son péché et la rejeter vers Dieu dans un accès de terreur.

Irène ne prenait pas plus garde au sens de l'hymne qu'un naufragé n'écoute le rythme des vagues au moment où il se débat contre leur violence. Elle ne quittait point Polyeucte du regard, et déjà, comme des prémices de l'infernal supplice, elle sentait descendre dans sa chair la double brûlure de ses regards.

Il avait posé sur le reliquaire sa main chargée d'améthystes. Il dit la formule que le rite impose aux pénitents :

— Cette châsse en cristal pur, que touche ta tête accablée, conserve en son entier le

corps de ta sainte patronne. Du haut du paradis elle assiste à l'épreuve. Mets ta main sur ses os! Répète le serment!

Le cristal de la châsse où Irène appuyait son front la rafraîchissait comme une rosée. Elle rêva que le sommeil la prenait là, que l'oubli de la mort lui était accordé, avant que ses lèvres eussent murmuré le mensonge maudit.

Le patriarche s'impatientait de son silence: Il ordonna :

— Allons! répète! « Par cette bouche qui rendit le témoignage... »

La voix d'Irène était si affaiblie que la foule ne l'entendit pas.

Des voix crièrent :

— Voyez! Elle hésite!...

— Redis! commanda Polyeucte.

Elle bégaya :

— « Par cette bouche qui rendit le...

Les forces lui manquaient encore. Le peuple devint houleux :

— Elle a peur! Elle tremble!...

Mais la voix de l'évêque domina ces protestations.

Il continua de dicter :

— Par ce cœur qui brûla du feu de l'amour divin, je jure...

Irène n'essaya point de répéter toute la prière. Elle murmura :

— Je...

La nuit était descendue sur ses yeux, le silence sur sa langue; elle n'entendit même pas le cri triomphal que Nicéphore jetait en pâture à la foule :

— Elle avoue!

Et, comme si le poids de ses voiles suffisait à l'entraîner, elle s'affaissa sur la dalle.

XXXIV

L'AVEU

Une prodigieuse rumeur s'éleva sur la place. Les clients, que Nicéphore avait apostés, s'emparèrent de cette surprise pour en faire de la colère. Ils criaient au milieu des groupes :

— Adultère !

— Le couvent !

— Le fouet !

— Les pierres !

— Écrasez-la dans la boue !

Leur fureur était si exaspérée que certains, croyant à un crime contre la chose publique,

se mirent à vociférer. Pourtant, ici et là, des âmes pitoyables compatissaient. C'étaient des pauvres qu'Irène avait secourus de sa main gracieuse, des femmes que la rigueur d'un tel châtiment effarait pour une faute où l'on glisse par amour, des hommes que la beauté de la pénitente émouvait de tendresse, des filles de joie, des boutiquiers du Bazar qui avaient passé par les griffes de Nicéphore et en étaient demeurés saignants. Leur indignation s'augmentait de la satisfaction dont le barbon rayonnait devant le déshonneur de sa maison. La présence de la châsse le protégea à propos contre leur rancune.

Conscient qu'il était de cette sécurité, Nicéphore triomphait tout à la fois de sa femme, de ses beaux-frères et de la foule. Il se démenait aux côtés du préposite avec des gesticulations de marchand d'or qui défend un faux poids. Au-dessus du tumulte, sa voix finit par s'élever glapissante :

— Divorce ! Monseigneur. Divorce !

— C'est de droit, dit Polyeucte.

Solennellement, de cette main qui autrefois avait rapproché les doigts des deux époux il fit le geste qui écarte.

Ce fut comme le signal que la foule hésitante attendait pour s'orienter en bloc vers la lâcheté. Elle oublia ses rancunes dans l'espoir qu'on allait lui livrer une victime. Il y avait là des gens d'Orient qui déjà ramassaient des pierres. Le goût du meurtre soulevait toute cette tourbe; ardents, prêts à la curée, ils faisaient cercle.

Polyeucte les heurta d'un regard terrible :

— Bas les pierres ! renégats ! païens ! chrétiens indignes qui voulez substituer votre vengeance à la justice de Dieu ! Retirez-vous avant que le crime de celle-ci vous induise au crime ! Frappez vos poitrines avec ces cailloux que votre férocité levait sur la défaillance du prochain !

L'usage exigeait qu'après l'aveu la coupable fût traitée comme une morte que l'on va confier à la terre. Ceux qu'un lien de sang attachait à sa chair, l'époux même qu'elle

avait outragé, défilaient devant elle. Avec un rameau plongé dans l'eau bénite, ils jetaient sur elle quelques gouttes d'eau lustrale. C'était un signe de la purification qui, déjà, descendait sur la pénitente comme un premier bénéfice du repentir.

Le patriarche attendait que la foule fût écoulée sous les portiques pour consommer cette cérémonie. Déjà, sans une parole, les diacres avaient rapporté dans l'oratoire la châsse miraculeuse. Gisante aux pieds de Polyeucte, sur les marches de la Grande Église, Irène était seule avec ses frères, son amie, et Nicéphore autour d'elle.

Un moine apporta l'eau sainte dans une urne. Polyeucte y prit le rameau de paix, et, ayant tracé la croix dans l'air il en fit pleuvoir la rosée sur celle que la douleur anéantissait à ses pieds.

— Mes frères, dit-il, ma sœur...

Son regard fixe sondait les âmes des jumeaux, d'Eudoxie, de Nicéphore :

— Mes frères, Dieu veut que vous vous

sépariez avec miséricorde de celle qui vient d'attirer la honte sur ses parents et sur ses proches. Pardonnez-lui du cœur autant que des lèvres, car, au dernier jour, Dieu mesurera le crédit qu'il peut vous faire à la sincérité de votre indulgence.

Le mari d'Irène était préparé par une longue pratique d'hypocrisie au mensonge de cette minute. Pourtant il ne put se contraindre au point que la joie n'éclatât à travers la condoléance convenable dont il essayait de se masquer. Ce conflit de sentiments aboutissait à la grimace que les saintes peintures impriment sur les faces damnées.

Irène n'en éprouva point un surcroît de dégoût. Elle se reprit seulement à souffrir quand elle entendit que Polyeucte appelait ses frères.

Sur l'étonnement que leur causait l'aveu, les jumeaux s'étaient détournés dans un transport de colère. Ils oubliaient ce qu'Irène avait souffert à leur profit, tant d'indul-

gences et de largesses ; ils songeaient que cette présente défaillance allait les affamer ; ils tracèrent sur leur sœur des signes de croix qui la flagellaient presque.

Eudoxie s'avançait derrière eux. Son riant visage avait revêtu une expression inconnue. C'était un mélange, presque farouche, de mépris et de cruauté. Dans la ruine d'Irène, celle-là aussi n'apercevait que son ennui propre, le scandale de l'aveu, les reproches de Chœrina, le trouble qu'une telle aventure pouvait apporter dans ses affaires. Trop hardie pour se soumettre à la volonté du patriarche, elle repoussa le rameau que le clerc lui tendait, et se penchant vers Irène, elle lui jeta avec colère :

— Idiote !

XXXV

L'HEURE DE DIEU

A présent que la résistance de l'adultère s'était brisée contre la crainte du parjure, Irène n'était plus pour le patriarche qu'un objet de chrétienne pitié. Il oubliait celle qui avait triomphé dans son péché, il voyait une âme prête à se détacher de l'humaine chrysalide; il voulait l'aider dans sa métamorphose. Il lui parla comme si elle était l'apparition même de Celle qui blottit son désespoir d'amour à l'ombre des calvaires.

— Ma fille, ton repentir t'abat sur la

dalle. Mais Dieu remit son péché à la femme adultère pour l'arome des pleurs répandus sur ses pieds. Comme elle, tu peux toucher la clémence du Juge.

Irène rêvait que toute sa misère n'était qu'un songe.

Jamais elle n'était entrée dans le lit de Nicéphore, elle n'avait pas connu les dégoûts du mariage, le vertige des amitiés dissolvantes ; jamais le démon d'après-midi ne l'avait tentée sur son tapis de sieste, dans une telle mélancolie qu'elle prenait plaisir à écouter les sanglots de son cœur ; jamais elle n'avait connu celui qu'elle venait de trahir. Toute sa vie, dans des voiles de renoncement, elle avait vécu paisible caloyère. Ce n'était pas le marbre de l'Augustéon qui à cette heure blessait ses genoux lassés d'un trop long affaissement, mais la dalle de sa cellule. Et ce prêtre, qu'elle touchait de ses mains suppliantes, venait à elle, comme un confesseur dont le geste impérieux montre le ciel.

Elle murmura :

— Père, soulève-moi... joins mes mains... car les forces me manquent. Mon cœur a entendu ta parole, ma volonté veut ce que tu veux....

Elle se laissa porter sur les bras qui la saisissaient et sur la croix pectorale posa sa tête désolée.

L'hosanna, qui avait jailli de la bouche du patriarche, rebondit sur les marches de l'église. Il ralluma l'allégresse des diacres, la joie des officiants et dans les profondeurs de la Basilique émut les orgues d'argent. leur sonorité semblait la voix même de Dieu. Elle s'élargissait en vagues qui disaient la force, elle chevrotait en tremblements qui révélaient la tendresse, elle emportait le chagrin, comme un souffle d'orage balaye un fétu de paille, elle enlevait de terre comme un nuage d'ascension, elle inondait de lumière, elle consolait de tout.

Son pâle visage appuyé sur la poitrine de Polyeucte, Irène laissait se prolonger dans

son cœur la vibration de ces chants divins. Elle en vivait sans regret, sans souvenir, comme si déjà elle eût été une élue, traversée par la parole de Dieu. La rumeur du paradis bourdonnait en elle, mélodie de harpes, chants de vierges, loyale certitude des saints, trompettes guerrières des archanges — dont elle distinguait la fanfare lointaine, — puis, plus voisine, — accélérant son approche, — rythmée par des pas militaires, — un balancement qui courait, une rumeur de chevaux et d'armures, un éclatement formidable de trompes et de buccins, de pavillons de cuivre, jetant une clameur de guerre entre les palais de l'Augustéon.

Elle tressaillit.

De la poitrine de l'eunuque elle arracha sa tête hagarde. Ses pupilles se dilatèrent, sa bouche s'ouvrit pour un cri d'amour qui jeta ses seins glacés hors de la contrainte des voiles; ses bras se dressèrent au-dessus de sa tête, dans la douleur d'un crucifie-

ment, — et, d'un élan surhumain, qui emplit le Forum, heurta les trophées et les coupoles, elle cria :

— Dromund !

XXXVI

DROMUND

Coiffé du casque héroïque, enveloppé, comme au jour de l'ovation, dans ce chiton d'or, qui sur sa cuirasse d'argent faisait courir des broderies de raisins et de pampres, la main appuyée à son glaive qui battait le flanc d'un étalon syrien, le barbare avançait, haut et droit sur sa selle, le visage aussi immobile que ces guerriers d'airain que des piédestaux élèvent dans les apothéoses équestres. A côté de lui, Harald portait cette lance chargée d'une banderole écarlate qui servait de fanion aux Normands. Derrière,

les loups scandinaves se pressaient, ivres de la cervoise pétillante, que, dans une largesse, dernière Dromund leur avait versée à flots.

Face à l'apparition, Irène demeurait suspendue.

Sa décision la rejetait au patriarche ; mais un charme irrésistible l'attirait vers le soldat. Elle tourna sur soi-même comme si quelque magique puissance l'obligeait de contempler la tentation naguère évanouie. Et, dans un élan où elle demandait grâce, le nom qui ne devait plus sortir de ses lèvres en jaillit encore une fois.

— Pardonne-moi, Dromund ! J'ai brisé notre amour !

Un renversement du mors assit l'étalon sur ses jarrets, et les loups, brusquement arrêtés, se heurtèrent dans un tumulte de cuirasses. En face d'eux, debout, sur les marches de l'église, le patriarche regardait les Normands emplir le Forum. Il restait là, en avant de ses prêtres, comme le témoin de Dieu.

Il ordonna :

— Éloigne-toi, païen ! Ne consomme pas une œuvre impie. Cette femme ne t'appartient plus ; elle revient au Christ.

Un éclat de rire renversa la tête casquée. Puis, rejetant les rênes si vite, que nul soldat n'eut le temps d'accourir, Dromund sauta à bas de l'étalon et brandissant son glaive il s'élança vers Polyeucte. Mais il s'arrêta au milieu de sa course. Irène était entre eux.

Il la regarda,

Vides et furieux, sur la large poitrine, se croisaient les bras robustes où elle avait tant aimé à défaillir. La fougueuse saillie du biceps soulevait près de l'épaule le bracelet d'or qu'elle lui avait donné. Pour elle, il était plus qu'un homme, plus qu'un amant : le fantôme du passé, le revenant des mélancolies et des extases.

Il prononça :

— J'ai ta parole !

Elle sentit qu'elle pouvait encore souffrir

dans cette pensée : « Il croira que je lui avais menti. »

— O Dromund, dit-elle, jamais je ne t'ai trompé! En toi, j'ai vraiment aimé le héros de l'amour éternel, un idéal qui n'est pas de la terre!

La voix du barbare se voila comme s'il s'attendrissait.

— Tant que mon cœur battra, je t'aimerai!

Ce fut une douceur qui passait sur elle après tant d'épreuves et qui lui donnait la force de sourire.

— Mais je me meurs, Dromund! Souffre qu'avant toi j'aille implorer le Juge afin qu'un jour, dans l'ombre de son trône, il réunisse nos âmes enfin purifiées...

Cette hérésie d'espoir réveilla la colère de Polyeucte. Étonné d'avoir toléré si longtemps l'audace du soldat, il commanda avec rudesse :

— Allons, il faut choisir...

Elle allait murmurer :

— Je suis à vous...

Dromund la saisit dans son gantelet de fer. Il ne voulait pas la faire souffrir. Mais l'obliger à se noyer dans ses regards. Il fit chanter sa voix :

— Rappelle-toi...

Elle supplia :

— Pitié !

Il dit comme on soupire :

— O cette nuit du rêve... la première, au bord des jardins... dans la flaque de lune... la nuit où, corps et âme, à moi, toute, tu t'es donnée !... Nous avions échangé nos âmes...

— Pitié !...

— Rappelle-toi !...

Il ne parlait plus, il la laissait se souvenir.

Polyeucte sentit que l'amour reconquérait cette âme pénitente. Il cria :

— Arrière, Satan !

— Irène...

Elle ne pouvait pas se détacher du visage de Dromund. Elle bégaya pourtant :

— Monseigneur ! ne m'abandonnez pas!

Son mouvement l'avait rejetée dans les bras du moine et contre sa joue, elle sentait le rude contact de la barbe grise. Pour la dernière fois, le prêtre prêtait sa parole à la conscience qui s'éteignait.

Il proposa :

— Dieu ou celui-ci...

Dromund était incliné, lui aussi, sur le visage pâle. Ils guettaient l'arrêt. Elle murmura comme on agonise :

— Dieu...

— Meurs !

— Merci !...

... Ce sont les jardins du palais où murmure la foule élégante. Troilus et Agathias sont là, Eudoxie ; ils se disputent en riant, et soudain, du pied des remparts, du seuil de la mer, une voix monte : « O mes frères, dites-moi quel est celui-ci qui chante ? Sa voix est plus mélancolique que le jour qui finit... il parle à l'unisson de mon cœur... comme il est beau !... comme il est fort,

l'homme qu'ils ont réservé pour la hache !... Écarte-toi, bourreau ! celui-ci n'est pas pour toi, il est pour Irène. Et elle, est à toi, ô mon barbare ! La voici !... Le baiser et l'honneur ! Tout, tout ! Prends et fais ce que tu voudras... Tu veux mon sein ?... Je le découvre... Tu veux mon tourment?... Piétine... Tu veux ma vie ?... Tiens... Merci...

Le coup mortel avait renversé Irène sans souffrance, et dans l'évanouissement, préface de la mort, elle sourit aux souvenirs qui se mêlaient en une vision dernière avec la blancheur aveuglante du ciel.

XXXVII

LA WALKYRIE

Sur les marches de la Grande Église, ce fut un désordre fou. Diacres, clercs, eunuques, s'évanouissaient dans une confusion de surplis et d'étoles. Des bras se levaient au-dessus des faces glabres, des cris aigus jaillissaient de la gorge des choristes. Dans un tumulte qui, confondant les rangs, déshonorait la dignité du sacerdoce, ils s'engouffrèrent sous le porche béant. Les plus hardis se contentaient de tourner la tête pour invoquer Polyeucte, le supplier de les suivre dans leur fuite.

A la vue du glaive qui s'enfonçait dans le sein d'Irène, l'eunuque avait reculé d'horreur. Il voulut faire un pas vers sa pénitente, lever le signe de la croix sur son agonie, il était trop tard. Irène était tombée devant Dromund, et le barbare la dominait comme une dépouille reconquise, prêt à appuyer le pied sur sa tête. Ils se mesurèrent des yeux. L'un brandissant son glaive, l'autre sa malédiction. Le vieillard faiblit, Il tourna le dos dans une retraite qui ne cherchait plus qu'à sauver sa vie, il atteignit les portes, au moment où l'épouvante des prêtres les barricadait.

Détachés de sa fuite, les regards de Dromund s'abaissèrent vers la dalle.

Un tressaillement souleva sa large poitrine comme s'il eût oublié qu'elle était là, comme s'il la découvrait, comme s'il se heurtait à ce corps, comme si ce n'était pas lui, mais le prêtre qui l'avait tuée.

Il gémit :

— Irène...

Mais déjà, la fureur l'avait reconquis, son bras commandait l'attaque :

— A moi! Fils de Loki. Le feu! Les torches! Pillez! Brûlez! Hourra! Ah! prêtre de l'Homme Blanc! tu vas payer ta dette!

La chute d'Irène avait soulevé, comme un coup de vent, la fureur des Normands. Ils se ruèrent à travers le Forum avec les clameurs, les sursauts, la violence d'une marée qui culbute une digue. Les cimes de leurs casques surgissaient, plongeaient dans le flot des armures — et les éperviers de cuivre, les monstres, les dragons, toutes les têtes fantastiques dont ils étaient coiffés, semblaient soudain animées d'une vie meurtrière qui planait au-dessus des piques, griffes et becs ouverts, affamés de meurtre.

Le premier coup de hache qui entama les portes de la Grande Église éveilla dans la sonorité intérieure des voûtes, une longue suite d'échos. Ils semblaient la lamentation de la basilique atteinte au flanc par le fer

impie. Un hurlement répondit sur la place, pareil à la fureur des lames scandinaves qui, dans les passes des Lofotten, assiègent le prêtre d'Ymer. Et soudain, comme la poussière même d'une vague qui croule, un nuage s'éleva, qui enveloppait tout. Le feu venait de prendre au pied des portes de cèdre. En une seconde, tout s'effaça dans ces épaisses volutes, les arcades qui cernaient la place, les façades du Prétorion et du Palais, le Milliaire d'Or, la Colonne et l'Oratoire, — Byzance avait disparu, les warangiens combattaient dans un nuage.

Dromund était agenouillé à la tête d'Irène.

Il la soutenait comme une blessée que l'on trouve sur un chemin, et, la face penchée vers cette tête pâle, il la baignait de ses premières larmes.

Elle ouvrit les yeux sous le rafraîchissement de cette rosée inconnue. Jusqu'à lui elle eut la force d'élever une de ses mains, et de lui démasquer le visage. Elle le regardait avec une tendresse comme il n'en

n'avait jamais vue. Un sourire voltigeait sur sa bouche parmi les ombres de la mort. De cette voix dont elle l'avait caressé jadis sur leur couche amoureuse, elle murmura :

— Mon cœur va vers ton cœur comme après la mort, l'âme s'élance dans l'espace. Oh ! retiens son départ, serre-moi dans tes bras et que sur nous soit le silence. Ta poitrine est la forêt verte où j'entendrai le vent gémir, ton cœur est la fosse béante, la tombe où je veux reposer.

Elle avait fini de souffrir et de le voir, elle souriait encore, et leurs bouches ne se décollaient pas.

La voix d'Harald arracha le warangien à sa rêverie :

— Alerte! On nous cerne! Veux-tu que tes ennemis te saisissent vivant !

— Aide-moi, dit Dromund.

Ils étendirent Irène sur le bouclier. Le rhodobotrin arraché de la cuirasse soulevait de ses broderies d'or la tête échevelée; les longs voiles de deuil enveloppaient les pieds.

Le soldat ôta de son casque la couronne de laurier qui le ceignait depuis les pompes de l'Ovation, et, dans la main glacée, il plaça la poignée du glaive qui avait mis fin à cette belle vie. Puis quatre soldats saisirent le bouclier aux angles et sur leurs épaules ils enlevèrent ce léger fardeau.

Dromund était remonté à cheval. De sa selle, il dominait Irène si près, qu'en s'inclinant il aurait pu lui baiser le front. Mais il ne songeait plus qu'à la guerre, à la mort où il allait la retrouver. Vers le portail de l'église qui se tordait dans la douleur des flammes, il leva son visage joyeux, et, sur cet air de bravoure dont autrefois il avait chanté au pied du supplice, avant de rentrer dans la nuit où tout s'achève, il entonna l'hymne triomphal :

« — Quand après la joute d'amour, mon souffle mourait sur ta bouche, j'ai déjà rêvé sur ton cœur, ô femme, que l'Attendue, c'était toi. J'ai connu les jeux et la bataille! Dans ton amour surhumain, j'ai usé les

joies de cette vie ! Rentrons tous deux dans le mystère ! Emporte-moi vers le Wahal ! »

D'un dernier regard il caressa la morte étendue sur le bouclier, puis, enlevant son cheval entre ses genoux, il le jeta dans les tourbillons de feu et de fumée, là où, la bouche sérieuse et les yeux fixes, la Walkyrie lui faisait signe.

FIN

TABLE

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13472-9-97. (Encre Lorilleux).



